This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

~~NS. 17. a. 6~~

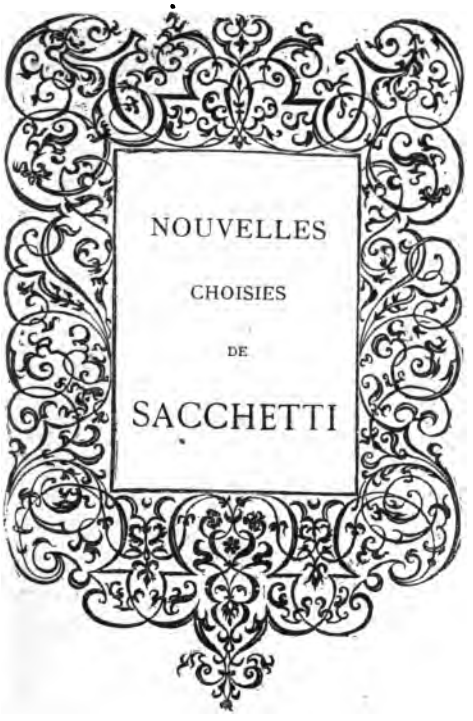
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA

Taylor Institution.

RCP. I. 7607
~~AIN 2838 A J~~

Given to the Library
by Prof. Sir Charles Firth.

NS. 17.a


NOUVELLES
CHOISIES
DE
SACCHETTI

Tiré à trois cents exemplaires

NOUVELLES CHOISIES

DE FRANCO

SACCHETTI

Bourgeois de Florence

(XIVe SIÈCLE)

Traduites en Français pour la première fois

PAR ALCIDE BONNEAU

PARIS

Isidore LISEUX, Éditeur

Rue Bonaparte, no 2

1879

FRANCO SACCHETTI

AVERTISSEMENT

Les *Trecento Novelle* de Franco Sacchetti sont un des monuments de la littérature Italienne : comme style, de pur Toscan, elles font autorité et se classent parmi les *testi di lingua;* comme fond, elles ont l'inappréciable avantage d'être des tableaux de mœurs d'une vérité, d'une précision et d'une couleur on ne peut plus rares. Il y a lieu de s'étonner qu'elles soient restées manuscrites près de cinq siècles; presque contemporaines de Boccace, elles n'ont vu le jour que du temps de Voltaire. Les Italiens de la Renaissance les connaissaient pourtant à merveille; Strapparola,

Bandello, le Lasca, Pogge surtout, en ont largement profité, mais l'idée de s'en faire l'éditeur n'est venue à personne de ceux qui les mettaient si bien à contribution. Peut-être était-ce par remords et pour ne pas dévoiler leurs larcins : croyons plutôt qu'ils les trouvaient d'un style trop rude, trop archaïque, et qu'ils préféraient de bonne foi à ces vieilleries leurs amplifications ou rajeunissements. Bottari les imprima le premier en 1724; Poggiali en donna une édition plus correcte et plus exacte (Livourne, sous la rubrique de Londres, 1795, 3 vol. in-8) ; à cette époque, le temps avait déjà produit dans l'œuvre de Sacchetti des ravages irréparables. Les copies en étaient encore nombreuses; il y en avait à Florence, à Rome, dans les bibliothèques publiques et dans les collections particulières; mais la plupart étaient de date récente, du XVIIe siècle ou de la fin du XVIe, et les auteurs ne semblaient avoir eu qu'une préoccupation : rajeunir le texte et lui enlever toute saveur, raccourcir ou délayer les Nouvelles, substituer leurs propres réflexions à celles de Sacchetti; elles ne pouvaient être d'aucune utilité. Un manuscrit ancien de la Bibliothèque Laurentienne, à Florence (on le croit du XVe siècle), servit de base aux tra-

vaux de Bottari, de Poggiali et de tous ceux qui vinrent après eux; malheureusement, il était mangé des vers, perdu d'humidité, des feuillets avaient été arrachés, le commencement et la fin manquaient. Le commencement fut retrouvé, cousu à une copie plus récente, dans la Bibliothèque Magliabecchi ; la fin n'a jamais été découverte, et, même en rejoignant les deux parties, séparées l'une de l'autre, nous ne savons à quelle occasion, on ne réussit pas à combler toutes les lacunes. Dans l'état où elles sont actuellement, après cinq ou six éditions dont la meilleure est celle de M. Ottavio Gigli (Firenze, Le Monnier, 1860, 2 vol. grand in-18), les *Trois cents Nouvelles* se trouvent réduites à deux cent vingt-trois (1).

(1) Ginguené en compte par erreur deux cent cinquante-huit (*Histoire littéraire d'Italie,* tome III); il a été trompé par le chiffre de la dernière Nouvelle, qui est bien en effet CCLVIII, mais les éditeurs Italiens ont avec raison conservé à chacune d'elles, comme nous l'avons fait nous-même pour notre Choix, le numéro qu'elle porterait dans le recueil complet. En réalité, outre les quarante-deux dernières, dont il ne subsiste pas trace, il en manque trente-cinq dans le corps de l'ouvrage, et une trentaine des deux cent vingt-trois qui restent ne sont que des fragments réduits parfois à quelques lignes.

Placé entre Boccace, qui le précède d'une vingtaine d'années, et Pogge, qui le suit à un demi-siècle de distance, Sacchetti tient à la fois de l'un et de l'autre; il refait à sa manière certains contes du *Décaméron*, par exemple le *Diable en enfer*, comme pour montrer ce que l'on peut tenter, même après un chef-d'œuvre; et par courtoises représailles, Pogge traite à son tour en Latin, avec l'originalité qui lui est propre, un grand nombre de sujets tirés des *Trecento Novelle*. Mais Pogge a une préférence marquée pour les brèves anecdotes, les reparties spirituelles, surtout pour les contes gras; il vise au trait et va droit au mot de la fin en une page ou deux. Boccace, conteur éloquent et fleuri, Cicéronien d'éducation et de style, affectionne les récits longuement accidentés, les aventures épiques. Peu lui importent le lieu de la scène et le temps de l'action; il choisit dans l'histoire ancienne, aussi bien que parmi les événements contemporains, le fait qu'il juge propre à captiver l'intérêt, il l'idéalise et le transforme en une peinture générale des travers, des vices et des passions : chacune de ses Nouvelles est un poème, une tragédie, une comédie. Sacchetti a de moins hautes visées; tandis que son prestigieux rival rehausse de tout l'éclat de

son imagination des aventures déjà empreintes d'un caractère exceptionnel, lui se borne à nous raconter la vie au jour le jour, le fait divers de la semaine, l'aventure bourgeoise qui a défrayé les commérages du quartier. Les personnages de Boccace, même les plus vulgaires, deviennent des types, comme ceux de Molière et de Shakspeare : ils représentent l'humanité; ceux de Sacchetti restent des individus. Mais si l'auteur des *Trecento Novelle* n'a pas les hautes facultés d'idéalisation de son rival, il possède d'autres qualités à peine inférieures, et en concentrant sur un seul foyer, la peinture des mœurs Italiennes à son époque, toute l'intensité de son observation, il a réussi à nous laisser des tableaux pleins de l'animation de tout ce qui est vrai et sincère; on y sent la vie. L'un de ses mérites, très-sensible même aux étrangers (combien doit-il l'être plus aux Italiens!), consiste dans le naturel et la justesse de l'expression, empruntée toute vive à la langue populaire, dans un style fourmillant d'idiotismes Florentins. Il a quelque chose de notre Villon, qui, lui aussi, nous a conservé tant de vieux proverbes et de locutions Parisiennes : l'absence de toute recherche littéraire et, sous cette négligence apparente,

la précision du trait, du détail caractéristique, l'art d'esquisser une physionomie, de donner le croquis d'une scène, d'une manière ineffaçable, en deux ou trois coups de crayon ; il ne compose pas un récit, il vous met la chose même sous les yeux.

Mieux que personne, Sacchetti était en position de bien connaître tous ces menus faits de la vie journalière, qu'il a recueillis pour son amusement et pour le nôtre; il remplit dans la dernière moitié de sa vie la charge de Podestat, magistrature qui, outre ses attributions administratives et politiques, conférait un pouvoir presque arbitraire, et dont la juridiction singulièrement étendue allait des cas de simple police aux causes emportant la peine capitale : dans la même séance, le Podestat décidait d'une contestation à propos d'un panier d'œufs et envoyait un mauvais drôle à la potence. Sacchetti ne dut assurément pas être pour les petites villes de Bibbiena et de San-Miniato, où l'envoya successivement la République de Florence, ce qu'est Angelo, tyran de Padoue, dans le sombre drame de Victor Hugo : la griffe du tigre sur la brebis, l'homme devant qui les fenêtres se ferment, les passants s'esquivent, le dedans des maisons tremble ; mais s'il n'entendait

point, la nuit, des pas dans son mur, il est bien permis de croire que son esprit observateur et curieux pénétrait assez facilement les murs et les secrets des autres. De là, dans ses Nouvelles, tant de renseignements puisés aux meilleures sources sur les principales familles Italiennes et les personnages en vue de son temps; il aimait ses délicates fonctions, tout en se dépitant de ne pas les exercer sur un plus vaste théâtre, il se plaît à les rehausser, à rapporter de beaux procès, jugés soit par lui-même, soit par divers de ses collègues, et au milieu de ses récits généralement plus plaisants que tragiques, il tient souvent en réserve quelque terrible histoire, propre à effrayer quiconque voudrait se moquer des Podestats, Prévôts, Capitaines-grands et autres gens de justice.

Par sa naissance autant que par ses aptitudes, Franco Sacchetti était destiné aux charges publiques. La famille des Sacchetti est citée avec celle des Pulci, par Machiavel, comme une des plus anciennes et des plus importantes du parti Guelfe, chassées de Florence lors d'un triomphe éphémère des Gibelins à l'approche de l'Empereur Frédéric II, réduites à se réfugier dans les forteresses du Val d'Arno et dont l'exil faisait la sécurité des vainqueurs. Elles furent rappe-

lées peu de temps après et depuis lors conservèrent presque toujours le pouvoir. Dante aussi en parle comme d'une des premières familles de Florence :

Grande fut jadis la colonne du Vair,
Les Sacchetti, Giuochi, Fifanti, Barucci,
Galli, et ceux qui rougissent à cause du Boisseau (1)...

(Les Sacchetti appartenaient sans doute à la corporation des pelletiers); Dante les cite parmi les vieux Florentins dont le nom se perd dans la nuit des temps :

. . Dirò degli alti Fiorentini,
Dei quai la fama nel tempo è nascosa...
(*Paradiso*, XVI, 86-87.)

Pourtant une vieille haine existait entre es Sacchetti et les Alighieri. Dans l'*Enfer*, Dante rencontre un de ses parents, Geri del Bello, tué par un Sacchetti, et l'Ombre lui rappelant que sa mort est restée jusqu'à présent sans vengeance, le menace fortement du doigt (*Inferno*, XIX, 25-27). Ces

(1) *Grande fut gia la colonna del Vaio,*
Sacchetti, Giuochi, Fifanti, Barucci
E Galli, e quei ch' arrossan per lo Staio...
(*Paradiso*, XVI, 103-105.)

inimitiés, que le temps finit par éteindre, n'altérèrent en rien le culte que voua plus tard Franco Sacchetti au grand poète Florentin ; maints endroits de ses écrits témoignent de sa profonde admiration pour le chantre de la *Divine Comédie,* et l'une de ses Nouvelles (CXXI — *Le Tombeau de Dante*), renferme l'éloge le plus original, le plus audacieux qu'on puisse faire de son génie.

Il grandit et atteignit l'âge viril à l'une des périodes les plus troublées de l'histoire de Florence, celle où de grandes calamités vinrent se joindre aux luttes des partis qui divisaient continuellement cette turbulente République. Nobles et Plébéiens étaient arrivés à se faire la guerre, non plus pour obtenir, comme le remarque Machiavel, partage égal du pouvoir, mais pour s'annuler et se proscrire, dès que l'une des deux factions l'emportait. Le Duc d'Athènes, amené et soutenu par la faction des Nobles, venait d'être chassé, les Nobles tous tués ou proscrits. Le parti populaire, auquel appartenaient les Sacchetti, dominait ; la ville n'en était pas plus calme, déchirée entre diverses familles qui se disputaient les armes à la main les principales magistratures. Des bandes de condottieri, appelées

les unes par le Pape, les autres par l'Empereur, erraient à travers l'Italie, pillant les campagnes, prenant d'assaut les petites villes, prêtes à se mettre au service de n'importe quelle cité ou de quel prince, et forçant tout le monde à se renfermer chez soi, à s'armer pour se défendre d'attaques imprévues. La peste vint apporter un surcroît de désolation et de terreur. Né en 1335, Sacchetti avait treize ans lorsque éclata cette terrible peste noire, décrite par Boccace sous de si sombres couleurs dans le Prologue du *Décaméron*, et qui lui laissa, à lui aussi, des souvenirs ineffaçables, car il en a également parlé dans la préface de ses Nouvelles (1). On a peu de détails sur la première partie de son existence; on sait seulement qu'il voyagea, pour apprendre le négoce; qu'il était en 1350 en Slavonie, en 1353 à Gênes. Il s'adonnait en même temps à la poésie et dut à un certain nombre de Canzones, de Sonnets, de Madrigaux et de Ballades, qui le firent placer par ses contemporains immédiatement au-dessous de Pétrarque, son premier renom littéraire; très-peu de ses vers ont été conservés et,

(1) Ce n'est qu'un fragment assez informe, ce qui nous a empêché de la traduire.

quoiqu'ils soient fort estimables, ils ne légitiment pas tout à fait une si favorable appréciation. Une de ses meilleures pièces est celle qu'il composa en 1375, à propos de la mort de Boccace; d'autres Canzones lui furent inspirés à diverses époques de sa vie par les événements auxquels il se trouva mêlé, et suivant l'usage du temps, par ses amours. Il dit avoir poursuivi de ses instances, pendant vingt-six ans, une dame dont le nom est resté ignoré, et qu'il accabla sans résultat de ses bouquets à Chloris. Sur la fin de sa vie, il s'en désolait encore et, contant dans l'une de ses Nouvelles (CXI — *Le paquet d'orties*), l'histoire d'un Religieux qui avait, en amour, des procédés un peu plus expéditifs, « un autre, et je suis de ceux-là, » dit-il avec quelque tristesse, « un autre aura beau adresser aux femmes mille madrigaux ou ballades, il n'en recevra pas un salut! » Il a en outre composé des *Sermons* dont nous dirons un mot; enfin on a quelques lettres Latines qui indiquent un esprit très-cultivé (1).

(1) Quelques-unes de ses poésies, entre autres douze Sonnets, des lettres, tant Italiennes que Latines, et les *Sermons évangéliques*, ont été recueillis par M. Ottavio Gigli et forment le premier volume

Le point culminant de sa carrière politique fut la part qu'il prit, en 1376, à la ligue des États du nord et du centre de l'Italie contre l'Église, sous le pontificat de Grégoire XI. L'Italie échappait au Pape qui, de son palais d'Avignon, prétendait la gouverner plus étroitement que jamais. Toutes les villes qu'il tenait sous sa domination se soulevaient; Bologne chassait ignominieusement son Légat, Rome même n'était pas sûre. Pour se consolider dans Faënza, l'Évêque d'Ostie, un des plus grands scélérats de l'époque, au dire de Muratori, prit à sa solde l'Anglais John Hawkwood (le Giovanni Acuto ou Gian Acut de Sacchetti et des chroniques Italiennes), qui guerroyait depuis longues années dans la Péninsule, à la tête de bandes indomptables. L'Anglais pénétra dans Faënza, puis réclama au Légat la solde de ses hommes ; c'était une comédie convenue d'avance. « Payez-vous sur les » habitants, » répondit le Cardinal. Hawkwood commença par bannir onze mille citoyens, toute la population valide, puis, sûr de ne plus rencontrer de résistance, mit la ville à sac; toutes les femmes furent

des *Opere di Franco Sacchetti* (Florence, Le Monnier, 1857-1860, 3 vol. grand in-18).

livrées aux soldats, trois cents massacrées. « Voilà quels chiens, » dit Muratori, « prenaient à leur service en Italie les ministres de l'Église ! » Le cardinal de Genève, depuis Anti-Pape sous le nom de Clément VII, émerveillé des hauts faits d'Hawkwood, l'envoya contre Cesena, qu'il traita aussi cruellement, puis contre Florence, qui ferma ses portes. L'Anglais ne put que ravager les territoires environnants, détruire les moissons et menacer la ville d'une épouvantable famine. En gens avisés, les Florentins achetèrent Hawkwood, qui, recevant de grosses sommes pour les réduire et le double pour ne rien faire, resta tranquillement dans ses quartiers; plus tard, ils le prirent à leur solde et l'employèrent avec succès contre le Pape, circonstance à laquelle cet illustre bandit doit d'avoir à Florence un magnifique mausolée, surmonté de sa statue équestre, dans l'église de Santa-Croce.

Malheur à qui est sous toi, et ne se révolte,
Car c'est juste raison de se soustraire
A qui de sang humain veut se nourrir,

s'écrie Sacchetti dans une furieuse invective adressée à Grégoire XI; il y rappelle

les massacres ordonnés par le Cardinal de Genève :

. . . . Le sang innocent de Cesena
Répandu par tes loups avec tant de rage :
Femmes grosses, vieilles, mortes en monceaux,
Les membres coupés, saignant par toutes veines ;
Filles violées aux cris de : Qui en veut, la prenne !
D'autres réfugiées en nouveau servage ;
Aucunes, avec leurs enfants, pour comble d'horreur,
Frappées à mort sur l'autel des églises.
O terre changée par elles en lac de sang rouge !
O Pontife !... (1).

Mais il ne se contenta pas de faire des vers. Délégué comme ambassadeur de Florence près des seigneurs de la Romagne par le Conseil des Huit, magistrature dictatoriale créée en vue de la guerre, il se rendit à Bologne avec Matteo Velluti pour collègue, tandis que son frère, Giannozo Sacchetti, était envoyé au même titre à Sienne et à Chiusi ; il acquit à la ligue Bologne et quelques autres villes, puis fut dépêché à Milan, y conclut l'alliance entre Barnabò Visconti et la République Florentine, et pendant cinq années ne cessa de réchauffer le zèle des adhérents, de susciter à l'Église de nouveaux ennemis. C'est à cette date

(1) Canzone cité par M. Ottavio Gigli.

que se rapportent ses relations avec les principaux chefs ou capitaines de la ligue : Malatesta de Rimini, Gambacorta de Pise, les Manfredi de Faënza, les Visconti, et surtout avec Ridolfo Varano de Camerino, qui eut le commandement en chef des forces alliées, et dont il rapporte tant de traits dans ses Nouvelles. Au retour de ses missions, en 1382, il fut surpris en mer par les Pisans et fait prisonnier; l'un de ses fils, qui l'accompagnait, Filippo, reçut une blessure grave pendant le combat. La République lui alloua soixante-dix florins d'or en dédommagement de ses pertes. Quelques années auparavant, il avait reçu de son pays une autre marque de faveur singulière. Son frère, Giannozo, se trouva compromis dans une obscure intrigue et convaincu de trahison : il affectait de grands principes religieux, couchait sur la dure, ne portait que des haillons, et n'avait pas laissé cependant d'accepter, en même temps que Franco, les fonctions d'ambassadeur; mais secrètement il travaillait pour le Pape et s'était abouché, à Padoue, avec les chefs des réfugiés Guelfes, que leur attachement au parti de l'Église avait fait bannir de Florence. De concert avec eux, il essaya de décider Carlo de Durazzo à s'emparer de Florence en se ren-

dant à Naples, où il allait, sur la prière du Pape, chasser la reine Jeanne. Surpris avec quelques-uns des conjurés à Marignolle et mis à la torture, Giannozo avoua tout et fut condamné à mort; il eut la tête tranchée le 3 octobre 1379. D'après une loi de Florence, nul des parents d'un condamné ne pouvait exercer de fonctions publiques: un décret de la Seigneurie, en date de 1380, releva expressément Franco Sacchetti de cette déchéance, manifestant ainsi la haute estime où le tenaient ses concitoyens. En 1383, Sacchetti fut élevé au Priorat; la date mérite d'être signalée : c'était au plus fort de la lutte entre Louis d'Anjou et Carlo de Durazzo, et la peste noire ayant fait de nouveau son apparition à Florence, les principaux habitants abandonnaient la ville, les magistrats désertaient leurs postes; il donna l'exemple du devoir. La même année, au sortir de sa charge, il entra au Conseil des Huit. Le reste de sa vie s'écoula dans des magistratures plus paisibles; on l'envoya successivement en qualité de Podestat à Bibbiena, à San-Miniato, puis à Portico (1398), avec le titre de Gouverneur de la province de Florence. Ses deux fils, Niccolo et Filippo Sacchetti, marchèrent sur ses traces; tous deux furent

élevés au Priorat, comme leur père, et le second eut la charge de Gonfalonnier de Justice en 1419.

Dans les loisirs que lui laissaient ses fonctions de Podestat, Franco Sacchetti continua de s'adonner à ses goûts littéraires; il ajouta un certain nombre de pièces à son recueil de Canzones et de Sonnets, rédigea ses *Trecento Novelle* et composa ses *Sermons évangéliques*. L'étrange discordance qui semble se manifester entre les Sermons, œuvre d'un homme profondément religieux, et les Nouvelles, pour la plupart hostiles aux prêtres, a fait incliner Bottari à croire que Sacchetti, après avoir mené une vie licencieuse, était devenu bigot dans sa vieillesse, par imbécillité. Le cas est fréquent; mais ce n'est pas celui de notre conteur. Cette hypothèse facile dispensait Bottari, prêtre lui-même, d'aller au fond des choses et d'expliquer comment on peut détester le clergé pour son esprit de domination, ses désordres et ses vices, tout en restant un parfait Chrétien, un croyant convaincu. Or, c'est bien là le cas de Sacchetti. En même temps qu'il se plaisait à recueillir ses Nouvelles, de la même plume il écrivait ses Sermons, au nombre de quarante-neuf,

un par jour de Carême, et proposait à ses méditations les points les plus ardus de la doctrine catholique; il les écrivait, non pour les autres, mais pour lui-même, et sans doute afin de se raffermir dans sa foi, ébranlée par les spectacles qu'il avait eus sous les yeux. Adversaire acharné de l'Église, en tant que pouvoir temporel; détestant les cuistres, les cafards et les hypocrites, qu'il accable de ses traits satiriques; se moquant, comme Boccace, des reliques miraculeuses, des Saintes qui ont trois bras, des fioles de lait de la Vierge, des ridicules superstitions et surtout de ceux qui en vivent, il essaye pourtant de se persuader que le dogme reste sauf et que la religion n'est pas atteinte par la sottise ou l'impureté de ses ministres; il propose de châtrer tous les prêtres, seul moyen, à son avis, de leur donner de bonnes mœurs (le moyen est peut-être excessif), et en même temps il veut qu'on croie à ce qu'ils enseignent. C'est une inconséquence qui nous paraît aujourd'hui singulière : ce n'en était pas une à cette époque de foi sincère et naïve.

Pour offrir une idée complète de l'homme, de ses pensées intimes et de son talent dans des genres divers, nous avons traduit deux de ces Sermons; nous les donnons en

Appendice. Le premier est tout dogmatique; l'auteur y expose le mystère de la présence réelle, d'après les arguments de l'école, ceux qui avaient cours alors: la pierre héliotrope, qui rend invisible; le poussin qui sort de l'œuf sans que personne l'y ait vu entrer, etc.; c'est un travail curieux et qui porte bien sa date. Le second, d'une forme plus littéraire, est une sorte d'oraison funèbre de Jésus-Christ, traitée avec une ampleur et une originalité magistrales; peu de prédicateurs du temps de Sacchetti auraient été capables d'écrire ce morceau d'éloquence sacrée. Parmi ses Nouvelles, nous avons choisi, sans autre parti pris que d'en tirer un livre agréable, celles que recommandent les mérites de la narration, l'intérêt du sujet, la franchise et le naturel du style. Nous aurions pu prendre un plus grand nombre de celles qui daubent sur les prêtres et les moines, elles sont toutes piquantes; mais c'eût été fausser l'esprit du recueil et présenter Sacchetti comme un auteur exclusivement irréligieux, ce qu'il est fort loin d'être. Prélats, hommes de guerre, grands seigneurs, paysans, bourgeois, moines, magistrats, bouffons de Cour à la langue affilée, nonnes confites en dévotion, maris trompés, femmes volages, il met tout le

monde en scène, il sait sur tous une foule d'anecdotes et de bons mots; en choisissant les meilleurs, dans chaque sorte, nous avons conservé à l'ensemble sa physionomie générale.

ALCIDE BONNEAU.

Paris, le 1er Août 1879.

NOUVELLES CHOISIES

DE

FRANCO SACCHETTI

NOUVELLE II

Le Roi Frédéric de Sicile est piqué au vif par une belle histoire de Ser Mazzeo, épicier de Palerme.

Le Roi Frédéric de Sicile fut d'un généreux et noble caractère. En son temps vivait un épicier de Palerme nommé Ser Mazzeo, qui avait pour habitude chaque année,

à a saison des citrons, sa perruque bien peignée sous son bonnet, de se mettre une serviette au cou et d'aller porter au Roi d'une main une corbeille de citrons, de l'autre une corbeille de pommes; le Roi recevait ce cadeau très-gracieusement. Advint que ce Ser Mazzeo, parvenu à l'âge de la vieillesse, se mit à déraisonner un peu, non assez cependant pour oublier de porter son offrande accoutumée. Entre autres fois, un jour qu'il était bien peigné, sa perruque bien arrangée sous son bonnet, il prit la serviette, les corbeilles de citrons et de pommes, pour aller offrir son petit cadeau, se mit en chemin et arriva à la porte du palais du Roi. Le portier, en le voyant, commença à lui faire une foule de niches et à lui tirer les cordons de son bonnet, tout en lui barrant le chemin; un autre l'entreprit d'un autre côté, car on le tenait presque pour un idiot. Lorsqu'ils le laissèrent passer, il avait été si bien tiraillé et bousculé de côté et d'autre, que sa perruque en était toute ébouriffée. Cependant, il s'ingé-

niait à faire parvenir son cadeau en bon état. Enfin, il arriva devant le Roi et lui tira sa révérence; le Roi, le voyant ainsi en désordre, lui dit : « Ser Mazzeo, » qu'est-ce que cela signifie? Tu es tout » ébouriffé. — Monseigneur, il n'en est » que ce que vous voulez bien, » répondit Ser Mazzeo. — « Comment cela? » dit le Roi. Ser Mazzeo reprit : — « Savez-» vous la plus belle histoire qui soit dans » la Bible? » Le Roi, qui était très-entendu en cela, répondit : — « J'en connais » beaucoup de belles; mais la plus belle, » je ne saurais en décider. » Alors Ser Mazzeo de s'écrier : — « Si vous m'en » donnez la permission, je vous la con-» terai. — Dis ce que tu veux, en assu-» rance, » repartit le Roi.—« Monseigneur » le Roi, » dit alors Ser Mazzeo, « la » plus belle histoire qui soit en toute la » Bible, c'est quand la Reine de Saba, » ayant entendu vanter la sagesse admi-» rable de Salomon, se mit en route » pour l'aller voir, lui et son royaume, » en Égypte. Dès qu'elle eut le pied sur » les terres gouvernées par Salomon,

» elle trouva toutes choses si raisonna-
» blement ordonnées, que plus elle en
» voyait, plus elle s'émerveillait, et plus
» elle s'enflammait du désir de le voir
» lui-même ; si bien qu'étant arrivée à la
» cité capitale, elle s'approcha du Palais
» et, à mesure qu'elle s'approchait, re-
» gardant et remarquant tout, elle vit
» les serviteurs et les sujets tous en
» très-bon ordre et bien appris. Enfin,
» parvenue à la grand'salle, elle fit dire
» à Salomon qui elle était et pourquoi
» elle venait le voir. Salomon sortit aus-
» sitôt de sa chambre et fut à sa ren-
» contre ; dès qu'elle l'aperçut, la Reine
» se jeta à genoux en s'écriant : O Roi
» très-sage, béni soit le ventre qui porta
» autant de sagesse qu'il y en a en toi! » Là
s'arrêta Ser Mazzeo. — « Eh bien, que
» veux-tu dire, Ser Mazzeo ? » demanda
le Roi Frédéric. Ser Mazzeo reprit : —
« Monseigneur le Roi, je veux dire que si
» cette Reine comprit parfaitement, d'a-
» près l'ordre et la bonne tenue du
» royaume et des sujets de Salomon,
» qu'il était le plus sage homme du

» monde ; de la même manière, je peux
» conjecturer que vous êtes le roi le plus
» fou qui soit sur terre, puisque moi,
» votre très-humble serviteur, venu me
» présenter à Votre Majesté pour lui
» faire mon cadeau habituel, vos valets
» m'ont arrangé comme vous le voyez. »
Le Roi, considérant et examinant Ser Mazzeo, le consola de bonnes paroles, et voulut savoir comment et par qui il avait été ainsi traité ; il fit venir ses gens, les châtia en présence de Ser Mazzeo, les renvoya de son service et donna l'ordre à tous les autres que jamais sa porte ne fût fermée pour Ser Mazzeo, quand il voudrait venir le voir, et qu'ils lui fissent toujours honneur. Ils s'exécutèrent désormais, émerveillés du résultat final d'une si notable histoire, contée à propos par un pauvre vieux à qui la raison défaillait. Avec son récit, Ser Mazzeo fut cause que ce Roi tint dorénavant sa maison sur un meilleur pied qu'il ne l'avait fait jusque-là : il importe donc qu'il se rencontre des hommes de son espèce.

NOUVELLE IV

Messire Bernabò, Seigneur de Milan, commande à un Abbé de lui expliquer quatre choses impossibles; un Meunier, vêtu de la robe de l'Abbé, les lui explique si bien, qu'il reste Abbé, et que l'Abbé reste Meunier.

MESSIRE Bernabò, Seigneur de Milan, émerveillé des bonnes raisons d'un Meunier, lui accorda un très-riche bénéfice. Ce Prince fut en son temps plus redouté que nul autre, et, quoique cruel, il gardait pourtant dans sa cruauté un grand fonds de justice. Entre autres aventures qui lui arrivèrent, il y eut celle-ci : Un opulent Abbé, coupable de quelque négligence en ce qui regardait la nour-

riture de dogues qui appartenaient audit Prince et qu'il avait laissé devenir étiques, fut condamné par lui à payer quatre mille écus. L'Abbé commença par crier miséricorde. Le Prince, l'entendant crier miséricorde, lui dit : « Ex-
» plique-moi quatre choses, et je te tiens
» quitte de tout. Voici ces quatre choses :
» je veux que tu me dises combien il y
» a d'ici au ciel ; combien il y a d'eau
» dans la mer ; qu'est-ce que l'on fait
» dans l'Enfer, et ce que vaut ma propre
» personne. » L'Abbé, à ces questions, soupira fort, et il lui sembla être en pire condition qu'auparavant ; toutefois, afin de laisser passer la tourmente et de gagner du temps, il supplia le Prince de vouloir bien lui accorder un délai pour résoudre de si difficiles problèmes. Le Prince lui donna tout le jour suivant, et comme désireux de connaître la solution qu'il trouverait, lui fit délivrer un sauf-conduit pour le retour.

L'Abbé, tout pensif et en grande mélancolie, revint au monastère, soufflant comme un cheval qui s'ébroue. En arri-

vant, il rencontra un Meunier qui, le voyant ainsi dolent, lui dit : « Monsei-
» gneur, qu'avez-vous donc à souffler si
» fort? — J'ai bien de quoi, » répondit l'Abbé ; « le Prince est pour me faire un
» mauvais parti, si je ne lui explique pas
» quatre choses telles que ni Salomon
» ni Aristote ne pourraient y voir clair.
» — Et qu'est-ce que ces choses? » demanda le Meunier. L'Abbé les lui fit connaître. Alors, le Meunier, tout en réfléchissant, dit à l'Abbé : « Je vous tire-
» rai d'embarras, s'il vous plaît. — Dieu
» le veuille ! » répondit l'Abbé. — « Dieu
» le voudra, je crois, et les Saints aussi, » dit le Meunier. L'Abbé, qui ne savait pas trop ce que cela signifiait, s'écria : — « Si tu le fais, demande-moi tout ce que
» tu voudras : il n'est chose au monde
» que je ne te donne, pourvu que cela
» soit possible. — Je laisserai cela à votre
» discrétion, » répondit le Meunier. — « Et
» comment t'y prendras-tu? » demanda l'Abbé. Le Meunier alors lui répondit : — « Je veux mettre votre soutane et votre
» manteau ; puis, ma barbe coupée, de-

» main matin de bonne heure, j'irai
» trouver le Prince, en lui disant que
» c'est moi l'Abbé, et je répondrai aux
» quatre questions de façon à le satis-
» faire, je pense. » Il tardait mille ans à l'Abbé de substituer le Meunier en son lieu et place, et ainsi fut fait.

Le Meunier, devenu Abbé, le lendemain matin de bonne heure se mit en route. Arrivé à la porte du logis où demeurait le Prince, il frappa, disant que tel Abbé voulait répondre à Monseigneur touchant certaines choses qu'il lui avait demandées. Le Prince, curieux d'entendre ce que l'Abbé pourrait lui dire, le fit appeler; le Meunier, arrivé devant lui, se tint à distance, un peu au demi-jour, et lui fit la révérence tout en se passant souvent la main sur la figure pour ne pas être reconnu. Le Prince lui demanda s'il avait trouvé réponse aux quatre questions qu'il lui avait posées. — « Oui, Mon-
» seigneur, » répondit-il. « Vous m'avez
» demandé combien il y a d'ici au ciel.
» Toute chose bien considérée, il y a
» d'ici là-haut trente-six millions huit

» cent cinquante-quatre mille septante
» et deux lieues et demie, plus vingt-
» deux pas. — Tu as vu cela bien au
» juste,» dit le Prince; « et quelle preuve
» en donnes-tu? — Faites mesurer, » ré-
pondit le Meunier, « et si ce n'est pas le
» compte, que je sois pendu par le cou.
» Secondement, vous demandez combien
» il y a d'eau dans la mer. Cela m'a été
» difficile à voir, parce qu'elle ne reste
» pas tranquille et qu'il y entre de l'eau
» continuellement. Mais cependant je
» suis parvenu à savoir qu'il y a dans la
» mer vingt-cinq mille neuf cent quatre-
» vingt-deux millions de tonnes, sept
» barils, douze bouteilles et deux verres.
» — Et comment le sais-tu ? » demanda
le Prince. — « Je l'ai calculé du mieux que
» j'ai pu, » répondit le Meunier; « si
» vous ne m'en croyez pas, faites venir
» des poïnçons et qu'on la mesure; en
» cas d'erreur de ma part, que l'on me
» coupe en quatre. Troisièmement, vous
» m'avez demandé ce qu'on fait en En-
» fer. En Enfer, on y massacre, on y
» écartèle, on y traîne sur la claie, on y

» pend, ni plus ni moins que vous ne » faites ici vous-même. — Et quelle rai- » son en donnes-tu? — J'ai causé tan- » tôt avec un qui en revenait, et c'est » de lui que Dante, Florentin, a su » tout ce qu'il a écrit des choses de » l'Enfer; mais mon homme est mort. » Si vous ne m'en croyez pas, mandez- » le à comparaître. Quatrièmement, vous » m'avez demandé ce que vaut votre » propre personne. Je réponds qu'elle » vaut vingt-neuf deniers. » Quand Messire Bernabô entendit cela, il se retourna tout furieux contre le Meunier et s'écria : — « Que le ver-coquin te » vienne! Suis-je donc si peu de chose » que je ne vaille pas plus qu'une mar- » mite?» L'autre répliqua, non sans grande frayeur : — « Monseigneur, écou- » tez pourquoi. Vous savez que Notre- » Seigneur Jésus-Christ fut vendu trente » deniers; je calcule que vous valez un » denier de moins que lui. » A cette explication, le Prince se douta trop bien que cet homme n'était pas l'Abbé; il le regarda fixement, et jugeant qu'il

avait bien plus de savoir, il lui dit : « Tu n'es pas l'Abbé. » La peur qu'éprouva le Meunier, chacun peut le penser; il s'agenouilla les mains jointes et demanda grace en avouant au Prince comment il était le Meunier du couvent, comment et pourquoi il s'était présenté sous un déguisement devant Sa Seigneurie, à quelle occasion il avait pris cet habit, plutôt pour faire plaisir au Prince que par malice. Messire Bernabò, après l'avoir écouté, lui dit : — « Eh bien! » puisqu'il t'a fait abbé et que tu en sais » plus long que lui, foi de Dieu, je veux » te confirmer, je veux que dorénavant » tu sois l'Abbé et qu'il soit le Meunier ; » que tu aies tous les revenus du mo- » nastère et lui ceux du moulin. » Et tant qu'il vécut, il tint la main à ce que l'Abbé fût meunier et le Meunier abbé.

C'est toujours chose scabreuse et de grand péril que se faire si hardi devant les Princes, comme ce Meunier, et de montrer autant d'audace que lui. Il en est des Princes comme de la mer où

l'homme ne s'embarque pas sans grands dangers; mais aux gros risques les gros gains. Fructueuse affaire si la mer est en bonace, et le Prince aussi peut y être; mais à l'un comme à l'autre il est chanceux de se fier : gare que la tempête ne vienne.

Quelques-uns rapportent cette Nouvelle ou une semblable, comme étant arrivée à *****, Pape, qui à l'occasion d'une faute commise par un sien Abbé, lui dit de lui expliquer les quatre choses ci-dessus, plus une cinquième : Quelle était la meilleure aubaine qui lui fût jamais arrivée. L'Abbé, ayant obtenu du temps pour répondre, revint au monastère, et ayant rassemblé les moines, les frères convers, jusqu'au cuisinier et au jardinier, leur exposa ce dont il devait faire réponse au Pape, et pria chacun de lui donner conseil et assistance. Personne ne trouvant rien à dire, tous étaient là comme gens qui ont perdu le sens; alors le jardinier, voyant que chacun restait muet, prit la parole : « Messire Abbé, » dit-il, « puisque per-

» sonne ne dit rien, je veux être celui » qui dira et qui fera; je crois réussir à » vous tirer d'affaire. Mais prêtez-moi » vos habits, que j'y aille comme Abbé » et que quelques-uns de ces moines me » suivent. » Ainsi fut fait. Arrivé devant le Pape, il dit que la hauteur du ciel était de trente portées de voix; pour l'eau de la mer : « Faites, » dit-il, « barrer toutes les » embouchures des fleuves qui se déver- » sent dedans, et je me charge ensuite » de la mesurer; » pour ce que valait la personne du Pape, il répondit : « Vingt- » huit deniers, » l'estimant deux deniers de moins que le Christ, dont il était le Vicaire. Enfin, pour la meilleure aubaine qui lui fût jamais arrivée, il dit : « C'est de jardinier être devenu Abbé. » Le Pape le confirma en cette fonction. Qu'il en soit comme on voudra, que la chose soit arrivée à l'un et à l'autre ou seulement à l'un d'eux, l'Abbé devint ou meunier ou jardinier.

NOUVELLE VIII

Un Génois, de piteuse mine, mais de grand savoir, demande au poète Dante comment il pourra se faire aimer d'une femme; Dante lui fait une plaisante réponse.

Il y avait naguère dans la cité de Gênes un particulier instruit, expert en toutes sortes de connaissances, mais de petite taille et on ne peut plus décharné. Outre cela, il était fort amoureux d'une belle dame de Gênes, qui soit à cause de sa piteuse mine, soit parce qu'elle avait trop de vertu, ou pour tout autre motif, bien loin de l'aimer, ne pouvait seulement lever les yeux sur lui et le fuyait ou tournait la tête d'un autre côté. Il en

résulta que notre homme, de désespoir, connaissant la grande réputation de Dante et sachant qu'il résidait à Ravenne, se disposa enfin à l'aller voir, à pénétrer dans sa familiarité, pour obtenir de lui aide ou conseil, et savoir comment s'y prendre pour se faire aimer de cette dame, ou tout au moins ne pas lui être odieux. Dans ce but, il se mit en route et parvint à Ravenne ; il y fit tant qu'il se trouva être d'un repas auquel Dante assistait. Comme ils étaient à table, assez près l'un de l'autre, le Génois, saisissant l'occasion, dit : « O mes-
» sire Dante, j'ai fort entendu parler
» de votre génie et du renom que vous
» avez; pourrais-je obtenir de vous un
» conseil? — Oui, » répondit Dante;
« pourvu que je sois capable de vous le
» donner. » Le Génois reprit alors: — « J'ai
» aimé, j'aime encore une dame de toute
» la ferveur dont Amour veut qu'on
» aime; or, bien loin de me rendre
» amour pour amour, jamais elle ne
» m'a seulement favorisé d'un regard. »
Dante, en l'écoutant, examinait sa pi-

teuse mine : — « Messire, » lui répondit-il, « je suis tout à votre service ; quant à ce » que vous me demandez maintenant, je » ne vois pas d'autre moyen que celui-ci. » Vous savez que les femmes grosses ont » toujours envie de choses bizarres ; il » faudrait donc que celle que vous aimez » tant devînt grosse. Une fois enceinte, » puisqu'elles ont si souvent les envies » les plus singulières, possible qu'elle » eût envie de vous, et de cette façon » vous viendriez facilement à bout de » ce que vous désirez ; autrement, la » chose ne me paraît pas faisable. » Le Génois, se sentant mordu, s'écria : — « Messire Dante, vous me conseillez deux » choses plus difficiles que n'est la prin- » cipale ; d'abord, il serait malaisé que » cette dame devînt enceinte, car elle » n'a jamais eu d'enfant, et plus malaisé » encore qu'étant grosse, entre toutes » les envies qui peuvent venir aux fem- » mes, ce fût une envie de moi qui la » prît. Mais par Dieu, il n'y avait pas » d'autre réponse à ma demande que » celle que vous venez de me faire. »

Le Génois comprit que Dante l'avait mieux connu tout de suite qu'il ne se connaissait lui-même, et qu'il était bâti de façon à faire fuir toutes les femmes. Dante fit encore plus ample connaissance avec lui, car le Génois resta chez lui plusieurs jours, et il l'admit dans son intimité tout le temps qu'ils furent ensemble.

Ce Génois était savant, mais il ne devait pas être philosophe, comme le sont aujourd'hui la plupart des gens instruits. La philosophie, en effet, est la connaissance de la nature des choses, et comment l'homme qui ne se connaît pas lui-même connaîtra-t-il ce qui est en dehors de lui? S'il s'était regardé, ou dans le miroir de sa conscience, ou seulement dans un miroir véritable, il se serait aperçu de sa figure, et il aurait considéré qu'une belle femme, honnête par-dessus le marché, désire que celui qui l'aime ait au moins forme d'homme, et non de chauve-souris. Mais il semble qu'à tout le monde s'applique le proverbe : *On n'est jamais si bonne dupe que de soi-même.*

NOUVELLE XXII

Deux Frères Mineurs passent par la Marche, en un endroit où quelqu'un est mort; l'un deux fait au trépassé une telle oraison funèbre, que ceux qui avaient envie de pleurer auraient eu sujet de rire.

IL n'y a pas longtemps que dans la Marche d'Ancône mourut à la Villa un riche paysan dont le nom était Giovanni. Ses parents, tant hommes que femmes, tous dans les larmes et les gémissements, se trouvaient rassemblés avant qu'on le mît en terre; ils voulaient lui faire honneur, et il n'y avait aucune Règle de religieux dans les environs. Vinrent à passer deux Frères Mineurs; ceux qui étaient chargés de la

dépense les prièrent de faire quelque sermon pour le repos de l'âme du mort. Les Frères, étrangers dans le pays et à qui le mort était encore bien plus étranger, se mirent d'abord à sourire, puis s'étant tirés à part, l'un d'eux dit à l'autre : « Veux-tu prendre la parole ou » aimes-tu mieux que je la prenne ? — » Prends-la toi-même, » répondit l'autre. — « Si je prêche, je veux que tu me pro- » mettes de ne pas rire, » reprit le premier. Le compère promit. Renseigné tant sur l'ordre et l'heure de la cérémonie que sur le nom du défunt, le vaillant Moine se rendit, comme il est d'usage, à l'endroit où se trouvait le mort avec toute la société, et s'étant un peu exhaussé, commença : « *Qui, quæ!* Par *qui,* il faut » entendre Janni et par *quæ* Joanni » dello Barbagianni ; je ne dis pas de bê- » tises, puisque les *barbagianni* » (chats-huants) « volent de nuit. Messieurs et » Mesdames, je sais que ce Joanni a été » un bon pécheur, et quand il a pu » fuir les tracas, il l'a fait volontiers ; » il a bien vécu selon le monde ; il a

» pris grand profit à rendre service et
» trouvé très-mauvais qu'on le des-
» servît; il a toujours largement par-
» donné à tous ceux qui lui ont fait du
» bien et détesté qui lui a fait du mal.
» Avec grand plaisir il a gardé les jours
» fériés, et, suivant ce qu'on m'a dit, les
» jours ouvrables il s'est gardé des pé-
» chés et des actions mauvaises. Quand
» ses voisins ont eu besoin de lui, évi-
» tant les choses inutiles, toujours il les
» a aidés; il jeûnait quand il s'était rendu
» malade à force de manger; il a vécu
» chaste, quoi qu'il lui en coûtât. C'é-
» tait un beau parleur, m'assure-t-on;
» il a dit beaucoup de *Pater Noster*
» en allant au lit, et l'*Ave Maria*, du
» moins quand l'Angélus sonnait au
» village. Souvent il faisait l'aumône en
» dehors des jours de la semaine. Pour
» en venir à la conclusion, ses mœurs
» et ses œuvres furent telles, qu'il y a
» bien peu de séculiers qui ne les ap-
» prouveraient. Et si l'on me deman-
» dait : O mon frère, crois-tu qu'il soit
» en Paradis? — Je ne le pense pas. —

» Crois-tu qu'il soit en Purgatoire? —
» Dieu le veuille. — Crois-tu qu'il soit
» en Enfer? — Dieu l'en préserve.
» Adonc, consolez-vous; laissez de côté
» les lamentations et espérez de lui tout
» le bien possible; en priant Dieu de
» nous faire la grace, à nous qui sommes
» au nombre des vivants, d'y rester
» longtemps encore, et que les morts
» s'en aillent au diable, dont nous garde
» Celui *qui vivit et regnat in sæcula*
» *sæculorum.* Dites tous votre *Confi-*
» *teor*, etc. » Il n'y eut qu'une voix dans tout ce monde ignorant et pleurard pour assurer que le Moine avait noblement prêché et affirmé que le mort, par ses vertus, était monté tout droit au Ciel. Les Capucins s'en allèrent avec un bon souper dans le ventre et de bons deniers dans la bourse, riant de l'histoire tout le long de leur chemin.

Peut-être fut-il plus vrai et plus substantiel, ce sermon du Moine, que ne le sont ceux des grands théologiens qui mettent en paroles les riches usuriers dans le Paradis, et savent bien qu'ils

mentent par la gorge. Lorsqu'un riche est mort, qu'il soit tout ce qu'on voudra, qu'il ait fait tout le mal possible, ils n'éprouveront aucun scrupule à prêcher de lui tout comme s'ils prêchaient de Saint François; ils font les flatteurs pour se gorger des biens de ceux qui vivent.

NOUVELLE XXV

Messire Dolcibene, par ordre du Gouverneur de Forli, châtre un prêtre d'une façon nouvelle; il vend ensuite li testicoli *vingt-quatre livres de Bologne.*

Au temps que messire Francesco degli Ardelaffi était seigneur de Forli, une fois entre autres vint Messire Dolcibene. Comme ledit seigneur voulait faire publiquement châtrer un prêtre, et qu'il ne se présentait personne qui fût capable de procéder à l'opération, Messire Dolcibene dit qu'il s'en chargeait; le Gouverneur n'en aurait pas voulu d'autre, il accepta volontiers. Messire Dolcibene fit apprêter un tonneau défoncé par un

bout, et donna ordre qu'on le portât sur la place, puis qu'on amenât le prêtre; lui-même il s'y rendit, apportant un rasoir et un petit sac. Arrivés là tous les deux, et presque tous les gens de Forli pour voir, Messire Dolcibene dit que l'on ôtât au prêtre les entraves, et le fit mettre à califourchon sur le tonneau, de façon que *li sacri testicoli* passassent par le trou de la bonde. Cela fait, il entra par en dessous dans le tonneau, coupa les bourses avec le rasoir, les détacha net, les mit dans le petit sac, puis serra le tout dans sa gibecière, s'avisant, en homme malicieux, d'en tirer quelque profit : ce qui arriva. Le prêtre enlevé, tout meurtri, de dessus le tonneau, fut placé, ainsi chaponné, sous quelque mue, et guérit après de longs soins. Le Gouverneur riait de l'histoire à gorge déployée.

Quelque temps après, un cousin du prêtre vint secrètement trouver Messire Dolcibene et le pria avec instances de lui rendre les grelots en question, l'assurant qu'il lui en tiendrait bon

compte, parce que, sans eux, le prêtre chaponné ne pouvait dire la messe. Messire Dolcibene, qui attendait le chaland, les avait déjà salés et fumés; il dit son prix, l'autre marchanda, enfin il en eut vingt-quatre livres de Bologne. Le marché conclu, il s'en fut en riant aux éclats conter au Gouverneur quelle singulière denrée il avait réussi à vendre; la jubilation et le bon sang que se fit le Gouverneur, cela ne pourrait se dire. A la fin, pour s'amuser et non par avarice, vice qu'il détestait, il dit qu'il voulait cet argent, que cet argent lui appartenait. Messire Dolcibene eut beau se secouer, il lui fallut, entre les griffes de Pharaon, se saigner de douze livres de Bologne et donner moitié au Gouverneur.

Ainsi se termina l'histoire; le prêtre s'en alla sans ses grelots, le Gouverneur eut douze livres de l'un, et Messire Dolcibene tout autant de l'autre.

Oh! la belle et singulière marchandise! Si l'on en vendait souvent de semblable, le monde n'en irait que mieux.

Plût au ciel qu'on les coupât à tous les autres, pour qu'ils fussent forcés de les racheter et de subir ainsi double désagrément! ils pourraient les porter ensuite dans leur poche. Comme cela, du moins, ils ne s'occuperaient pas toute leur vie de pourchasser les femmes d'autrui, d'en entretenir publiquement sous le nom d'amies, de compagnes ou de cousines; les fils qui leur en naissent, ils les baptisent leurs neveux, et ils n'ont pas honte de peupler les lieux saints de concubines et de bâtards issus de leur luxure effrénée.

NOUVELLE XXVIII

Ser Tinaccio, curé de Castello, met coucher avec sa fille un jeune homme, croyant que c'est une femme, et le beau jeu qui en résulte.

De mes propres jours vivait curé d'une église de Castello, bourg du territoire de Florence, un nommé Ser Tinaccio, alors déjà vieux, qui, dans le temps passé, s'était donné ou pour amie ou pour ennemie une belle jeunesse de Borgo Ognissanti; il en avait eu une fille qui, à l'époque dont je parle, était fort belle et bonne à marier : le bruit courait partout que la nièce du curé était une merveille. Non loin d'elle restait un jeune gars, dont je veux taire le nom et la famille qui, ayant vu plus d'une fois

cette fillette et en étant amoureux, imagina une bonne malice pour se trouver avec elle et la mit à exécution. Un soir, par un temps pluvieux, tout à fait sur le tard, il s'habilla à la mode des campagnardes, et, bien encapuchonné, se rembourra par devant de bouchons de paille et de linges, faisant mine d'avoir le ventre au menton, puis se rendit à l'église demander la confession, comme font les femmes quand elles sont près d'accoucher. A son arrivée à l'église, une heure de la nuit (1) allait sonner; il frappa à la porte et le clerc vint ouvrir; il demanda le curé. Le clerc lui dit : « Il est allé » tout à l'heure porter la communion à » quelqu'un et reviendra bientôt. » Là-dessus, la femme grosse de s'écrier : « Holà ! malheureuse ! je n'en puis » plus de fatigue; » et s'essuyant souvent avec un mouchoir, plutôt pour n'être pas reconnue que pour la sueur qu'elle aurait eue sur la figure, elle s'assit, comme tombant d'épuise-

(1) A l'Italienne, c'est-à-dire sept heures du soir.

ment en disant : « Je vais l'attendre; » rapport à ma grossesse, je ne pour- » rais pas revenir. Quand Dieu devrait » me rappeler à lui, je ne voudrais pas » m'en aller. — Restez-donc, et que » Dieu vous bénisse, » dit le clerc. Elle attendit un peu et le prêtre revint à une heure. Sa cure était considérable, et il avait beaucoup de paroissiens qu'il ne connaissait pas. Lorsqu'il l'aperçut dans la demi-obscurité, la prétendue femme, à grand'peine, et s'essuyant toujours le visage, lui conta qu'elle l'avait attendu, l'accident qui l'amenait et toute l'histoire. Le prêtre se mit à la confesser. Le gars en jupons fit sa confession bien longue pour que la nuit arrivât tout à fait. La confession achevée, il se met à soupirer en disant : « Malheu- » reuse! où aller ce soir, à l'heure qu'il » est? — Ce serait de la folie, » s'écria Ser Tinaccio; « la nuit est noire et » pluvieuse, et il semble qu'il va tom- » ber de l'eau encore davantage; restez » ce soir avec ma fillette, et demain, à » votre aise, vous partirez. » A cette

proposition, la fausse campagnarde pensa bien être en bon chemin de ce qu'elle souhaitait, et toute émoustillée par les paroles du prêtre, lui dit : — « Mon » père, je ferai ce que vous me conseil- » lez, car je suis si fatiguée de la route, » que je ne crois pas pouvoir faire cent » pas sans grand danger; le temps est » mauvais, voici la nuit, je ferai comme » vous voudrez. Mais, je vous en prie, si » mon mari disait quelque chose, pre- » nez ma défense. — Laissez-moi faire, » répondit le prêtre.

Entrée dans la cuisine, sur l'invitation du curé, elle soupa avec la nièce, tout en manœuvrant souvent le mouchoir, pour se cacher la figure. Le souper fini, elles se mirent au lit en une chambre séparée de celle de Ser Tinaccio par une simple cloison au milieu. La fillette était dans son premier sommeil, elle avait déjà dormi un bout de temps, quand le gars s'enhardit à lui caresser les tetons; on entendait le curé ronfler bruyamment. La prétendue femme grosse se rapprocha, la fillette qui la sentait se

redresser tout contre elle se mit à appeler Ser Tinaccio en criant : « C'est un » garçon ! » Elle l'appela plus de trois fois avant qu'il se réveillât; au quatrième « Ser Tinaccio, c'est un garçon, » Ser Tinaccio tout endormi lui demande : « Qu'est-ce que tu dis? — Je dis que c'est » un garçon. » Ser Tinaccio croit que la bonne femme accouche et répond : — « Aide, aide, ma fille. — Ser Tinaccio, Ser » Tinaccio, » répétait la pauvrette, « je » vous dis que c'est un garçon! — Aide, » aide, ma fille, » répliquait Ser Tinaccio, « Dieu te bénira; » et fatigué qu'il était, tombant de sommeil, Ser Tinaccio se rendormit. La fillette, fatiguée aussi de lutter et contre le jeune homme et contre le sommeil, convaincue de plus que le curé l'engageait d'aider à l'opération, cette nuit se passa le mieux qu'il soit possible. A la pointe du jour, le jeune homme ayant pris autant de plaisir qu'il voulait, lui découvrit qui il était, comment il s'était métamorphosé en femme par amour pour elle, rien que pour coucher avec elle, car il l'aimait

plus que tout au monde. Il lui donna pour arrhes, en se levant et au moment de partir, l'argent qu'il avait sur lui, jurant que tout ce qu'il possédait était à elle; il arrangea enfin les moyens de se revoir souvent à l'avenir, et cela fait, après beaucoup de baisers et d'embrassades, il prit congé d'elle en lui disant : « Quand Ser Tinaccio te demandera ce » qu'est devenue la femme enceinte, tu » lui répondras : Elle est accouchée » cette nuit d'un garçon, quand je vous » ai appelé, et ce matin de bonne heure, » à la grace de Dieu, elle s'en est allée » avec son enfant. » La femme grosse partie, laissant dans la paillasse de Ser Tinaccio la paille dont elle s'était rembourré le ventre, Ser Tinaccio, aussitôt levé, entra dans la chambre de la fille et s'écria : « Que diable est-il donc arrivé » cette nuit, que tu ne m'as pas laissé » dormir? Toute la nuit : Ser Tinac- » cio, Ser Tinaccio! Eh bien! qu'y » a-t-il? — Cette femme a fait un beau » garçon, » répondit la fillette. — « Où » est-il? — Ce matin, dès le petit jour, elle

» s'en est allée avec son enfant, plus par
» honte, je crois, que pour toute autre
» chose. — Eh! » reprit Ser Tinaccio,
« envoie-la au diable. Ces femmes atten-
» dent au dernier moment, si bien
» qu'après elles s'en vont pisser leurs
» enfants n'importe où. Si je peux la re-
» trouver ou savoir qui est son mari,
» qui doit être quelque mauvais sujet,
» je lui dirai quelque sottise. — Vous
» ferez bien, » repartit la donzelle; « moi
» non plus, elle ne m'a pas laissé dormir
» de la nuit. » Ainsi finit l'histoire.

A partir de ce moment-là, il n'y eut pas besoin de grande alchimie pour opérer la conjonction des planètes; les deux amoureux se rencontrèrent assez souvent, à l'occasion, et le curé eut sa charge de cette denrée que ses confrères donnent si bien aux autres. Qu'il leur en arrive autant à tous, et puisqu'on ne peut se venger sur leurs femmes, qu'on se venge sur leurs nièces ou sur leurs filles, comme celle-ci l'était, à l'aide d'un bon tour semblable à celui-ci, certainement l'un des meilleurs et des plus relevés qu'on

ait jamais ouïs. Pour moi, je crois que le jeune homme ne commit qu'un péché véniel en attrapant un de ceux qui, sous le couvert de la religion, du matin au soir, ne font que chasser sur les terres d'autrui.

NOUVELLE XXXIV

Ferrantino degli Argenti, de Spolète, étant à Todi, à la solde de l'Église, fait une sortie; au retour, revenant tout trempé par la pluie, il entre dans une maison où il trouve devant le feu des victuailles et un tendron; il y reste trois jours de suite fort à son aise.

Lorsque le Cardinal de Fiesque vint à Todi pour le compte du Saint-Siège, et prit des troupes à sa solde, il y eut dans le nombre un certain Ferrantino degli Argenti, de Spolète, que moi-même et beaucoup d'autres connurent prévôt de Florence, à telles enseignes qu'il montait un cheval harnaché d'une paire de croupières d'une taille si démesurée que leurs cour-

roies avaient bien un quart de brasse de large. Un château du territoire de Todi ayant été pris par un gentilhomme des environs, il fut décidé que tous les soldats de l'Église monteraient à cheval ; Ferrantino partit avec eux. Ils firent autour du château tous les ravages qu'ils purent, sans parvenir à le reprendre, et, comme ils s'en retournaient à Todi, survint une grande pluie dont ils furent tous trempés, et Ferrantino plus que les autres, car ses habits étaient si usés, qu'ils paraissaient de serge d'Irlande. Ainsi mouillé, il rentra dans Todi et descendit devant une masure qu'il tenait à loyer, disant à un sien petit page de mettre les chevaux à l'écurie ; pour lui, il alla, furetant par le logis, voir s'il y avait du feu quelque part ou du bois pour en allumer. Il ne trouva rien du tout, n'étant qu'un pauvre écuyer ; sa maison semblait être l'Abbaye des Quatre-Vents. Bien assuré de la chose, réfléchissant qu'il était tout trempé et qu'il se refroidissait, il dit : « Je ne peux pas rester comme cela. » Vite il sortit, et mettant le nez de porte

en porte, grimpant les escaliers, il s'en alla chercher par les maisons voisines, comptant bien s'imposer aux gens et se sécher, s'il y avait du feu. En allant de côté et d'autre, il arriva par hasard à une porte où il entra, monta l'escalier, et vit dans une cuisine un immense brasier avec deux marmites pleines, des chapons et des perdrix enfilés à la broche, et une servante assez jolie et jeune qui tournait le susdit rôti. Elle était de Pérouse et avait nom Caterina. Lorsqu'elle vit Ferrantino entrer ainsi subitement dans la cuisine, elle en fut toute troublée : « Que » veux-tu ? » s'écria-t-elle. — « J'arrive » à l'instant de tel endroit, » répondit-il, « et je suis tout mouillé, comme tu le » vois ; je n'ai pas de feu à la maison et » je ne pouvais durer comme cela : j'en » serais mort. Je te prie de me laisser » sécher, puis je partirai. » La servante dit : — « Oh ! sèche-toi vite, et va-t'en avec » Dieu ; si Messire Francesco revenait, » lui qui a beaucoup de monde à souper, » il ne le trouverait pas bon et me » donnerait des coups. — Je vais me

» dépêcher, » répondit Ferrantino ; « mais qui est ce Messire Francesco ? » — C'est Messire Francesco de Narni, » il est Chanoine et demeure en cette » maison. — Je suis son plus intime » ami, » répliqua Ferrantino (il ne le connaissait pas du tout). — « Eh ! dépêche-» toi ; j'en ai la fièvre par tout le corps ; » dit la servante. Et Ferrantino de s'écrier : — « Ne crains rien ; je serai bien vite sec. » Comme il en était là, Messire Francesco rentra, et venant à la cuisine s'occuper des victuailles, aperçut Ferrantino qui se faisait sécher ; il s'écria : « Que fais-tu » ici ? qu'est-ce que cet homme ? » Et Ferrantino : — « Qu'est-ce ? qu'y » a-t-il ? — Que le diable t'emporte : » dit Messire Francesco ; « tu dois être » quelque filou, pour entrer ainsi dans » les maisons des autres. — *O Pater reve-» rende, patientia vestra*, » dit Ferrantino, « jusqu'à ce que je me sèche. » Et le Chanoine : « Quel *Pater merdende?* » Je te dis de t'en aller d'ici, et c'est ce » que tu as de mieux à faire ; sinon je te » fais prendre comme voleur. — O prê-

» tre *Dei, miserere mei*, » répliquait Ferrantino, sans bouger. Quand Messire Francesco voit qu'il ne détale pas, il empoigne une épée et s'écrie : « Par le » corps de Dieu, je vais bien voir si tu » resteras chez moi malgré moi ; » et il court l'épée haute sur Ferrantino. Voyant cela, Ferrantino se lève, met la main à la sienne et tout en disant : « *Non truffe-* « *mini !* » il dégaîne et marche sur le Chanoine, qu'il fait aller à reculons jusque dans la salle ; il le presse vivement et les voilà tous les deux au beau milieu de la pièce à s'escrimer, sans se toucher. Messire Francesco, voyant qu'il ne pouvait le mettre dehors, même l'épée à la main, et que Ferrantino ferraillait très-bien de la sienne, s'écrie : « Par le corps » de Dieu, je vais tout de suite t'accuser » près du Cardinal. — J'y veux aller » aussi, » réplique Ferrantino ; « par- » tons, partons ! » Tous les deux descendent ensemble l'escalier et, arrivés à la porte, Messire Francesco dit à Ferrantino : « Passez. — Je ne passerai pas » avant vous, » répond Ferrantino ;

» vous êtes officier du Christ. » Il fit tant, que Messire Francesco sortit le premier. Quand il fut dehors, Ferrantino poussa la porte, se renferma en dedans, et à l'instant, le plus vite qu'il put, poussa dans l'escalier tout ce qu'il trouva d'ustensiles sous sa main, de façon que l'huis fût bien assujetti à l'intérieur; il en remplit si bien l'escalier, que deux portefaix ne l'auraient pas débarrassé en un jour, et fut ainsi bien sûr que l'on pouvait ébranler la porte, du dehors, mais l'ouvrir, non. Se voyant ainsi mis sur le pavé, le Chanoine comprit qu'il était le plus mal partagé, surtout de ce qu'il laissait sa viande cuite et sa viande crue en possession d'il ne savait qui. Du dehors, il demandait très-amicalement qu'on lui ouvrît; Ferrantino se mit à la fenêtre et lui dit: « Va-t'en avec Dieu, » c'est ce que tu as de mieux à faire. — » Eh! ouvre-moi, » disait le Chanoine. — « J'ouvre, » répondait Ferrantino; et il ouvrait la bouche. Enfin, voyant qu'il était bien et dûment exproprié de son logis et de tout le reste, le Chanoine s'en

fut trouver le Cardinal et se plaignit à lui de l'aventure.

Cependant, l'heure du souper étant venue, ceux qui devaient manger chez lui arrivent et frappent. Ferrantino se met à la fenêtre : « Que voulez-vous ? — Nous » venons souper avec Messire Francesco. » — Vous vous trompez de porte, » répond Ferrantino ; « il n'y a ici, ni de Mes- » sire Francesco ni de Messire Tedesco. » Les invités balancent un moment, en gens qui ont perdu la tête, puis reviennent et frappent. Ferrantino se remet à la fenêtre : « Je vous ai dit que ce n'est » pas ici ; combien de fois faut-il vous le » répéter ? Si vous ne délogez, je m'en » vais vous jeter sur la tête quelque chose » dont vous ne serez pas bien aises, et » mieux vaudrait pour vous n'être pas » venus ici. » En même temps, il lance une pierre contre une porte en face, pour faire le plus de bruit. Bref, les bonnes gens crurent à propos de s'en retourner souper en leur logis, qu'ils trouvèrent assez mal approvisionné. Le Chanoine, qui était allé se plaindre au Cardinal et

qui ne se trouvait pas mieux partagé, eut à se pourvoir de souper et d'auberge. Le Cardinal eut beau envoyer dire à l'intrus de sortir de la maison : dès qu'on frappait à la porte, il allait vous jeter une grosse pierre sur la tête, de sorte qu'on se sauvait à toutes jambes. Les gens du dehors s'étant enfin fatigués, Ferrantino dit à Caterina : « Fais en » sorte que nous soupions ; me voilà sec » maintenant. — Et toi, fais donc en » sorte d'ouvrir au maître du logis et de » t'en retourner chez toi, » répondit Caterina. — « La maison est à moi, » répliqua Ferrantino ; « c'est celle que Dieu » dans sa miséricorde a toute préparée » pour moi hier soir. Veux-tu donc que » je refuse un présent à moi fait par un » tel maître ? Tu as commis un péché » mortel en prononçant les paroles que » tu viens de dire. » Et elle eut beau chanter, Ferrantino ne voulut déguerpir ; il lui fallut enfin, de gré ou de force, mettre les plats sur la table et s'asseoir auprès de Ferrantino. Ils soupèrent l'un et l'autre fort bien ; puis ayant serré le

reste des viandes : « Où est la chambre ? » demanda Ferrantino ; « allons nous » coucher. — Tu es bien ressuyé, » dit Caterina ; « tu t'es bien rempli la panse, » et maintenant tu veux coucher ici ? » en bonne conscience, tu n'agis pas » bien. — Oh ! ma Caterina, » répondit Ferrantino, « si en survenant ici j'avais » empiré ta condition, que me dirais-tu » donc ? Je t'ai trouvée en train de » cuisiner pour les autres, comme une » servante ; moi, je t'ai traitée en grande » dame. Si Messire Francesco et tout » son monde avaient soupé ici, ta portion » aurait été bien maigre, tandis qu'avec » moi tu as eu doubles morceaux, sans » compter que tu as gagné le paradis en » me secourant, moi qui étais tout » mouillé et le ventre creux. » La Caterina lui dit : — « Tu ne dois pas être gen- » tilhomme, autrement tu ne ferais pas » de pareilles choses. — Je suis gentil- » homme, et comte, par-dessus le » marché, » répliqua Ferrantino ; « ils » ne sont rien de tel, ceux qui devaient » venir souper ici ; tu n'en as fait qu'œuvre

» plus méritoire ; allons dormir. » La Caterina disait que non, mais à la fin elle se coucha tout de même avec Ferrantino et n'eut pas besoin de changer de lit, car c'était celui-là même où elle dormait avec le Chanoine. Ferrantino se ressuya près d'elle toute la nuit ; le matin, il se leva et resta dans la maison tant que les provisions durèrent, c'est-à-dire plus de trois jours.

Pendant ce temps-là, Messire Francesco errait dans Todi, revenant de temps à autre regarder de loin sa maison et pareil à une âme en peine ; parfois il y dépêchait des espions, pour savoir si Ferrantino était parti ; mais si quelqu'un s'approchait, les pierres de la fenêtre entraient en danse. A la fin, toutes les provisions épuisées, Ferrantino s'en alla par une porte de derrière : celle de devant était trop bien bouchée par l'amas de toutes sortes d'affaires qu'il avait jetées en dedans pour que cela fût possible ; il s'en retourna à son pauvre logis tout délabré, où son page et ses deux chevaux avaient assez mal mangé, et il fit péni-

tence. Messire Francesco rentra chez lui par la porte de derrière et, au lieu de souper, il eut à déménager et à raccommoder un tas de choses. La Caterina lui donna à entendre qu'elle avait toujours boudé l'autre, qu'elle s'était bien défendue et n'avait voulu avoir affaire en rien avec lui. Le Cardinal, sur la réclamation du Chanoine, les manda l'un et l'autre et invita Ferrantino à se disculper de l'accusation que le Chanoine lui intentait. Ferrantino dit pour s'excuser : « Messire le Cardinal, » vous ne cessez de prêcher qu'il faut » avoir de la charité à l'égard de son » prochain. Comme je revenais de devant » l'ennemi, tout trempé, de telle sorte » que j'étais plus mort que vif, ne trou- » vant chez moi ni feu, ni rien de bon, » cependant je ne voulus pas mourir. Je » tombai, par la volonté de Dieu, dans » la maison de cet honorable religieux » que voici, et j'y trouvai un grand feu » avec des marmites et des rôtis tout » autour. Je me mis à me sécher devant, » sans causer de dommage ni de déran-

» gement à personne. Cet homme sur-
» vint; il commença par me dire des
» injures, et que j'eusse à déloger de
» chez lui. Je lui répondis par de bonnes
» paroles, le priant de me laisser sécher;
» mais rien n'y fit, et, l'épée à la main,
» il courut sur moi pour me tuer. Moi,
» qui ne voulais pas rester sur le carreau,
» je mis la main à la mienne pour me
» défendre jusqu'à la porte du logis; là,
» il sortit, afin d'avoir les mouvements
» plus libres et de me tuer, quand je
» franchirais le seuil; je me renfermai
» en dedans, le laissant dehors, rien que
» par peur de mourir. J'y suis resté,
» Dieu sait comment, jusqu'aujourd'hui,
» toujours dans ces mêmes transes. S'il
» veut me faire condamner, il a tort;
» je n'ai rien à perdre avec vous; je
» puis m'en aller chez moi et y rester;
» mais je ne sortirai pas d'ici que je
» ne sache pourquoi. Quant à moi, je
» me tiens offensé par cet homme. »
Après avoir écouté, le Cardinal prit le
Chanoine à part et lui dit: « Que veux-
» tu faire? Tu as entendu ce qu'il

» raconte, et tu peux voir quel homme » c'est; faites donc la paix entre vous, je » crois que ce sera le mieux, plutôt que » de te mettre en procès avec un homme » qui est à la solde. » Le Chanoine y consentit. Le Cardinal prit également à part Ferrantino et les raccommoda ensemble, non toutefois si bien que le Chanoine ne regardât fort longtemps de travers Ferrantino.

Ainsi Ferrantino, quand il se fut bien séché et bien rempli la panse trois jours durant, et qu'il eut pris avec la femme du Chanoine le plaisir qu'il voulait, fit un bon accommodement. Je voudrais que l'on en fît un pareil en faveur de tous les laïques et séculiers, aux dépens des morceaux délicats et des superfluités des prêtres; je voudrais qu'il en fût toujours de leurs rôtis, de leurs soupers et de leurs maîtresses comme il en advint à ce noble Chanoine, car sous honnête apparence de religion, ils s'abandonnent sans aucune retenue à tous les excès de gourmandise, de luxure et autres, selon ce que leurs appétits réclament.

NOUVELLE XXXV

Un clerc, sans savoir un mot de Latin, veut, par le moyen d'un Cardinal, dont il est le domestique, obtenir du Pape Boniface un bénéfice, et, à l'audience, il explique ce que c'est que le Terribile.

Pour montrer combien fréquemment les ecclésiastiques viennent à jouir des bénéfices, sans posséder ni instruction, ni savoir-vivre, je rapporterai ici une anecdote que tu pourras très-bien comprendre, lecteur. Au temps du pape Boniface, il y avait au service d'un de ses Cardinaux un tonsuré qui, bien loin de connaître le Latin, savait à peine lire. Ledit Cardinal, voulant en faire quelque chose, fit rédiger

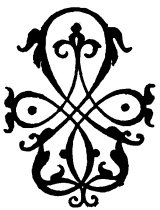
en sa faveur une supplique au Saint-Père afin de lui obtenir un bénéfice; et comme il connaissait bien son lourdaud, il lui dit : « Je t'ai fait rédiger une supplique; » je veux que tu la donnes en mains au » Saint-Père, et je te mènerai devant » lui. Va hardiment; il te fera quelque » question de Latin; si tu peux répondre » de toi-même à ce qu'il te demandera, » réponds et n'aie pas peur; si tu ne com- » prends pas et ne sais quoi répondre, re- » garde-moi. Je me tiendrai près du Pape » et je t'indiquerai par signe ce que tu dois » dire; selon que tu auras compris, tu ré- » pondras. » Le clerc, qui aurait mieux avalé un plat de fèves, dit : « Je le veux » bien. » Le Cardinal prit la supplique, la lui donna et le mena devant le Pape, le recommandant à Sa Sainteté. Le clerc, se jetant à genoux, la lui présenta, et le Cardinal se tint debout, à côté du Pape, le visage tourné vers son client, tout prêt à lui indiquer ce qu'il devait dire, au besoin. Dès que le Pape eut la supplique, il la parcourut, et regardant ce tonsuré, voyant l'homme que c'était, lui demanda :

« *Quid est Terribilis?* » Le clerc, entendant cet effrayant vocable et ne sachant que répondre, regarda le Cardinal qui se balança le bras comme quand on encense avec le *terribile* (1); notre homme crut reconnaître le signe qu'on lui faisait et dit tout crûment : « C'est le *chose* d'un âne, » quand il est roide, Saint-Père. » Il paraît que le Pape, en l'entendant, s'écria : « Il a répondu de son mieux; qu'y a-t-il » de plus terrible que cela? » Et il ajouta : « *Fiat! fiat!* (2) » Puis se tournant vers le Cardinal, tout en riant, il lui dit : « Emmenez-le; *fiat*, *fiat!* » Et ainsi fut fait.

Voyez un peu la sottise de ce clerc qui ne faisait attention ni à ce qu'il disait, ni à celui devant qui il parlait, en donnant cette belle explication. Il n'en eut pas moins le bénéfice que peut-être il n'eût pas obtenu s'il avait su quelque chose. Peut-être sa sottise fut-elle cause qu'il monta en dignité, ce qui arrive

(1) *Thuribulum*, encensoir.
(2) Accordé, accordé!

à plus d'un de ceux à qui Notre-Seigneur passe par les mains et qui sont plus mal appris que les animaux privés de raison.



NOUVELLE XXXVIII

Messire Ridolfo de Camerino confond d'un mot heureux les Bretons, ses ennemis, qui se moquaient de lui, parce qu'il ne sortait pas de Bologne.

Je vais rapporter quelques paroles notables et brèves reparties de Messire Ridolfo de Camerino ; je les tiens de bonne source, car, moi qui parle, je me trouvai quelque temps à Bologne avec lui, quand il était Capitaine général de l'armée des Florentins et de toute la ligue, du temps de la guerre de l'Église, et que le Cardinal de Genève, qui depuis s'appela le Pape Clément, en Avignon, vint avec les Bretons jusqu'à la porte de ladite ville. Un neveu de Messire Ri-

dolfo, fils de sa sœur, nommé Gentile de Spolète, allant pour faire un coup de main, à la façon des gens d'armes, et ayant engagé une escarmouche avec les Bretons, fut fait prisonnier par eux. Les Bretons, apprenant qu'il était le neveu de Messire Ridolfo, lui dirent avec dédain : « Nous attendions votre Capi-
» taine; pourquoi ne sort-il pas de la
» ville? nous comprenons, il reste sans
» doute dans son lit. Qu'il vienne donc
» dehors; qu'il y vienne! » Gentile répondit qu'il attendait de la troupe, et qu'il saurait bien venir les voir en temps et lieu. Ils le taxèrent à cinquante ducats de rançon et le laissèrent partir sur parole pour qu'il allât les chercher. De retour à Bologne et dès qu'il fut près de Messire Ridolfo, celui-ci lui demanda : « Que disent les Bretons? — Ils disent :
» Que fait votre Capitaine, à rester ainsi
» renfermé? Que ne sort-il un peu?
» Nous l'attendons. — Et qu'as-tu ré-
» pondu? » demanda Messire Ridolfo. — « J'ai répondu, » dit Gentile, « que vous
» sortiriez bientôt; que vous attendiez

» de la troupe. — Mauvaise réponse ; que
» Dieu te damne ! » dit Ridolfo. — « Et
» pourquoi, Messire ? » demanda Gentile.
— « Dois-tu y retourner ? » dit Ridolfo. —
« Oui, Messire, il faut que je leur porte
» cinquante ducats pour la rançon qu'ils
» m'ont imposée. » Messire Ridolfo lui dit :
— « S'ils te demandent encore pourquoi
» Messire Ridolfo ne sort pas, réponds-
» leur : C'est pour vous empêcher d'en-
» trer ; et ne t'inquiète pas du reste. »

N'est-il pas beau ce mot d'un Capitaine ? Certes, il l'est, et notable, tout comme s'il eût été dit par Scipion ou par Annibal. Cette réponse était la meilleure manière de montrer aux ennemis, si Gentile la leur rapporta, quel homme était Messire Ridolfo ; elle le montrait mieux que s'il les eût défaits deux fois en bataille rangée. D'autres moins habiles, moins expérimentés dans l'art de la guerre, se seraient laissés aller à un flux de paroles, et plus ils en auraient dit, moins on les aurait estimés.

NOUVELLE XXXIX

Agnolino Bottoni, de Sienne, envoie à Messire Ridolfo de Camerino un chien à chasser le cochon; Ridolfo le renvoie au susdict Agnolino, avec une plaisante réponse.

La repartie suivante de Messire Ridolfo donna beaucoup à rire. Francesco, Seigneur de Matelica, fut pendant un certain temps en guerre avec ledit Messire. A la mort de Francesco, restèrent ses fils; pour leur sûreté et leur défense, certain Foscherello de Matelica, capitaine dans la troupe d'un nommé Boldrino, tenait garnison à Matelica, par engagement de Boldrino et de tous ses hommes avec les fils de Francesco. Comme on en use en

guerre, Foscherello, cordial ennemi de Ridolfo, faisant une chevauchée à la tête de ses gens d'armes sur les terres de Messire Ridolfo, prit et enleva huit cents porcs, qu'il emmena à Matelica. Plusieurs jours s'étaient passés sans que Messire Ridolfo pût prendre sa revanche sur l'ennemi, lorsque survint un valet d'Agnolino Bottoni, de Sienne, tenant en laisse un très-beau dogue; conduit devant Messire Ridolfo, et après lui avoir fait la révérence, il lui dit qu'Agnolino Bottoni lui offrait ce chien. Messire Ridolfo, regardant la bête et le valet, demanda à quoi ce dogue était bon. — « A chasser le cochon, Mon» seigneur, » répondit le valet. — « Et » combien en prend-il? » dit Messire Ridolfo. — « Quelquefois un, quelquefois » deux par jour, » répondit le valet, « selon » ce que l'homme en rencontre. » Messire Ridolfo dit alors : — « Mon ami, ce » chien-là ne fait pas mon affaire; rem» mène-le à Agnolino et dis-lui que je » tiens le cadeau pour fait, mais que ce » chien ne m'est bon à rien s'il ne prend

» pas plus d'un cochon à la fois. S'il lui » en venait entre les mains un de ceux » de Foscherello de Matelica, qui en » prennent huit cents d'un coup, prie- » le de me l'envoyer.» Le valet, l'ayant écouté et voyant qu'il refusait le cadeau, s'en retourna tout confus, avec le dogue et le message, vers Agnolino qui, entendant la chose, dit : « Messire Ri- » dolfo a très-bien répondu. » Comme s'il se reprochait d'avoir eu, pour un homme à qui on venait d'enlever huit cents cochons, si peu d'égards que de lui envoyer un chien incapable peut-être d'en prendre un seul une fois par mois.

Qu'on juge si le mot de Ridolfo était plaisant, car après un cadeau offert à quelqu'un qui le refuse et le renvoie, il est rare que celui qui l'a fait n'en garde du dépit et de la rancune. La repartie fut si spirituelle que, loin de s'offenser, Agnolino confessa de s'être trompé, à cause de la perte des huit cents cochons de Messire Ridolfo.

NOUVELLE XL

Le même Messire Ridolfo prouve à un sien neveu, de retour de Bologne où il était allé apprendre le Droit, qu'il avait perdu son temps.

L'ANECDOTE qui suit n'est pas moins belle, ni le mot moins plaisant; il le dit à un sien neveu qui avait bien mis dix ans à étudier les Lois à Bologne. De retour à Camerino et devenu très-vaillant Légiste, il vint rendre visite à Messire Ridolfo. Après les compliments d'usage, Messire Ridolfo lui dit : « Et qu'as-tu fait » à Bologne? — Monseigneur, » répondit-il, « j'ai appris le Droit. — Tu as mal » employé ton temps, » dit Messire Ridolfo. — « Et pourquoi donc, Monsei-

» gneur? » demanda le jeune homme, à qui le mot parut singulier. — « Parce » que, » répondit Messire Ridolfo, « tu » aurais dû apprendre la force, qui » vaut deux fois le droit. » Le jeune homme se mit à sourire, mais en y pensant et repensant, lui et d'autres qui avaient écouté, ils virent que c'était vrai, ce qu'avait dit Messire Ridolfo.

Moi qui parle, comme je me trouvais avec des écoliers qui suivaient les leçons de Messire Agnolo de Pérouse, je leur dis qu'ils perdaient leur temps à étudier comme ils faisaient. Ils me demandèrent pourquoi, et je poursuivis : « Qu'apprenez-vous ? — Nous » apprenons le Droit, » répondirent-ils. — « Et qu'en ferez-vous, » leur dis-je, « s'il » n'est plus d'usage ? » Il est sûr que le droit n'a plus guère cours; ait raison qui veut, s'il y a un peu plus de force de l'autre côté, le droit n'est plus bon à rien. C'est pourquoi l'on voit aujourd'hui porter rondement, contre les pauvres et les faibles, condamnations

corporelles et pécuniaires ; contre les riches et les puissants, cela n'arrive guère... Malheur à qui ne peut pas grand'chose.

NOUVELLE XLI

Nombreuses anecdotes et nombreux bons mots de Messire Ridolfo, plaisants et de grand sens.

Il me convient en ce chapitre, puisque je suis en train de parler de ce vaillant homme, de rapporter quelques-uns de ses mots, parce qu'à mon avis c'était un Philosophe d'instinct, à la parole brève. Je commence donc. Un de ses amis, qui ne l'avait pas vu depuis longtemps, lui dit : « Messire Ridolfo, vous êtes rajeuni » de dix ans, depuis que je ne vous ai vu. » Messire Ridolfo le regarda du coin de l'œil en lui répondant : — « Ce que tu me » dis, j'en suis bien aise ; mais tu sais » bien que ce n'est pas vrai. »

Messire Ridolfo n'entendait pas que ses valets eussent le meilleur, et lui le reste. Quand il faisait grand froid, il leur disait : « Allez, allumez du feu et » chauffez-vous bien. Quand il y aura » de la braise, vous m'appellerez. » Il voulait que ses gens eussent la fumée, et n'en pas avoir lui-même.

Messire Ridolfo se trouvant à Bologne comme général en chef des Florentins, lorsqu'ils étaient en guerre avec l'Église, il lui fut rapporté que le Pape avait vendu ou mis en gage Avignon, pour faire longue guerre. Il dit : « Notre Pape a vrai- » ment beaucoup de sagesse; il veut » vendre ce qu'il possède pour acquérir » il ne sait quoi. »

Lorsqu'il était avec la Reine et les autres en train de mener à bien l'élection du Pape, à Fondi, comme il s'en retournait à son logis, il rencontra Messire Galeotto, son gendre, qui lui remontra combien ce qu'il venait de faire était contre Dieu et le salut de son âme. Ridolfo lui

dit : « J'ai agi de la sorte parce que c'est à » nous de si bien arranger leurs affaires, » qu'ils ne s'occupent pas des nôtres. »

Comme il était allé visiter Jean Auguth, établi avec son armée en dehors des murs de Pérouse, puis l'Abbé de Monte-Major, qui gouvernait Pérouse pour le Pape et venait d'être promu Cardinal, il lui dit : « Pour le mal que » tu as fait ici, on t'a fait Cardinal; si » tu avais fait pis, on t'aurait fait » Pape. »

Lorsqu'il mariait sa fille, encore toute jeune, à Messire Galeotto, qui était déjà mûr, beaucoup de ses proches, tant hommes que femmes, lui dirent : « Eh! Mes» sire Ridolfo, à quoi pensez-vous de » donner une enfant à un vieillard? » Il répondit : — « Je l'ai fait pour nous, et » non pour elle. »

Il fut exposé en effigie à Florence, pour lui faire honte, lorsqu'il se brouilla avec la République. La chose lui fut rappor-

tée ; il s'écria : « On représente les Saints » en peinture ; donc je suis devenu un » Saint. »

Il disait qu'il en était des Papes comme des cochons. Quand on tue un cochon, toute la maison, tout le voisinage est en fête. Ainsi à la mort des Papes le monde entier, toute la catholicité fait réjouissance.

Quand les Florentins, en 1362, eurent la guerre avec les Pisans et qu'il fut leur général en chef, il vint placer son camp à Valdera, ayant avec lui deux Conseillers Florentins, quelques marchands peut-être, quelques cardeurs de laine, qui une belle nuit s'avisèrent de trouver le camp mal établi en tel endroit : ils pensaient qu'il serait mieux sur une hauteur voisine. Ils se levèrent dès le matin avec cette idée, prirent à part Messire Ridolfo, et lui dirent : « Il nous semble que le » camp serait bien mieux en cet endroit. » Messire Ridolfo, après les avoir écoutés et clignant de l'œil en les regardant :

— « Allez, allez, » leur dit-il, « allez dans » vos boutiques vendre votre drap. » S'il disait juste, c'est ce que chacun doit penser. Qu'est-ce que peuvent avoir de commun le négoce ou les métiers mécaniques avec l'art militaire ?

Ceux du gouvernement de Florence, n'ayant pas été contents de lui à la fin de la guerre avec l'Église, le firent exposer en effigie, comme il a été dit plus haut. Quelque temps après, lorsqu'on eut effacé cette peinture, des Ambassadeurs Florentins lui furent envoyés et il leur joua deux bons tours. Le premier, c'est que les ayant invités à sa table en plein mois de Juillet, il fit allumer derrière eux dans la cheminée un grand feu, comme si l'on avait été au mois de Janvier. Les Ambassadeurs se sentant dans le dos cette chaleur, insupportable par la canicule, demandèrent à Messire Ridolfo pourquoi il faisait allumer du feu en Juillet, à dîner. — « C'est que, » leur répondit Messire Ridolfo, « lorsque les » Florentins m'ont exposé en effigie, ils

» m'ont fait peindre les jambes nues, sans » mes culottes. Depuis ce temps-là j'ai si » froid aux jambes, que je n'ai jamais pu » me les réchauffer, et il me faut entretenir » bon feu. » Les Ambassadeurs sourirent un tout petit peu, mais ce mot leur ferma la bouche. Ensuite, après les ragoûts, vinrent des chapons bouillis avec des lasagnes ; Messire Ridolfo avait commandé qu'on eût soin de lui servir sa portion toute refroidie, devant lui, et que celles des Ambassadeurs fussent on ne peut plus chaudes, bouillantes. Dès que les assiettes furent sur la table, Messire Ridolfo se mit à manger tranquillement, à pleine cuiller ; les Ambassadeurs, le voyant faire, crurent de bonne foi pouvoir y aller avec la même assurance, et à la première bouchée se brûlèrent si fort le palais, que l'un se mit à larmoyer, et l'autre à considérer le plafond, en renâclant. « Que regardez-vous donc ? » lui demanda Messire Ridolfo. — « Je re- » garde ce plafond, » répondit-il, « comme » il est beau ; qui est-ce qui l'a fait ? » — C'est maître Soufflez-moi-ça ; » dit

Messire Ridolfo ; « ne le connaissez-vous » pas ? » Les Ambassadeurs comprirent l'Allemand et laissèrent refroidir les lasagnes. Après, entre eux, ils se dirent : « Belle affaire pour nous, de nous dépê- » cher d'exposer les Princes en effigie, » comme de simples portefaix ; il nous » l'a bien montrée, que c'est une belle » affaire. » Tout penauds, ils s'en revinrent à Florence où, dès que l'histoire fut connue, tout le monde dit que Messire Ridolfo avait rendu pain pour fouace.

Il avait envoyé un de ses gens porter une lettre ; celui-ci fut pris par un de ses ennemis, qui lui fit couper les mains. De retour avec ses moignons près de Messire Ridolfo, cet homme lui dit : « Monseigneur, j'ai eu cela pour vous. » — Quand tu voudras te boutonner, » lui répondit-il, « tu verras si tu l'as eu » pour toi ou pour moi. »

NOUVELLE XLII

Messire Macheruffo de Padoue montre très-bien leur tort aux Florentins, à propos de certaine mauvaise farce que lui ont faite de jeunes écervelés; il le leur montre en parole et en action.

Messire Macheruffo de' Macheruffi, de Padoue, vieux Chevalier chargé d'années et anciennement envoyé comme Podestat à Florence, ne le cède en rien à Messire Ridolfo, dans cette nouvelle. Il était arrivé en qualité de Podestat à Florence, comme je viens de le dire, vêtu d'un long manteau garni de fourrure par-devant, de sorte qu'il ressemblait plutôt à un Médecin qu'à un Chevalier; tout le monde le regarda, le

reluqua curieusement, surtout quelques jeunes gens facétieux, qui en rirent plus que les autres et se proposèrent de lui jouer quelque bon tour. Pour que le fait s'ensuivît, le premier jour qu'il entra en charge, à la nuit tombante, ils suspendirent à sa porte, avec des clous, quantité de fioles pleines d'urine. Le lendemain matin, le portier, ouvrant le guichet au Chevalier, qui voulait aller faire sa ronde, vit qu'une dizaine de fioles y étaient appliquées, et, s'avançant au dehors, pour regarder toute la porte, il aperçut le reste. Aussitôt il courut conter la chose au Podestat, qui, après l'avoir écouté, lui dit : « Va, ordonne » qu'on me les apporte toutes ici, telles » qu'elles sont, et prends bien garde » qu'il ne s'en casse pas une. » Pour ce faire, il fallut que le Chevalier employât toute la prévôté, prête à aller en ville à sa suite, à apporter ces fioles devant lui. Lorsqu'il les vit, le Podestat se mit à les prendre en main une à une, examina le liquide, puis les donna à ses gens avec ordre de les suspendre tout autour de la

grand'salle, et, s'il n'y avait pas de quoi, d'y enfoncer des clous. Ainsi commandé, ainsi exécuté; notre gentilhomme avait examiné toutes ces urines, de tant de variétés, ni plus ni moins qu'un Médecin.

Le jour suivant, soit que le Conseil se réunît en cette salle suivant l'ancien usage, soit que le Podestat eût exprès mandé un grand nombre des principaux Bourgeois, ils arrivèrent sans se douter de rien, et voyant ces fioles d'urine, s'en émerveillèrent. Lorsqu'ils furent au complet, le Podestat vint les rejoindre et leur parla en ces termes : « Messieurs les Florentins, j'ai » toujours entendu dire que vous étiez » les gens les plus sages du monde, et » depuis que je suis arrivé ici, en si peu » de temps, je m'aperçois que vous êtes » encore plus sages qu'on ne le croit; » vous m'en donnez une preuve mani- » feste. Sitôt la venue de votre Podestat, » en gens avisés, considérant qu'il faut » que le Gouverneur de la ville purge » les vices et les désordres de ceux dont

» il a la charge, ni plus ni moins qu'il
» appartient au Médecin de guérir les
» infirmités de ses malades, vous m'avez
» cette nuit fait apporter de vos urines,
» en guise d'indices, dans ces fioles que
» vous voyez là suspendues tout autour,
» et qui ont toutes été mises à ma porte.
» Je les ai examinées, et, quoique je ne
» sois pas très-fort en médecine, j'y ai
» vu et reconnu que vos concitoyens ont
» de graves indispositions; mais avec la
» grace de Dieu, j'espère les en guérir,
» et vous laisser plus sains, en meilleur
» état que je ne vous trouve. »

Quand il eut ainsi parlé, les Bourgeois se concertèrent à part et chargèrent l'un d'entre eux de répondre pour tous. Celui-ci dit au Podestat qu'il était impossible que dans une grande ville il ne se trouvât toutes sortes de gens, des imbéciles, des sots, des insensés; qu'ils le priaient fort de faire rechercher ceux qui avaient suspendu les fioles et d'en tirer telle punition qu'elle servît d'exemple à tous; il ajouta encore d'autres paroles. Le Podestat leur répliqua : — « Vous me dites

» qu'il y a ici toutes sortes de gens, des » ignorants, des fous; c'est pour ceux-là » que nous sommes envoyés, moi et les » autres Gouverneurs; si toutes les po- » pulations étaient sages, il n'y aurait » besoin ni de Gouverneurs ni d'offi- » ciers. » Les bourgeois prirent alors congé et se retirèrent.

Resté seul, le Podestat, quoique homme de cœur, ne put dormir, tant il était agité par la colère; mais, à l'aide d'informations, très-soigneusement et en secret, il connut tous ceux qui étaient de mauvaises mœurs et de mauvaise vie, et prenant tantôt un voleur, tantôt deux, tantôt trois ou quatre assassins, pipeurs de dés ou d'autres de pires conditions, il commença de les dépêcher et expédier en l'autre monde; dans le nombre, il y en eut bien quelques-uns de ceux qui avaient apporté les fioles. Bref, il en pendit, décapita et justicia de toutes les façons tant et tant, qu'au sortir de sa charge, il laissa notre ville entièrement saine et guérie, et elle resta en repos assez longtemps.

Il ne faut donc jamais juger sur les apparences et se moquer de personne, surtout des Gouverneurs; l'apparence donne souvent à l'homme qui a de la valeur les dehors de qui ne vaut rien, et qui n'est rien semble quelque chose. Et je crois qu'il en fut ainsi par la permission de Dieu : il voulait que la chose arrivât pour que les scélérats fussent punis et la mauvaise herbe arrachée, de façon que cette cité s'en portât mieux.

NOUVELLE XLVIII

Lapaccio di Geri de Montelupo, à la Cà Salvadega, couche avec un mort et le jette en bas du lit; ne le sachant mort, il croit l'avoir tué; enfin il apprend la vérité et s'en va à la grace de Dieu, à moitié fou.

LAPACCIO di Geri de Montelupo, dans le pays de Florence, vivait de mon temps, je l'ai connu et je me suis trouvé souvent avec lui, parce que c'était un plaisant compagnon, assez simple. Si quelqu'un, après l'avoir touché de la main, venait à lui dire : « Un » tel est mort, » vite Lapaccio voulait lui rendre l'attouchement, et si le camarade se sauvait et qu'il ne pût le rejoindre, il courait toucher n'importe

quel passant dans la rue; faute d'attraper personne, il aurait donné un coup de pied à un chien ou à une chatte, et s'il n'y avait là ni chat ni chien, il touchait du moins la lame de son couteau. Il était si superstitieux, qu'ayant été frôlé dans une telle circonstance et ne pouvant rendre la pareille à personne, il serait pour sûr trépassé du même trépas que le mort qui en aurait été la cause, et vitement. Pour cette raison, si un malfaiteur était mené à la potence ou qu'il vînt à passer une bière, une croix, tout le monde était si bien au fait, que chacun s'empressait d'aller le toucher; notre homme alors de se mettre à courir tantôt après l'un, tantôt après l'autre, et ceux qui lui avaient joué ce tour s'en donnaient à cœur joie.

Il lui arriva, par hasard, d'être délégué par le Gouvernement de Florence pour l'élection d'un Podestat. C'était pendant le Carême. Il partit de Florence, gagna Bologne, puis Ferrare, et, sortant de cette ville, parvint un soir, sur le tard, en un endroit assez sauvage et ma-

récageux, qui s'appelle la Cà Salvadega. Descendu à l'auberge, il réussit enfin à loger ses chevaux, fort mal, parce qu'il y avait là beaucoup de Bohémiens et de Pèlerins, qui étaient déjà au lit, trouva quelque chose à manger et son repas fait, demanda à l'hôte où coucher. L'hôte lui répondit : « Tu feras comme tu pour-
» ras ; entre là-dedans, voilà tous les lits
» que je possède, et il y a déjà beau-
» coup de Pèlerins ; regarde s'il ne reste
» pas une place vide quelque part et ar-
» range-toi de ton mieux ; d'autres lits
» et d'autre chambre, je n'en ai pas. »

Lapaccio s'avança dans la salle, et regardant de lit en lit, dans une demi-obscurité, les trouva tous pleins, sauf un seul dans un coin duquel était un Bohémien, mort de la veille. Lapaccio, ne se doutant point de la chose, car il aurait mieux aimé se mettre dans le feu que dans ce lit, et voyant qu'il n'y avait personne dans l'autre coin, s'y coucha. Comme il arrive souvent qu'en s'enveloppant pour s'endormir, il vous semble que le compagnon empiète sur votre terrain, La-

paccio dit : « Eh, bonhomme, recule » un peu. » Le compagnon resta muet et roide : son âme était dans l'autre monde. Un moment après, Lapaccio le pousse en disant : « Oh! oh! tu dors » comme un pieu; fais-moi un peu de » place, je te prie. » Le bonhomme était toujours immobile. Lapaccio, voyant qu'il ne bougeait pas, le pousse plus fort : « Eh, recule-toi, Dieu te damne! » Autant le dire au mur; l'autre n'était pas près de remuer. Lapaccio commence à se fâcher et s'écrie : « Puis- » ses-tu te faire couper le cou, car tu » dois être un coquin. » Puis, lui mettant ses jambes en travers du corps et appuyant ses mains au bois de lit, il lui flanque une paire de coups de talons et le pousse de toute sa force; le cadavre tombe du lit si lourdement et avec un tel bruit, que Lapaccio se met à dire à part soi : « Malheureux, qu'est-ce que » j'ai fait là? » En tâtant la couverture, il se dirige vers l'autre bord du lit, au pied duquel le compagnon gisait par terre, et lui dit tout doucement :

« Voyons, est-ce que tu t'es fait mal? » remonte donc au lit. » Le camarade, muet comme de l'huile, laissait dire à Lapaccio tout ce qu'il lui plaisait; il n'était pas pour répondre ni retourner au lit. Lapaccio, qui avait bien entendu la lourde chute du corps, voyant maintenant que l'autre ne geignait pas et ne bougeait du plancher, se met à se dire : « Holà, malheureux que je suis, je » l'ai tué. » Il regarde, regarde, et plus il considère, plus il croit l'avoir tué. « O » mon pauvre Lapaccio, » se dit-il, « que faire? où aller? si du moins je » pouvais me sauver, mais je ne sais où, » car je ne suis jamais venu en ce pays. » Plût au ciel que je fusse mort à Flo- » rence au lieu de venir ici! Si j'y reste, » je vais être mandé à Ferrare ou ail- » leurs, et on me fera couper la tête. Si » je dis tout à l'hôte, il aimera mieux » me voir mourir que d'en courir le » risque. »

Toute la nuit il demeura dans ce tourment et cette perplexité, comme un condamné qui a reçu l'ordre de re-

commander son âme à Dieu, et s'attend à être mené le matin au supplice. Dès que l'aube parut, les Pèlerins commencèrent à se lever et à sortir. Lapaccio, plus mort que le cadavre, se mit à se lever, lui aussi, et résolut de s'échapper le plus tôt possible, pour deux motifs, dont je ne saurais dire celui qui le tourmentait le plus : le premier était de fuir le péril et s'en aller avant que l'hôte ne s'aperçût de rien; le second, de s'éloigner du mort, à cause de la superstition qui lui faisait éviter tous les cadavres. Une fois sorti de la salle, Lapaccio dit au garçon de seller les chevaux, va trouver l'hôte, demande ce qu'il doit et paye. En comptant l'argent, les mains lui tremblaient comme la feuille. « Eh! vous avez » froid? » lui demanda l'hôte; il put à peine répondre : — « Je crois que c'est à » cause du brouillard qui s'est élevé sur » ces marais. » Pendant que l'hôte et Lapaccio en étaient là, survint un des Pèlerins se plaindre de ne pas retrouver sa besace à l'endroit où il avait couché. L'hôte, avec une chandelle al-

lumée qu'il tenait à la main, tout de suite va dans la salle, cherchant de tous côtés. Lapaccio, les yeux pleins d'inquiétude, restait au loin, lorsque l'aubergiste, s'approchant du lit où il avait dormi, et regardant par terre avec sa chandelle, aperçut le cadavre du Bohémien, au pied du lit. A cette vue, il se prit à dire : « Que diable est cela? Qui » a couché dans ce lit? » Lapaccio, qui se tenait tout tremblant aux aguets, ne savait trop s'il était mort ou vif. Un Pèlerin, peut-être celui-là même qui avait perdu sa besace, s'écria, montrant Lapaccio : — « C'est lui qui a » couché là. » Notre homme se voyant découvert et croyant déjà se sentir le couperet sur la nuque, prit l'hôte à part et lui dit : — « Je me recommande à toi, » pour l'amour de Dieu; j'ai couché » dans ce lit, et je n'ai jamais pu ob- » tenir que le compagnon me fît de la » place et restât dans son coin; en le » repoussant à coups de talons, je l'ai » fait tomber par terre, je ne croyais » pas le tuer. C'est un accident; il n'y

» a pas de ma faute. — Comment t'ap-
» pelles-tu? » lui demanda l'hôte. La-
paccio lui dit son nom. L'hôte pour-
suivit : « Que veux-tu que cela te
» coûte pour que je t'en réchappe? —
» Mon frère, » répondit Lapaccio, « j'ai
» pour tant de biens à Florence; je vais
» t'en faire un billet. » L'hôte voyant
l'homme simple que c'était, s'écria :
— « Malheureux, Dieu te confonde! ne
» voyais-tu goutte hier soir? Tu as été te
» coucher avec un Bohémien qui était
» mort dans l'après-midi. » Quand La-
paccio entendit cela, il lui sembla se
porter un peu mieux, pas beaucoup
pourtant, parce qu'il ne faisait pas
grande différence entre la peine capi-
tale et l'horreur d'avoir couché avec un
cadavre. Mais reprenant un peu de
souffle et d'assurance, il se mit à dire
à l'hôte : — « Tu es un plaisant garçon;
» que ne me prévenais-tu hier qu'il y
» avait un mort dans ce lit? Si tu m'a-
» vais prévenu, non-seulement je ne me
» serais pas arrêté ici, mais j'aurais mar-
» ché je ne sais combien de milles,

» fallût-il coucher dans les fossés, sur
» les roseaux. Tu m'as donné un tel
» frisson, que je n'en rirai plus de ma
» vie, et que je suis capable d'en mourir. »
L'aubergiste, qui lui demandait d'abord quelque chose pour le faire sauver, entendant les paroles de Lapaccio, eut peur d'avoir à faire à lui, et, du mieux qu'il put, opéra la réconciliation. Lapaccio s'éloigna au plus vite, regardant de frayeur derrière lui, crainte que la Cà Salvadega ne fût à ses trousses, et la figure plus décomposée que le Bohémien qu'il avait jeté en bas du lit. L'âme remplie de ce tourment, et il n'était pas mince, Lapaccio se rendit chez certain Messire Andresagio Rosso, de Parme, qui avait un œil de moins, et qui vint comme Podestat à Florence. Notre homme s'en revint dire qu'il avait notifié l'élection audit Podestat, qui acceptait; mais sitôt de retour, il fit une maladie qui le mit à deux doigts de la mort.

Je crois que le hasard, le voyant si superstitieux que d'avoir en horreur le contact d'un mort, comme de mauvais au-

gure, prit plaisir à se moquer de lui, de la façon qui vient d'être dite : arrivée à lui, l'aventure était bizarre; pour un autre, il n'y aurait rien eu là de si extraordinaire. Que les humeurs des hommes sont dissemblables! il y a quantité de gens qui, bien loin d'avoir peur des présages, se moqueraient pas mal de se trouver ou de se coucher au milieu de cadavres; d'autres ne seraient nullement en peine de dormir dans un lit où il y aurait des serpents, des crapauds, des scorpions, toutes sortes de bêtes venimeuses et de saletés; d'autres, au contraire, éviteront de s'habiller en vert, qui est la plus jolie couleur du monde; d'autres ne voudront rien entreprendre un Vendredi, le jour où s'est accompli notre salut. Il y a ainsi une foule de bizarreries et de sottises, si nombreuses qu'elles ne tiendraient pas dans ce volume.

NOUVELLE XLIX

Ribi, le bouffon, revenant d'une noce avec quelques jeunes gens, est ramassé par le guet; mené devant le Podestat, il recouvre la liberté, lui et ses compagnons, grace à un bon mot.

Plus hardi cent fois et plus courageux se montra Ribi, le bouffon, vis-à-vis du Prévôt d'un Podestat, qui l'avait arrêté, et du Podestat lui-même, que ce peureux, ce poltron de Lapaccio. Ce Ribi, un plaisant drôle, était Florentin; il vivait le plus souvent, comme font tous ceux de son espèce, à la cour des Seigneurs de Lombardie et de Romagne, parce qu'il y faisait aisément ses affaires : il n'avait qu'à dire des bourdes et recevait en échange bons

morceaux et vêtements. Quand il venait à Florence, n'y ayant pas gras à gagner, il se rabattait sur les noces, où il léchait toujours quelque chose. Une fois qu'il se trouvait à Florence, une belle noce ayant lieu près de Santa-Croce, il y resta presque toute la journée ; la nuit venue, après que tous, tant hommes que femmes, eurent soupé et dansé, le marié couché avec la mariée, ce Ribi s'en alla suivi d'une bande de jeunes gens de bonne famille, dans l'intention de loger à l'auberge avec eux.

Advint que la bande, en passant près de San-Romeo, rencontra le Prévôt du Podestat, qui faisait sa ronde. Le Prévôt se mit à dire : « Quelles gens » êtes-vous ? — Amis, Messire, » répondirent-ils; « passez devant. — Combien » êtes-vous? — Voyez-le, » dirent-ils. Le Prévôt, tout en les comptant et en disant : tant d'hommes, tant de torches, remarqua l'une de celles-ci dont le poids n'était pas de six onces. — « Cette torche n'est pas de poids, » s'écria-t-il. Ribi sortit des rangs : — « Si,

» Messire, elle a le poids. » Le Capitaine répliqua : — « Elle devrait peser trois » livres et elle n'est pas de quatre on- » ces. » Ribi reprit, et lestement : — « Eus- » siez-vous le reste dans le cul ! » Le mot était à peine dit, que le Prévôt cria : — « A la garde ! empoignez-moi cet » homme, garçons, et celui-ci, et cet » autre, et menez-les tous au Palais. » Ribi disait : — « Et pourquoi ? Messire ; » aie, aie ! pourquoi donc ? — Comment, » pourquoi ? » répondit le Prévôt ; « est- » ce que tu me prends pour un morveux ? » J'ai fait pendre des gens qui en ont » moins dit que tu ne viens d'en dire, » pour te moquer de la Justice. » Et Ribi de s'écrier : — « Là, Messire le Pré- » vôt, nous revenons de noce et nous » sommes un peu échauffés ; ce que » nous avons dit, c'est pour rire. — Pour » rire à la male heure, » reprit le Pré- vôt ; « vous dites que vous êtes échauf- » fés ; je me charge de vous chauffer au- » trement les côtes : par les plaies de » Dieu, quand nous serons au Palais, » vous chanterez une autre gamme, à

» l'estrapade. En avant. » Et le guet emmena de force la bande au Palais.

Lorsqu'ils arrivèrent, le Podestat, natif, je crois, de Santo-Gemino, se trouvait en train de se promener sur la terrasse, au haut de l'escalier; on était en été et il faisait grand chaud; il les aperçut et dit : « Qui sont ces gens-là ? » Le Prévôt, qui se hâtait d'aller le trouver, lui demanda s'il voulait les faire comparaître immédiatement. Le Podestat dit oui, et tous furent amenés en sa présence; alors il demanda au Prévôt pourquoi il les avait arrêtés. Le Prévôt, se tournant du côté de Ribi, répondit : — « Monseigneur, ce » coquin vous a fait le plus grand affront, » à vous et à votre Justice. — Et com- » ment ? » demanda le Podestat. — « Il » vous a fait, » dit le Prévôt, « une vilenie » que je n'oserai jamais répéter. » Le Podestat s'écria : — « Qu'a-t-il dit ? le diable » t'emporte ! — La plus grande vilenie et » la plus honteuse que vous ayez ouïe » jamais; veuillez, Monseigneur, refuser » de l'entendre; c'est par trop abomina- » ble. » Et le Podestat répétait : — « Je

» veux le savoir ; ne me mets pas en co-
» lère, sinon ce que je devrais lui faire,
» à lui, je te le ferai, à toi. » Le Prévôt,
avec le plus grand regret du monde, dit
enfin : — « Mon Podestat, ce fieffé coquin,
» se trouvant avec cette bande de gens
» que voici, portait cette torche que vous
» voyez, et qui ne pèse pas six onces. Je
» lui dis qu'elle n'avait pas le poids,
» *secundum formam statuti*, il me ré-
» pondit que si. Comment oses-tu pré-
» tendre que si ? lui dis-je ; elle n'est
» pas de quatre onces ; il me répliqua :
» Eusses-tu le reste dans le cul ! » Ribi se
récria : — « Messire le Podestat, je n'ai pas
» ajouté : avec le manche. — Et qu'est-
» ce que le manche vient faire ici ? » dit
le Prévôt, « Dieu et sa mère te cassent
» les reins ! » Alors le Podestat, qui, en
homme avisé, avait déjà compris toute
l'histoire et s'en amusait, se tourna vers
le Prévôt : — « Si cet homme n'a pas dit :
» avec le manche ; puisqu'il n'y avait
» presque plus de cire, comme tu l'af-
» firmes et comme tu le vois, quand bien
» même son souhait se serait réalisé, il

» ne pouvait en résulter pour toi, ni » d'être estropié, ni aucun autre mal. Ah! » s'il avait ajouté : avec le manche! » voilà qui eût été dangereux et mortel. » Le Prévôt, tout courroucé, répondit : — « Faites comme il vous plaira; mais, par » les tripes de Dieu, si c'était à moi de » le punir, la langue avec laquelle il a » dit le mot, je la lui ferais arracher du » sifflet. — Je te dis, Prévôt, » repartit le Podestat, « qu'il faut être juste; s'il » n'a pas ajouté : avec le manche, il ne » me semble pas mériter de punition. »

Un juge criminel se trouvait avec le Podestat; c'était le frère de ce Messire Niccola de San-Lupidio, à qui une autre fois Ribi avait enlevé ses culottes, comme Maître Jean Boccace l'a raconté dans son livre; ce juge prononça : « Nos Floren- » tins sont tous des vantards; qu'on » fasse jurer par serment à ce drôle s'il a » dit : avec le manche. — Ainsi soit » fait, » ajouta le Podestat. Requis de prêter serment, Ribi leva la main : — « Je » le jure, par ce Dieu que j'adore, je n'ai » pas dit : avec le manche. Eh! Messire

» le Podestat, serais-je si hors de bon » sens que de jurer le contraire, sachant » que si je l'avais dit, je risquerais le feu » ou le carcan? — Va-t'en donc à la » grace de Dieu, » dit le Podestat; « pour » cette fois, je te pardonne; mais à l'a- » venir prends bien garde, quand ta » torche sera plus pesante, de ne pas » adresser de semblables paroles à quel- » que autre Prévôt; c'est qu'alors tu au- » rais beau ne pas ajouter : avec le » manche, si ta torche était aussi grosse » que le veut l'ordonnance et qu'elle en- » trât où tu dis, au Cavalier, ce serait si » dangereux que tu pourrais t'en mal » trouver. » Ribi remercia le Podestat, tant de l'absolution que de l'avertissement, et se retira avec toute la bande. Le Podestat rit beaucoup avec ses juges, et le Prévôt jura que la Justice venait de se déshonorer. Il restait tout confus, refusait de continuer son office, et longtemps il se disputa avec le Podestat, disant qu'il voulait s'en aller, que jamais sa charge ne lui rapporterait que des mépris, puisqu'un si grand crime était resté

sans punition. A la fin pourtant, la réconciliation s'opéra; mais l'histoire se répandit dans toute la ville, et quand on apercevait ce Prévôt faisant sa ronde, les gamins criaient : « C'est le Chevalier » de la torche, avec le manche. »

Ce Gouverneur se montra vraiment homme d'esprit, en ayant égard à la nature de l'offense, aux circonstances et à l'homme dont il s'agissait. Le désespoir du Prévôt fut grand, car ce qu'il en avait fait, c'était pour la justice et à bonne intention; seulement, s'il eût bien considéré, comme il le devait, qui était ce Ribi et ce qu'il avait dit, il aurait fait la paix tout de suite, parce qu'à ces gens tout semble permis, en paroles comme en actions. De son côté, Ribi se défendit d'une façon plaisante et originale, à laquelle on ne pouvait rien répliquer; car, plus le Prévôt affirmait que la torche n'avait pas le poids, plus Ribi était excusable, plus le Prévôt plaidait pour lui.

NOUVELLE LII

Sandro Tornabelli, sachant qu'un créancier veut le faire prendre, pour certain billet dont il a quittance, convient avec l'huissier d'aller en prison, et ils partagent le gain de l'affaire.

Il n'y a pas longtemps, vivait à Florence un Bourgeois, appelé Sandro Tornabelli, si désireux de trouver de l'argent, qu'il avait toujours l'arc tendu, pour voir s'il n'y aurait pas un beau coup à tirer; il ne se promenait qu'armé de pied en cap. Déjà notre homme prenait de l'âge, lorsqu'il apprit qu'un jouvenceau voulait le faire saisir au corps à cause d'un ancien billet depuis longtemps payé au père, sans que le fils en sût rien, et dont Sandro

possédait la quittance. Une fois certain du fait, Sandro n'eut pas de repos qu'il ne se fût abouché avec l'huissier qui était chargé des poursuites et avait la commission en main. Cet huissier s'appelait Totto Fei. Sandro lui dit : « Mon cher » ami, je sais qu'un tel veut que tu me » saisisses à sa requête : il te donnera » pour cela douze florins, et peut-être » davantage. Le billet pour lequel il » veut me faire mettre en prison est » payé ; j'en ai la quittance chez moi. » Or, voici ce que je veux te dire. Tu » es besoigneux, et moi je ne suis pas » l'homme le plus riche du monde. J'en- » tends que tu poursuives l'affaire et que » tu t'arranges avec lui pour en tirer le » plus d'argent que tu pourras. Puis, » fais-moi mettre en prison, j'en serai » fort aise, à la condition que nous par- » tagions par moitié l'argent que tu auras » reçu de lui. Une fois prisonnier, ton » compte réglé avec lui, je montrerai la » quittance aussitôt que besoin sera. »

L'huissier, entendant la proposition de Sandro, fut plutôt d'avis de le saisir

moyennant cet arrangement que sans cela. C'était un homme de la pire espèce, et la meilleure preuve, c'est qu'il avait eu le poing coupé, dans les circonstances suivantes. A la suite d'un faux témoignage porté par lui pour rendre service à un sien ami, il avait été condamné à payer huit livres d'amende ou se voir couper le poing, au choix. L'ami pour lequel il s'était compromis lui envoya les huit livres à la prison, afin qu'il pût se racheter, ne voulant pas être cause qu'il eût le poing coupé. Notre homme, à la vue de cette somme étalée sur une table, toute en belles pièces d'argent, et qu'il regardait de tous ses yeux, plaça sur la table, de l'autre côté, la main qu'il devait perdre et se mit à se dire : « De quoi vaut-il mieux me sé-
» parer, de ma main ou de cet argent?
» Il me restera encore une main, quand
» on m'aura coupé l'autre ; une seule
» main me nourrira suffisamment, beau-
» coup mieux même, en gardant les
» huit livres, que les deux mains, si je
» n'ai pas d'argent, si je reste pauvre,

» mendiant, comme je le suis. » Il se rappelait qu'il avait vu beaucoup de gens sans mains, ce qui ne les empêchait pas de vivre. Enfin, il s'en tint à l'argent et se laissa couper le poing. J'ai voulu raconter cela pour montrer quel homme était cet huissier. Il s'accorda facilement avec Sandro, d'autant plus volontiers que celui-ci était un assez grand personnage, et qu'il avait occupé toutes ou presque toutes les charges publiques de Florence; si bien que peu d'huissiers eussent été bien aises, sans son consentement et au milieu de ses fonctions, de lui mettre la main au collet.

Ayant donc tout bien comploté et arrangé avec l'huissier, Sandro fut quelques jours après décrété de prise de corps par ce Totto Fei, conduit au palais du Podestat et incarcéré à la Bolognana. Celui qui l'avait fait enfermer, dès que l'huissier lui eut appris cette capture, vint au palais le recommander et faire libeller l'écrou, comme c'est l'usage. Sandro se tenait à une fenêtre grillée de la prison, donnant sur la cour, et branlait la tête

du côté de l'huissier, comme il en était convenu avec lui ; l'huissier s'approcha et demanda au jeune homme les seize florins que celui-ci lui avait promis. Sandro, de sa fenêtre, était tout yeux et tout oreilles ; le jeune homme essayait de payer l'huissier en paroles : « Je te les » donnerai, » lui disait-il ; et l'huissier de s'écrier : — « Malheureux que je suis ! » belle marchandise que de me dire : » Je te les donnerai. L'homme qui est » là en prison me menace ; je risque fort » de me faire couper la gorge. » Et il allait de ci, de là, s'arrêtant souvent au pied de la fenêtre où était Sandro ; quand il s'approchait, Sandro lui criait, assez haut pour se faire entendre du jeune homme, et de tout le monde : — « Par le corps de Dieu, tu me le paye- » ras ! » Et il ajoutait tout bas : « A-t-il » donné l'argent ? » L'huissier faisait signe que non, et Sandro mettait la tête dehors, disant à haute voix : « Puissé-je » n'avoir jamais rien qui me réussisse, si » je ne te le fais payer cher et si cet em- » prisonnement ne te coûte bon. » Totto,

le son de la voix de Sandro dans les oreilles, retournait près du jeune homme et lui disait : — « Allons, payez-moi ; je » suis pauvre, mais j'aimerais mieux » vous avoir donné cette somme de ma » poche, que d'avoir arrêté cet homme-» là. Il me menace, vous l'entendez » bien ; il me tuera, pour sûr ; ne me » traînez pas en longueur, je vous en » prie. » L'autre lui répondait : — « Tu » peux bien attendre un peu ; je suis » bon pour te payer. » L'huissier, d'une mine fâchée et en colère, haussant les épaules, se dirigeait du côté de la fenêtre, et Sandro, dès qu'il le voyait assez près, lui demandait tout bas s'il les avait ; l'huissier lui répondait que non. Alors il le menaçait plus furieusement ; enfin, il fit tant, que l'huissier eut les seize florins.

Aussitôt que Sandro sut le payement effectué, il fit semblant d'envoyer chez lui ; au retour du messager, il se mit à dire : « Nous avons ici une » bande de bons enfants, qui vous » font mettre en prison pour des billets

» soldés; par le corps et par le sang, » fussent-ils tous pendus par la gorge! » Et en présence de tous les gens de la Justice et de celui qui l'avait fait arrêter, il présenta sa quittance. En la voyant, le jeune homme resta tout confus et demanda pardon à Sandro, s'excusant sur ce qu'il n'en savait rien. Sandro lui dit : « Si tu n'en savais rien, » tu l'apprends maintenant; qui me » rendra mon honneur, après l'affront » que tu m'as fait? » Bref, le jeune homme mit en campagne parents et amis, pour se rapatrier avec Sandro, et il n'y réussit qu'à grand' peine. Il dut lâcher trois cents florins, qu'il croyait bien garder longtemps, comme Ughetto dell' Asino, sans compter les seize qu'il avait donnés à Totto Fei.

C'est une fine et subtile fourberie, celle que ce Sandro voulut ourdir avec tant d'artifice : consentir à une si grande honte pour si peu d'argent! La nouveauté de la chose consiste en ce que, d'ordinaire, quand on est prisonnier pour dettes, le créancier qui vous a fait

arrêter attend qu'on le paye, et les jours semblent longs au débiteur, il lui tarde d'avoir payé, pour sortir de prison ; ici, c'est tout le contraire : le prisonnier attendait que le créancier, qui l'avait fait arrêter, payât, afin de pouvoir sortir de prison. Ce qui démontre qu'il ne faut pas économiser l'encre. Le père laissa ce billet comme valable à son fils ; il n'eut pas soin de noter qu'il en avait donné quittance et qu'il était payé ; ce fut la cause de tout. Et encore si Sandro avait eu un fils ou un père en démence, il aurait pu arriver pire au jeune homme.

NOUVELLE LIII

Berto Folchi est en train d'accoler une paysanne, dans une vigne ; un passant saute par-dessus le mur et tombe sur eux, sans les voir. Croyant avoir marché sur un crapaud, il se sauve en criant : au secours ! et met tout le village sens dessus dessous.

Un qui se tira heureusement d'affaire dans une entreprise amoureuse, c'est Berto Folchi ; et, par la même occasion, le Prieur Oca réussit adroitement à s'emparer de la jouissance d'une vigne, tout aussi aisément que Sandro Tornabelli avait mené à bien son intrigue. Ce Berto Folchi était un facétieux citoyen de notre ville, bon compagnon et porté à l'amour, en son

bel âge. Il y avait longtemps qu'il faisait de l'œil à certaine paysanne du quartier de Santo-Felice à Ema. Si bien qu'un beau jour, cette paysanne se trouvant dans une vigne, Berto, qui n'abandonnait pas son idée, en vint à ses fins; ils s'installèrent au pied d'un mur de pierres sèches, qui entourait la vigne et de l'autre côté duquel passait un chemin.

On était dans la Canicule, par un grand chaud; survinrent deux villageois qui sortaient de Santa-Maria Impruneta. L'un dit à l'autre : « J'ai grand soif; veux-tu » aller dans la vigne prendre une grappe » de raisin, ou aimes-tu mieux que j'y » aille? — Vas-y toi-même, » répondit l'autre. Aussitôt, pour notre homme, sauter par-dessus le mur à l'aide d'un bâton et dégringoler les pieds en avant sur les reins de Berto, qui avait mis la paysanne à l'envers, ce fut tout un. Berto reçut le choc, tout effrayé, bien plus que la commère : elle ne s'en crut que mieux éperonnée. Le rustre qui avait sauté, s'apercevant d'avoir marché sur quelque chose de mou, sans oser re-

garder derrière lui, se mit à se sauver à travers la vigne, fracassant les échalas et les ceps, et criant : « Au secours! au » secours! » de toute la voix qu'il pouvait trouver dans ses poumons. Berto ne s'en évertuait pas moins à terminer sa besogne, si fâcheuse que lui parût l'aventure. Aux cris du passant, on accourait de côté et d'autre : — « Qu'y a-t-» il? » lui demandait-on. — « Oh! là, là, » répondait-il, « j'ai mis le pied sur le plus » gros crapaud qu'on ait jamais vu. » Le tumulte allait croissant. — « Es-tu bête, » lui disait-on, « de mettre tout le pays » sens dessus dessous pour un crapaud? » Mais il criait : — « Oh! là, là, mes amis; » il est plus gros qu'une auge. J'ai sauté » dessus et il m'a semblé qu'il se gonflait » comme un gros poumon ou bien un » foie de bête; oh! là, là, jamais je ne » m'en remettrai. » De l'autre côté du mur, son compagnon ou parent, qui attendait toujours la grappe de raisin, entendant tout ce bruit et craignant, à cause de quelque querelle qu'ils avaient, qu'on ne l'eût assailli et tué, se met

aussi à crier : « Au secours ! » et à fuir à toutes jambes. Les cloches de Santo-Felice entrent en branle, à coups redoublés, et celles de Pazzolatico et de toutes les églises du pays. L'un vient d'un côté, l'autre d'un autre ; tout le monde court, s'interrogeant : — « Qu'y a-t-il ? Que » veut dire ce bruit, à cette heure ? »

La villageoise s'était arrachée de Berto ; elle s'enfuit vers la maison de son homme en criant : « Ah ! malheu- » reuse ! Qu'est-ce que tout ce va- » carme ? » Elle se jette dans son mari, qui courait avec les autres du côté de la place de Santo-Felice, et lui dit : « Oh ! » mon homme, qu'est-ce que cela veut » dire ? Dieu sait de quel cœur je faisais » de l'herbe dans la vigne, pour nos » bœufs, quand s'est élevé ce tumulte ; » j'en suis à moitié morte ! » Berto arrivait en même temps par l'autre côté de la place et demandait : — « Qu'est-ce que » cette histoire-là ? Quelle bonne aven- » ture est-ce donc ? » Le paysan qui lui avait sauté sur le dos lui dit : — « Com- » ment, vous le demandez ? Vous n'en

» savez encore rien? Personne, je crois, » n'a jamais vu ni connu de crapaud » aussi gros que celui que j'ai trouvé » dans cette vigne; le pis, c'est que j'ai » marché dessus et, ce qui est grand » merveille, c'est qu'il ne m'ait pas lancé » de venin; aussi je ne sais pas trop si je » ne suis pas capable d'en mourir. » Berto lui répliqua : — « Vraiment, tu es un » plaisant gars. Et si tu avais rencontré » un diable, qu'est-ce que tu aurais fait? » — J'aimerais mieux rencontrer un dia- » ble, » dit l'homme, « qu'un crapaud » de cette taille. »

Là-dessus, son compagnon, à demi pâmé et s'égosillant, débouche sur la place; il l'aperçoit et s'écrie : « Ah! » mon ami, que t'est-il arrivé? Qui » t'a attaqué? Je croyais que tu étais » mort. » L'autre, tout hors de lui, raconta l'histoire du crapaud. Berto Folchi les rejoignit et leur dit : — « Quels » drôles de gens êtes-vous donc? Avec » votre tapage, vous avez dérangé tout » ce qu'il y a de monde dans le pays. » J'étais là-bas à faire ma besogne, et

» j'en suis resté si bête, que moi aussi je » suis accouru. » Et l'un demandant, l'autre répondant, qui ceci, qui cela, Berto finit par dire : — « Il y a des années » que je vis dans le pays et j'ai entendu » dire, voilà longtemps, qu'on avait déjà » trouvé un crapaud dans cette vigne ; » c'est peut-être le même. » Tout le monde, d'une voix, affirma que ce devait être le même, d'autant que les clôtures étaient en pierres sèches, de vieux murs de moellons en ruines : possible que la bête y eût tant grossi. Tous, dans cette idée, s'en retournèrent chez eux.

À peine avaient-ils fini de déguerpir et Berto s'en allait vers Florence, lorsque le Prieur Oca, Prieur dudit lieu, homme d'humeur joviale, revenant de la ville, à une portée d'arbalète de la place le rencontra, et, le saluant comme une vieille connaissance, lui fit rebrousser chemin ; il entendait le garder la soirée avec lui. Berto accepta, et rebroussant chemin avec le Prieur, le Prieur lui dit : « J'ai entendu parler en route qu'il y » avait eu ici grand tumulte ? qu'est-ce

» que c'était donc ? — Mon Prieur, » lui répondit Berto, « si vous voulez me gar- » der le secret, je vous dirai la plus » belle histoire qui soit arrivée depuis » votre naissance. » Le Prieur dit : — « Berto, touche là » (et il lui tendit la main) ; « je te le jure, et d'ailleurs tu sais » que je suis prêtre. » Berto lui raconta le commencement, le milieu et la fin de ce qui s'était passé. Le Prieur était gros ; il fut un bon bout de temps sans pouvoir reprendre haleine, tellement il riait de bon cœur. Après qu'ils eurent soupé et passé la nuit ensemble, avec grand plaisir, Berto s'en retourna le lendemain à Florence, et le Prieur, après la messe, songea de faire que cette histoire lui rapportât quelque chose. Il entretint ses paroissiens du cas advenu, du tumulte, et leur défendit à tous de s'approcher de cette vigne, parce qu'un crapaud de cette espèce était extraordinairement dangereux, rien qu'en regardant les gens, sans même leur lancer de venin. Après cela, bien peu auraient eu l'audace d'entrer dans la vigne, à l'exception

de Berto et de la villageoise. Le Prieur, voyant que personne ne voulait plus la façonner, s'arrangea pour la prendre à loyer avec celui à qui elle appartenait. Il lui dit : « J'en courrai le risque ; je con-
» nais certaine prière et certain charme
» qui sont bons dans ce cas-là ; d'ailleurs
» mon vigneron est un mécréant qui ne
» s'inquiétera de rien. » Pour abréger, il eut la vigne à bail pendant longtemps pour peu de chose, et il en tira l'année, tantôt huit, tantôt dix poinçons de vin ; et celui à qui elle était, rien que pour qu'elle ne restât pas inculte et fût façonnée, croyait avoir gagné cette vigne. Le Prieur Oca sut ainsi tirer parti de l'affaire, et souvent Berto allait boire le vin avec lui, en faisant attention qu'on ne marchât plus sur le crapaud.

Que dirons-nous donc des accidents et des aventures que l'amour occasionne ? Parmi les plus étranges, je ne crois pas qu'il en soit jamais arrivé de pareil ; à tout risque, au branle des cloches et pendant tout le grabuge du populaire, Berto mena sa besogne à bonne fin, et

le Prieur Oca, en forme de bonne admonestation à ses paroissiens, y gagna peut-être quarante poinçons de vin; tant mieux, c'était un bon vivant, qui faisait volontiers une politesse à son prochain.

NOUVELLE LX

Frère Taddeo Dini, prêchant à Bologne le jour de la Sainte-Catherine, montre un bras, contre son gré, et lance un mot plaisant à toute l'assistance.

ouvent les reliques se trouvent être de pures supercheries, comme il arriva naguère aux Florentins. Ils obtinrent de la Pouille un bras qu'on leur donna pour le bras de Sainte Reparata; ils le firent venir en grande cérémonie, l'exhibèrent pas mal d'années, le jour de sa fête, on ne peut plus solennellement, et à la fin s'aperçurent que c'était un bras de bois.

Frère Taddeo Dini, de l'ordre des Prêcheurs, très-honorable homme, était donc à Bologne le jour de Sainte-Ca-

therine; il prêcha le matin, pour la fête, au couvent de Santa-Catarina, et le sermon fini, avant qu'il descendît de la chaire et se rendît à la Confession, on lui apporta, au milieu de quantité de cierges, une châsse de cristal couverte de draperies, en lui disant : « Montrez ce » bras de Sainte Catherine. » Frère Taddeo, qui n'était pas un imbécile, dit : — « Comment, le bras de Sainte Catherine? » Je suis allé au mont Sinaï, et j'ai vu » son glorieux corps tout entier, avec » ses deux bras et le reste de ses mem» bres. » Ces prêtres ignorants lui répondirent : — « Bien, bien; nous tenons » que c'est vraiment là son bras. » Frère Taddeo leur expliqua clairement qu'il n'était pas homme à le montrer. L'Abbesse, ayant ouï le différend, manda le Frère et le supplia d'exhiber le bras : sinon, la dévotion au monastère était perdue. Frère Taddeo vit qu'il lui fallait s'exécuter. Il ouvrit la châsse, et prenant dans sa main le bras en question, dit : « Messieurs et Mesdames, ce bras que » vous voyez, les Sœurs de ce mona-

» stère assurent que c'est le bras de Sainte
» Catherine. Je suis allé au mont Sinaï,
» j'y ai vu le corps de la Sainte intact,
» et tout particulièrement avec ses deux
» bras; si elle en avait trois, celui-ci est
» le troisième. » Là-dessus, toute l'assistance se mit, comme à l'ordinaire, à faire le signe de la croix. Les malins qui avaient compris rirent en se parlant à l'oreille; mais beaucoup d'hommes et de bonnes femmes se signèrent dévotement, en gens qui n'avaient pas entendu Frère Taddeo; ils ne s'avisèrent jamais de ce qu'il avait dit.

La foi est bonne et sauve qui la possède; mais véritablement l'avarice est cause de bien des fourberies dans ces reliques. Qu'est-ce à dire? Il n'y a pas de chapelle qui ne se flatte d'avoir du lait de la Sainte Vierge! S'il en était comme on le dit, il n'y aurait pas de plus précieuse relique, puisque de son glorieux corps rien n'est resté sur la terre; mais on montre une telle quantité de ce lait, par le monde, qu'il faudrait qu'elle eût été

une fontaine coulant on ne sait combien de temps. Il n'est pas possible de faire la preuve contraire, comme Frère Taddeo à propos de ce bras, sans quoi cela n'arriverait pas. Maintenant, la foi nous sauve; et qui veut trop subtiliser là-dessus en porte la peine en ce monde ou dans l'autre.

NOUVELLE LXIII

Un homme de mince qualité apporte à décorer un écusson au grand peintre Giotto; celui-ci, pour se moquer, s'y prend de façon à le rendre confus.

CHACUN peut avoir entendu parler de Giotto, et comme il fut un grand peintre, au-dessus de tous les autres. Sa renommée étant arrivée aux oreilles d'un lourdaud de marchand qui avait besoin de faire peindre un sien écusson, peut-être pour aller prendre possession de quelque châtellenie, notre homme se rendit à l'atelier de Giotto, ayant quelqu'un qui portait l'écusson derrière lui, et, arrivé où Giotto se trouvait, lui dit : « Salut, maître; je vou-» drais que tu me peignisses mes armes

» sur ce pavois. » Giotto, examinant l'homme et sa tournure, ne répondit rien, sinon : — « Pour quand le veux-tu ? » L'autre le lui dit. — « Laisse-moi faire, » repartit Giotto. Notre homme s'en alla. Giotto, resté seul, pensait en lui-même : « Qu'est-
» ce que cela veut dire ? Est-ce qu'on
» me l'aurait envoyé pour se moquer
» de moi ? n'importe ; jamais on ne m'a
» donné d'écusson à peindre, et c'est un
» pauvre sire qui m'apporte celui-là ; il
» me dit de peindre ses armes, comme
» s'il était de la Maison de France ; pour
» sûr, je vais lui composer des armes
» d'un nouveau genre. » Tout en pensant de la sorte en lui-même, il se posta devant le pavois, dessina ce qu'il jugea à propos, et dit à un de ses élèves d'achever la peinture ; ce qui fut fait. Cette peinture, c'était : un casque, un gorgerin, une paire de brassards, une paire de gantelets de fer, une paire de cuirasses, une paire de cuissards et de jambières, une épée, un poignard et une lance.

L'homme revient ; on ne savait tou-

jours pas qui c'était; il s'avance et dit : « Maître, mon écusson est-il prêt? » —Oui bien,» répond Giotto : « viens, et » emporte-le. » L'écusson apporté, notre gentilhomme par procuration se met à le considérer et dit à Giotto : — « Quel » barbouillage est-ce, ce que tu m'as » peint là-dessus? — Ce sera bien un » autre barbouillage pour toi que de » payer, » répliqua Giotto. — « Je n'en » payerai pas quatre deniers, » fit l'homme. — « Et que m'as-tu dit de pein- » dre? — Mes armes. — Ne les voilà-t-il » pas? En manque-t-il une seule? — » Cela va bien, » fit l'autre. — « Mais non, » très-mal, Dieu te damne, » reprit Giotto, « et tu dois être une grosse » bête. Si quelqu'un te demandait : Qui » es-tu? à peine saurais-tu répondre, » et voici que tu viens ici en disant : » Peins-moi mes armes! Si tu étais des » Bardi, cela suffirait. Mais quelles » armes portes-tu? De quelle famille » es-tu? Qui sont tes ancêtres? Vrai- » ment, n'as-tu pas honte! Commence » donc par venir au monde, avant que

» de parler d'armes, comme si tu étais
» le duc Naime de Bavière. Je t'ai fait
» une armure complète sur ton pavois;
» s'il y manque quelque chose, dis-le,
» je le peindrai. — Tu me dis des in-
» jures,» répliqua l'homme, «et tu m'as
» gâté mon écusson.» Là-dessus il partit, s'en alla au Tribunal et fit assigner Giotto. Celui-ci comparut, le fit appeler et demanda deux florins pour sa peinture; l'autre lui en réclamait autant. Les magistrats ayant écouté leurs raisons et trouvé que celles de Giotto étaient les meilleures, décidèrent que l'homme devait reprendre l'écusson, avec ce qui était peint dessus, et donner six livres à Giotto, qui avait le droit pour lui; il dut donc emporter le pavois et payer, moyennant quoi il fut quitte. Ainsi notre homme, faute de savoir prendre sa propre mesure, fut mesuré à son aune; le premier venu veut aujourd'hui porter des armoiries et faire le fils de famille! Des gens dont si on cherchait le père, on le trouverait à l'hôpital!

NOUVELLE LXXVIII

Ugolotto degli Agli se lève un matin de bonne heure, et voyant les tréteaux à cercueil devant sa porte, demande qui est mort; on lui répond que c'est Ugolotto, et il en fait grand tapage dans tout le quartier.

Il n'y a pas vingt ans que vivait dans la ville de Florence un certain Ugolotto degli Agli, homme maigre et desséché, de haute taille; il avait bien quatre-vingts ans. Et toujours, parce qu'il était resté longtemps en Allemagne, il voulait parler Allemand; il aimait aussi retenir l'épervier et était peureux de la mort plus que tout autre. Comme il arrive souvent que dans les grandes villes se trouvent des

mauvais plaisants, un de ceux-ci, qui s'appelait N... del Ricco, surnommé Ballerino di Ghianda, vint une nuit frapper à la porte d'Ugolotto; il rôdait souvent par là. Ugolotto, qui avait sa chambre au-dessus de la porte, se réveilla, se leva et se mit à la fenêtre. Ballerino se retira en arrière : — « Qui est » là? » demanda Ugolotto. — « Êtes-vous » Ugolotto, vous? » dit Ballerino.—« Oui, » c'est moi. — Eh bien, je vous sou» haite mauvaise année et mauvaises » Pâques; que Dieu vous les donne. — » Attends un peu, attends un peu, » s'écrie Ugolotto; il empoigne une vieille épée couverte de rouille et descend les escaliers, en cognant partout d'estoc et de taille, pour que Ballerino l'entendît et se mît à fuir. Ballerino entendait bien, mais se sentant de bonnes jambes, il restait là, attendant ce que voulait faire Ugolotto. Celui-ci ouvre la porte et ferraille de l'épée contre le mur : « Qui » est là? Où es-tu, canaille? » Ballerino se met à japper, à aboyer comme un chien, à faire comme un roquet à qui

on tire les oreilles. Ugolotto marche sur lui en criant : « Attends un peu, at-» tends ; » l'autre se recule et continue de l'agacer, si bien que survient la garde d'un Prévôt, depuis peu entré en charge. Ballerino, qui avait de bonnes jambes, détale ; Ugolotto est pris, l'épée à la main, et emmené de force. Arrivés au Palais, le Prévôt demande ce qu'il y a ; la garde répond qu'on a trouvé l'homme dehors, l'épée dégainée. Cela parut au Prévôt une étrange histoire, et il allait lui faire donner l'estrapade si un des sbires ne lui avait dit : « C'est un » vieillard, comme vous voyez ; laissez-» le ici jusqu'à demain matin, puis vous » tirerez la chose au clair. » Ainsi fut fait ; mais on eut beau dire au Prévôt pourquoi Ugolotto était sorti de chez lui l'épée à la main et qu'il appartenait à l'ordre des Patriciens, ledit Prévôt étant au-dessus d'eux, ainsi que tous les membres de la Justice, ne voulut pas démordre de le faire condamner pour avoir troublé la paix publique. A la fin, à force d'instances, il se laissa fléchir, et fit payer

seulement à Ugolotto cinquante-deux livres et demie, pour l'épée. Notre homme s'en retourna chez lui, grommelant, tant en Latin qu'en Allemand, contre le mauvais tour qu'on lui avait joué et la mésaventure qui lui en était résultée. Mais il ne tarda pas à lui arriver bien pis.

Le lendemain matin, on va sonner la cloche de la maison Tornaquinci, où se tiennent toujours des croque-morts, proche la boutique d'un épicier, et aussitôt que la lumière se montre, on frappe, on dit qu'il faut aller à la maison des Agli, qu'Ugolotto est mort. Pour moi, je crois bien que c'était encore Ballerino di Ghianda ou Pero del Migliore, qui frayait avec lui. Là-dessus, les croque-morts furent vite prêts; ils envoyèrent balayer le devant de la maison des Agli et porter les tréteaux. Ugolotto, en se levant de bonne heure (il ne pouvait dormir du chagrin des cinquante-deux livres et demie qu'il avait payées), ouvre sa porte pour sortir; il voit les tréteaux placés et demande à ceux qui les arrangeaient : « Eh! qui donc est mort?

» — C'est Ugolotto degli Agli, » lui répondent-ils. — « Comment diable ? Ugo-
» lotto degli Agli est mort ? » s'écrie Ugolotto ; « est-ce qu'il y a un autre
» Ugolotto que moi ? — Nous n'en sa-
» vons rien, » lui répliquent ces gens ; « nous ne connaissons pas Ugolotto ;
» nous faisons ce qu'on nous a dit. » Ugolotto crie : — « Emportez ces tréteaux et
» allez vous faire pendre. » Les gens s'en vont, sans le toucher, et content la chose aux croque-morts ; ceux-ci accourent et rencontrant Ugolotto dans la rue, tout épouvantés, demandent : — « Qu'est-ce que
« cela signifie ? » Ugolotto va au-devant d'eux et leur dit : — « Quel Ugolotto est
» donc mort ? puissiez-vous être coupés
» en morceaux ! Par le corps de Dieu, si
» j'étais jeune, comme je l'ai été autre-
» fois, vous ne feriez plus jamais mettre
» les tréteaux pour personne. — Vous
» avez raison, » lui répondent-ils ; « s'il y
» a eu faute, c'est à la charge de celui
» qui est venu nous appeler ce matin. —
» Qui est-ce donc ? » demanda Ugolotto.
« — Il était si matin que nous n'avons

» pas pu le distinguer. — C'est proba-
» blement,» dit Ugolotto, « cette même
» canaille qui m'a fait payer hier cin-
» quante-deux livres et dix sous. — Si
» vous le connaissez,» répliquent les
croque-morts, « ne vous en prenez pas
» à nous. — Je ne le connais pas, je ne
» sais pas qui ce peut être,» dit Ugo-
lotto; « mais je vais m'en aller tout de
» suite trouver le Prévôt. » Et il se mit
aussitôt en route. Les croque-morts, qui
avaient étalé les tréteaux pour croquer,
les remportèrent chez eux sans aucun
profit. Ugolotto se plaignit au Prévôt et
de sa première mésaventure et de sa
seconde; le Prévôt, après avoir épluché
la cause, commença en lui-même à s'en
amuser, et se tournant vers Ugolotto : —
« Gentilhomme,» lui dit-il, « soupçonnes-
» tu quelqu'un de te jouer ces tours? —
» Je ne puis m'imaginer qui c'est,» ré-
pondit Ugolotto. — « Penses-y bien, » re-
prit le Prévôt, « et si tu peux me donner
» quelques renseignements, laisse-moi
» faire. » Ugolotto dit qu'il n'y manque-
rait pas et s'en alla, songeant et reson-

geant, si bien qu'à force de songer, la vieillesse aussi s'en mêlant, il fut quelque temps comme une âme en peine. A la fin, il se tranquillisa, et quinze mois ne s'étaient pas écoulés que les tréteaux furent mis pour de bon : il sortit les pieds devant.

NOUVELLE LXXXIV

Un peintre Siennois, sachant que sa femme est enfermée chez lui avec son amant, rentre à la maison et cherche le galant; il le trouve sous la forme d'un christ et veut à coups de hache retoucher le travail; l'autre s'enfuit en criant : Ne badinons pas avec la hache!

Jadis vivait à Sienne un peintre, nommé Mino; il possédait une femme assez coquette et assez jolie, qu'un Siennois cajolait depuis longtemps, même qu'il avait eu à faire à elle; un parent du peintre l'en avertit plus d'une fois, mais notre homme n'en voulait rien croire. Il advint qu'un jour Mino étant sorti de chez lui et ayant eu besoin de s'éloi-

gner pour quelque travail, resta la nuit dehors. Le galant, avisé de cette absence, alla le soir coucher tout à son aise avec la femme du peintre. Le parent l'apprit : il avait posté des espions, pour tirer une bonne fois la chose au clair, et vite se mit en devoir de retrouver Mino où il était; il fit tant, affirmant qu'il lui fallait absolument sortir de la ville, pour certaines raisons, et rentrer ensuite, qu'on dépêcha quelqu'un avec les clefs de la poterne. Une fois dehors, il laissa le gardien l'attendre, avec les clefs, et rejoignit Mino qui était dans une église près de Sienne. Dès qu'il l'aperçut : « Mino, » lui dit-il, « je t'ai » plusieurs fois averti de la honte que » ta femme te fait, et à nous aussi; tu » n'en as jamais voulu rien croire. Eh » bien ! si tu veux en être sûr, viens vite, » tu le trouveras chez toi. » Mino se mit aussitôt en route et rentra dans Sienne par la poterne. Son parent lui dit : « Va » chez toi et cherche bien, parce qu'en » t'entendant, le galant se cachera, » comme tu penses. » Mino suivit le

conseil et dit au parent : — « Eh! viens » avec moi; si tu ne veux pas entrer, » guette dehors. » C'est ce que fit l'autre.

Ce Mino était surtout peintre de christs, spécialement de christs sculptés en ronde bosse, et il en avait toujours chez lui, tantôt quatre, tantôt six, les uns achevés, les autres en train. Il les mettait, comme font tous les peintres, sur une table ou plutôt un établi très-long, dans sa boutique, appuyés l'un à côté de l'autre et couverts chacun d'un grand torchon ou de tout autre linge. En ce moment il en avait six, quatre taillés et sculptés, deux peints à plat; tous étaient sur un établi haut de deux brasses, appuyés l'un à côté de l'autre au mur, et chacun couvert d'un grand torchon ou d'un linge de toile. Mino arrive à la porte de chez lui et frappe. La femme et le galant, qui ne dormaient guère, entendant heurter à la porte, soupçonnèrent aussitôt ce qui arrivait; la femme, sans ouvrir la fenêtre ni souffler mot, va tout doucement, tout doucement, à une petite fenêtre ou lucarne qu'on ne fermait pas,

voir qui c'était, et ayant aperçu son mari, retourne à son amoureux et lui dit : « Je » suis morte! Comment allons-nous » faire? le meilleur, c'est que tu te » caches. » Mais elle ne voyait pas bien où, et, l'homme étant en chemise, ils arrivèrent dans la boutique où se trouvaient les christs. « Veux-tu bien faire ? » dit la femme; « monte sur l'établi et » pose-toi sur l'une de ces croix plates; » étends les bras, comme font les autres, » et je te couvrirai du linge même qui » est posé dessus. Qu'il vienne après » chercher tout ce qu'il voudra, je ne » crois pas qu'il te trouve cette nuit. Je » ferai un paquet de tes habits, et je les » mettrai dans une caisse en attendant » le jour; après, quelque Saint nous » viendra en aide. »

Le galant, ne sachant pas trop où il était, monte sur l'établi, enlève le torchon, et s'applique exactement sur la croix de bois, comme les christs sculptés; la femme prend le linge de toile et le couvre, ni plus ni moins que les autres, s'en va retaper le lit, de façon à faire

croire qu'elle y était couchée seule, prend les culottes, les souliers, le gilet, la blouse et toutes les affaires de son amant, en fait vite un paquet bien arrangé et le met avec les autres hardes. Cela fait, elle va à la fenêtre et dit : « Qui est là ? — » Ouvre, » répond le mari, « c'est moi, » Mino. — Oh ! quelle heure est-il » donc ? » reprend-elle ; et elle court lui ouvrir. La porte ouverte : « — Tu m'as » assez fait attendre, » dit Mino, « comme » celle qui n'est pas bien contente que » je sois rentré. — Si tu es resté long- » temps, » réplique-t-elle, « c'est le som- » meil qui en est cause ; je dormais et ne » t'ai pas entendu. — Bien, bien ; nous » allons voir, » dit le mari. Il prend une chandelle et furète partout, jusque sous le lit. — « Qu'est-ce que tu cherches ? » demande la femme. — « Fais donc l'éton- » née, » répond-il ; « tu le sais bien. — Je » ne sais ce que tu dis, » réplique-t-elle ; « suffit que tu le saches toi-même. »

En furetant ainsi par toute la maison, il arriva dans la boutique où étaient les crucifix. Quand le christ en chair et en

os l'entendit venir, chacun peut penser s'il fut à son aise; il lui fallait se tenir comme les autres, ceux de bois, et il avait le frisson de la mort. La Fortune l'aida, en ce que ni Mino ni personne n'aurait cru qu'il eût osé prendre cette position pour se cacher.

Après être resté un peu de temps dans la boutique, ne trouvant rien, Mino s'éloigna. Cette boutique avait sur la rue une porte que l'on fermait à clef d'en dehors et qu'un garçon, qui travaillait avec Mino, ouvrait le matin, comme toutes les autres boutiques; du côté de la maison était une petite porte, par où entrait Mino. Quand il en sortait et rentrait chez lui, il la fermait à clef; de sorte que le crucifix vivant ne pouvait s'échapper quand bien même il l'aurait voulu. Mino, après s'être fatigué un bon tiers de la nuit, finalement ne trouva rien; la femme se mit au lit et dit à son homme : « Va » donc fureter tant que tu voudras; s'il » te plaît de venir au lit, viens; sinon, » promène-toi par la maison, comme les

» chattes, à ton plaisir. — Quand j'en » aurai assez, » répondit Mino, « je te » ferai bien voir que je ne suis pas une » chatte, truie que tu es ; maudit soit le » jour où tu es venue ici ! — J'en pourrais » bien dire autant, » répliqua la femme ; « est-ce du blanc ou du rouge, ce que » tu nous chantes ? — Je te le ferai voir, » avant qu'il soit longtemps. — Viens » donc te coucher, viens, » dit-elle ; « tu » feras mieux, ou laisse-moi dormir. »

Les choses en restèrent là pour la nuit ; la femme finit par s'assoupir ; Mino en fit autant. Le parent qui attendait dehors comment cela allait tourner, après être resté au guet jusqu'à l'*Angelus*, rentra à la maison en disant : « Pour » sûr, pendant que j'allais chercher Mino » hors de la ville, le galant s'en sera » sauvé chez lui. » Le matin, Mino se leva de bonne heure, regarda dans tous les coins et, à la fin, las de chercher, s'en fut en la boutique : son garçon ouvrait en même temps la porte de la devanture, sur la rue. Aussitôt Mino, en regardant ses crucifix, eut bien vite

aperçu deux doigts de pied appartenant à l'homme qui était là, couvert du linge. « Pour sûr, » se dit-il, « voilà le galant; » et jetant les yeux sur certains outils dont il se servait pour dégrossir et sculpter ses christs, il n'en vit pas de meilleur qu'une hache, qui se trouvait parmi eux. Il l'empoigne et fait mine de grimper auprès du crucifix vivant, pour lui couper l'objet capital qui l'avait entraîné en ces lieux; l'autre s'en aperçoit, l'esquive d'un saut et s'écrie : — « Ne badi- » nons pas avec la hache! » en même temps il se sauve par la porte ouverte. Mino, courant derrière lui, criait : — « Au » voleur! au voleur! » l'autre ne s'en alla pas moins à ses affaires.

La femme avait tout entendu; survint un Frère convers des Prédicateurs, qui s'approchait, la corbeille à la main, pour les aumônes du couvent. Elle dégringola l'escalier, comme elles font toutes en pareil cas, et lui dit : « Frère Puccio, » tendez la corbeille; je vous y mettrai » du pain. » Le Frère la lui tendit. La femme enleva le pain qui s'y trouvait,

plaça au fond le paquet laissé par l'amant, et remit le pain dessus, plus quatre de ses propres miches, en disant : « Frère » Puccio, par pitié pour une femme, » qui m'apporta ce paquet de l'étuve, où » il paraît qu'un tel était allé hier soir, » je l'ai placé sous le pain de votre cor- » beille, afin que personne ne puisse » penser à mal; je vous ai donné quatre » pains. En vous en allant, je vous prie, » puisque l'homme reste tout près de » votre église, rendez-le lui, vous le » trouverez à la maison, et dites-lui que » la dame de l'étuve lui renvoie ses ha- » bits. — Pas un mot de plus; laissez- » moi faire, » répondit Frère Puccio, et il s'en alla. Arrivé à la porte du galant, faisant semblant de quêter du pain, il demanda : « Est-ce ici que demeure » un tel ? » Notre homme était dans la chambre du rez-de-chaussée ; entendant appeler, il vient sur la porte et dit : — « Qui est là ? » Le Frère s'approche et lui présente les vêtements avec ces mots : — « La dame de l'étuve vous les renvoie. » L'homme lui donne deux pains ; le Frère

s'en va. Le galant, tout bien examiné, se dépêche d'aller au Campo de Sienne; de fait, il y fut un des premiers ce matin-là, et se mit tranquillement à sa besogne, comme s'il ne lui était rien arrivé d'extraordinaire.

Mino, après avoir pas mal soufflé, berné par ce christ qui s'était sauvé, s'en va trouver sa femme : « Sacrée pu» tain, » lui dit-il, « tu dis que je suis » une chatte, que j'ai bu du blanc et » du rouge, et tu caches tes maq.... sur » les crucifix ! il faut que ta mère le » sache. — Est-ce à moi que tu parles ? » demande la femme. — « Non, c'est à la » crotte de l'âne. — Et tu tiens conver» sation avec de pareilles ordures ? » reprend-elle. — « Et toi, » dit Mino, « n'as-tu » pas de front, que tu ne rougis pas ? Je » ne sais qui me retient que je ne te » fiche un tison tout rouge quelque part. » —Tu n'oserais pas, » répliqua la femme, « moi qui n'y suis pour rien ; par la croix » de Dieu ! si tu levais la main sur moi, » tu n'aurais jamais fait chose qui te » coûtât si cher. — Eh ! truie impudente,

» qui fais de ton maq.... un christ,
» que ne lui ai-je coupé ce que je vou-
» lais, aussi bien qu'il s'est sauvé! — Je
» ne sais ce que tu bêles, quel christ
» a jamais pu se sauver? est-ce qu'ils ne
» sont pas attachés avec des clous longs
» d'une main? Si celui-là n'était pas
» bien attaché, cela te regarde, qu'il se
» soit sauvé; c'est ta faute, et non la
» mienne. » Mino tomba sur sa femme et se mit à la bourrer de coups : — « Ainsi
» tu m'as déshonoré, et tu te moques de
» moi, par-dessus le marché? » La femme se sentant cogner, comme elle était beaucoup plus forte que Mino, cogne à son tour : vlan! vlan! et voici Mino par terre, sa femme par-dessus, et accommodé de la belle façon. « — Que veux-tu
» dire? » criait-elle; « prends-le comme
» tu voudras, drôle, qui t'en vas te soûler
» de côté et d'autre, puis reviens à la
» maison me traiter de putain; je t'ar-
» rangerai mieux que la Tessa n'arran-
» gea Calandrino; maudit soit quiconque
» a jamais marié femme à un peintre,
» tous fantasques et lunatiques, qui allez

» titubant partout; vous n'avez pas » honte? » Mino, se voyant mal dans ses affaires, priait sa femme de le laisser se relever et ne pas crier si fort, de peur que les voisins ne l'entendissent et, en accourant au vacarme, ne la vissent à cheval sur lui. — « Je voudrais qu'il y eût là tout le » quartier, » criait la femme, à toutes ses supplications. Elle se leva, et Mino en fit autant, la figure toute abîmée. Pour en finir, il dit à sa femme de lui pardonner; que les mauvaises langues lui avaient laissé entendre ce qui n'était pas, et que vraisemblablement ce christ s'était sauvé pour avoir été mal cloué. Puis, étant allé par la ville, quand son parent, cause de toute l'histoire, lui demanda : « Qu'est-il arrivé? comment » s'est-il échappé? » il lui répondit qu'il avait cherché par toute la maison sans rien trouver, puis que comme il furetait parmi ses crucifix, l'un d'eux lui était tombé sur le nez et l'avait arrangé de cette façon. A tous les Siennois qui lui demandaient : « Qu'est-ce que tu as » donc? » il répondait qu'un de ses

crucifix lui était tombé sur la figure.

Ainsi, et c'est ce qu'il avait de mieux à faire, il parvint à vivre en paix, tout en se disant : « Quelle bonne bête je suis! » j'avais six crucifix, j'en ai encore six; » j'avais une femme, et je l'ai encore. » Plût au ciel que je n'en eusse pas! » A quoi bon me tourmenter ? il pour- » rait m'en cuire, comme cela vient de » m'arriver. S'il lui plaît de ne rien va- » loir, tous les hommes du monde ne » parviendraient pas à la rendre bonne. »

NOUVELLE CI

Giovanni, l'Apôtre, sous ombre de saint homme, pénètre dans un Ermitage et besogne trois Religieuses : il n'y en avait pas plus.

A Todi vivait naguère un certain Giovanni, surnommé l'Amoureux; c'était un de ceux qu'on appelle des Apôtres, qui s'en vont vêtus de gris, le capuchon rabattu, sans jamais lever les yeux; il remplissait de plus à Todi l'office de barbier. Il avait pour habitude d'aller dans certains endroits des environs de la ville et passait fréquemment par un Ermitage où se trouvaient trois jeunes Religieuses, dont l'une était aussi jolie qu'on peut l'être. On demandait souvent à ce Giovanni :

« Pourquoi es-tu surnommé l'Amoureux? » — C'est parce que je suis amoureux de » la grace de Jésus, » répondait-il. Là-dessus, presque tout le monde le prenait pour un saint, et spécialement les trois Religieuses, qui lui étaient très-dévotes. Ce Giovanni disait qu'il était amoureux de Jésus, et en secret il l'était de la plus belle des trois Recluses.

Un jour il alla visiter un couvent de Moines, à trois milles de Todi; comme il s'en revenait, le soir, par un mauvais temps, froid et brumeux, il passa devant l'Ermitage, à une heure si avancée qu'il ne pouvait rentrer en ville : il l'avait bien fait exprès. Arrivé là, il heurta au guichet.— « Seigneur, qui est-ce ? — C'est » votre Giovanni l'Amoureux. — Oh ! » qu'allez-vous faire dehors à cette heure? » — Je suis allé ce matin, » répondit-il, « à » telle Abbaye ; j'y suis resté toute la jour- » née avec Dom Fortunato, et je m'en » retournais à Todi ; l'heure avancée et » le mauvais temps m'ont conduit par » ici, et je ne sais trop quel parti prendre. » Il n'y avait pas une maison, pas un abri

dans les environs de l'Ermitage. — « Pour-
» quoi vous mettre si tard en chemin ? »
dirent les Recluses. — « Le soleil n'a point
» paru, » répondit-il; « la brume m'a
» trompé. Puisqu'il en est ainsi, je vous
» supplie de me mettre un peu au
» dedans, à couvert. — Ne savez-vous
» pas, » dirent les Recluses, « que nous
» ne recevons ici personne ? — La défense
» n'est pas pour moi, » répondit l'Apôtre;
« je suis tout comme vous, de la famille
» du Seigneur. De plus, la nuit, le mau-
» vais temps, qui est cause que me voilà,
» en font une nécessité, et vous savez
» que Notre-Seigneur commande de
» venir en aide à ceux qui se trouvent
» dans le besoin. » Les filles, qui étaient
pucelles, ajoutèrent foi à ses paroles et
lui ouvrirent.

Les Heures récitées, quand il eut un peu
mangé et que vint le moment de prendre
le repos, Giovanni leur dit : « Allez vous
» coucher ; moi je dormirai sur ce banc. »
Elles n'avaient qu'un lit pour elles trois ;
elles répondirent : — « Non; nous cou-
» cherons sur ces coffres; prends le lit. »

Il refusa obstinément, répétant toujours : — « Allez au lit ; je m'arrangerai comme » je pourrai. » Elles gagnèrent donc leur couchette : la belle se plaça au chevet du lit ; la seconde, au pied, près d'elle, du côté du mur ; la troisième, la tête aux pieds de sa voisine, le long du mur. Quelque temps après, l'une d'elles s'écria : « Giovanni, nous sommes bien » inquiètes pour toi, considérant le froid » qu'il fait. — Je le sens bien, le froid, » répondit Giovanni, « et je crains qu'il » me joue un mauvais tour ; j'en ai » le frisson partout. » Il prit une lanterne qui brûlait : « Je veux aller à la » cuisine faire un peu de feu. » Pas un brin de feu dans la cheminée. Notre homme se mit alors à réfléchir : « Si » j'éteins la lanterne, » se dit-il, « il n'y » aura plus de feu nulle part et j'en vien- » drai mieux à bout de mes petites » affaires. » La lanterne soufflée : « Holà ! » s'écria-t-il ; « je voulais allumer un peu » de feu et la lanterne s'est éteinte. » — Comment vas-tu faire ? » demanda la plus jolie des Recluses. — « Puisque me

» voilà ici, » dit Giovanni en s'approchant de la couchette, « je vais me fourrer dans ce coin du lit, à tes pieds; » et tâtonnant avec les mains, il toucha le visage de la Religieuse; alors il se dirigea plus bas et entra dans le lit par l'autre bout, tout en disant : « Excusez-moi; mieux vaut faire comme cela que de mourir. » Les Recluses n'osaient souffler, plus par honte qu'autrement; peut-être y en avait-il quelqu'une qui dormît déjà. Une fois dans le lit, qui était étroit, Giovanni ne pouvait faire autrement que de rencontrer quelque partie de la belle Religieuse, et tout d'abord ses pieds, on ne peut plus mignons. « Béni soit Jésus, qui a fait de si jolis pieds! » s'écria-t-il. Après les pieds, il palpe les jambes : « Béni sois-tu, Jésus, toi qui as créé de si belles jambes! » Il monte ensuite au genou : « A jamais soit loué le Seigneur, qui a modelé un genou si parfait! » Il s'avance plus haut et palpe les cuisses : « O bénie soit la vertu divine, qui engendra de si belles

» choses! — Giovanni, » s'écria la Nonne, « ne va pas plus avant, c'est l'Enfer ! — » Et moi, » répliqua Giovanni, « je porte » sur moi le Diable, que je cherche à » mettre en Enfer depuis le commence- » ment de mon existence. » Il se coucha tout près d'elle et parvint à mettre le Diable en Enfer, quoiqu'elle se défendît un peu avec les mains. Elle disait : — « Qu'est-ce que tu fais là, Giovanni ? » Nous nous serions toutes confessées à » toi, moi la première, et voilà comment » tu te comportes ? — Crois-tu donc, » lui demandait Giovanni, « que Jésus ait » créé ta beauté pour qu'elle soit per- » due ? Ne le suppose pas. »

Les deux autres Recluses peut-être bien faisaient semblant de dormir ; celle qui était près de Giovanni, les pieds au chevet, lui dit : — « Oh! quel sabbat tu » nous fais cette nuit, Giovanni ! En » vérité de Jésus, tu nous manques de » respect et tu ne devais pas entrer dans » notre lit. — Bonne sainte que tu es, » dit Giovanni, « crois-tu que je puisse » opérer autre chose que le bien ? Je n'ai

» pas proféré un seul mot que n'aurait
» approuvé le Sauveur. Et puis tu ne
» songes pas que s'il n'était apporté
» d'assistance à votre fragilité, le Démon
» prendrait sur vous une grande puis-
» sance? C'est donc bien à raison que
» j'agis de la sorte. » Alors, se tournant de son côté, il se mit à commencer par les pieds, comme avec l'autre, et lui fit tout ce qu'il avait fait à la première. La troisième observait le train-train, aux écoutes; elle dit : — « Giovanni, si nous
» t'avons ouvert la porte, tu nous en as
» bien récompensées. — Sottes que vous
» êtes, » dit Giovanni, « croyez-vous que
» ce que j'ai fait soit mal? Croyez-vous
» que beaucoup de recluses comme vous
» ne se désespéreraient pas, si quelque
» brave homme comme moi ne leur ap-
» portait de temps en temps des consola-
» tions? Vous êtes jeunes, vous êtes fem-
» mes; croyez-vous qu'à cause de si peu de
» chose la grace de Dieu vienne à dimi-
» nuer en vous? Vous savez qu'il a dit,
» de sa propre bouche, qu'il nous fallait
» expérimenter tout, puis s'en tenir à

» ce qui est bon. C'est en outre fort
» utile à ceux qui me ressemblent; j'ai
» beau porter cet habit, je n'en suis pas
» moins homme et souvent les amou-
» reux désirs me tourmentent; ces désirs,
» il n'y a pas moyen de leur imposer
» silence, à moins qu'on ne les dompte,
» et on ne les dompte bien qu'avec vous
» autres. Voilà pourquoi j'ai fait comme
» cela avec vous et pourquoi je le ferai
» tant qu'il vous plaira, pas davantage.
» — Vous dites, » répliqua la Recluse,
« que Notre-Seigneur a ordonné d'expé-
» rimenter toute chose et de s'en tenir
» à la meilleure; mais moi je n'en ai
» expérimenté aucune et ne sais par
» conséquent à laquelle je dois m'en
» tenir. — Je loue Dieu, » dit Giovanni,
en palpant un à un les membres de la
Nonne et en commençant par les pieds;
puis il se rapprocha : « Quand j'en suis
» ici, à l'Enfer, je fais taire le Diable, en
» l'y mettant. » Ainsi fit-il, comme aux
deux autres, et elle ne dit plus rien, les
portions étant désormais égales. Gio-
vanni, ayant ainsi fait tout le tour, s'en

fut à sa place, et y retrouva les petits pieds mignons; après avoir un peu reposé et dormi, il revint à la belle Recluse et se remit à la réconforter, puis à éteindre son propre feu; elle ne s'en défendit pas trop. Le matin, au petit jour, il se leva. « Mes chères sœurs, » dit-il, « je vous remercie autant que je » puis de la charité dont vous avez usé » hier soir avec moi, en me recevant » dans votre sainte demeure. Notre-» Seigneur, qui m'y a mené par la main, » nous fasse la grace, à vous et à moi, » de sauver nos âmes, et vous rende » tout le bien que vous désirez! Il me » semble m'être élevé vers Jésus de je ne » sais combien de toises, depuis que je » suis avec vos saintetés. Si je puis » jamais faire quelque chose pour vous, » disposez de moi en assurance, comme » vous voudrez. — Giovanni, » répondi-rent-elles, « nous te prions d'avoir en re-» commandation ce petit Ermitage, et d'y » venir comme chez toi. Va dans la paix » de Dieu. » Il s'éloigna; quand il arriva à Todi, on aurait vraiment dit un chapon.

Longtemps il continua ces sortes de visites, si bien que de frais et haut en couleur qu'il était, il devint on ne peut plus pâle et maigre ; il marchait si modestement, qu'il semblait un San Gherardo de Villamagna, et qu'on le réputait pour un Saint. Quand il mourut, tout le monde, hommes et femmes, fut lui baiser la main : le bruit courait qu'il faisait des miracles.

Or voyez comme se masque l'hypocrisie du monde : cet homme, de mœurs telles que nous venons de le montrer, passa pour un Saint, à la fin de sa vie. Oh! combien y en a-t-il qui sont réputés Saints et Bienheureux, et dont les âmes sont loin de l'être, à cause de l'hypocrisie qui les gouverne! Il est trop difficile de connaître le cœur de l'homme et les secrets qui s'y cachent.

NOUVELLE CIII

Un Curé porte le Saint-Sacrement et passe la Siève; la rivière se met à enfler; le prêtre se tire d'affaire et, d'un mot plaisant, il dit qu'il a sauvé le corps du Christ, à des gens qui se trouvaient au bord de l'eau.

Près de la Siève était naguère un Curé, qui s'appelait Ser Diedato, plaisant bonhomme et fort peu catholique. Ayant à porter le corps du Christ à un malade, comme il se trouvait de l'autre côté de la Siève, il lui fallut, pour aller faire communier ce malade, passer la rivière à gué; il dit à ceux qui étaient venus le chercher : « Marchez devant et attendez-moi de » l'autre côté de l'eau, pour que je voie

» bien où est le gué; puis nous ferons » route ensemble. » Ces gens allèrent en avant, comme le demandait le prêtre. Eux partis, il prit le corps du Christ, son clerc la sonnette, et se mit en marche; arrivés au bord de l'eau, à l'endroit où il fallait traverser, Ser Diedato et son clerc se mettent à effectuer le passage. Le clerc portait un gros bâton et marchait devant, sondant le gué. Comme il arrive souvent, il avait plu dans le Mugello, et la Sièvе commençait à croître. Ceux qui attendaient le prêtre, au bord de l'eau, criaient : — « Dépêchez-vous de passer, le fleuve se » gonfle. » Ils se hâtaient en effet; le Curé avait déjà de l'eau jusqu'à la ceinture, et cependant il s'efforçait tant qu'il pouvait, en tenant haut ses mains, qui portaient le corps du Christ; l'eau montait toujours et maintenant lui gagnait le nombril. Véritablement, le prêtre se serait bien mieux tiré d'affaire, s'il n'avait pas eu à préserver le corps du Christ, en levant les bras. Enfin, à force de courage et non sans grand' peine, il

gagna le bord où se trouvaient ceux qui l'attendaient. Ces gens lui dirent : « Messer Diedato, vous avez bien à » remercier Notre-Seigneur Jésus-Christ » que vous tenez entre les mains; pour » sûr, nous vous voyions noyé, sans son » assistance. — En bonne foi, » répondit Ser Diedato, « si je ne l'avais pas aidé » plus qu'il ne m'a aidé lui-même, nous » nous serions noyés, lui et moi. — Vous » avez bien raison, » dit un de ces hommes. Là-dessus, après que le Curé se fut rajusté, le clerc et sa sonnette allant en avant, tous se remirent en marche, porter la communion au susdit malade.

L'histoire se divulgua dans le pays et vint jusqu'à Florence; on se posait la question, plus par badinage qu'autrement, à savoir lequel avait secouru l'autre. Grace à notre religion, qui augmente tous les jours, la plupart disaient que c'était le prêtre qui avait conduit le Saint-Sacrement à bon port, et si quelqu'un prétendait le contraire, on lui demandait : « Suppose-toi en pleine

» mer, sur le point de te noyer ; qu'est-
» ce que tu aimerais mieux avoir sous
» la main, l'évangile de Saint Jean, ou
» bien la courge des nageurs ? » Aussitôt, en entendant la seconde alternative, tous étaient d'avis qu'ils aimeraient mieux avoir la courge. Ainsi fut donné raison à Ser Diedato ; quant à l'évangile, sur lequel toute notre foi doit s'appuyer, on s'en moquait bien.

Quand je pense à ce que devient la religion, vraiment j'en trouve encore moins que je ne croyais. Chacun songe à sauver son corps : son âme, personne. Ce prêtre imbécile osait bien dire qu'il avait secouru Notre-Seigneur, comme si Notre-Seigneur avait besoin du secours d'un galeux de prêtre ! S'il le dit par plaisanterie, encore eut-il grand tort. L'autre donnait à choisir entre une courge vide et l'évangile de Saint Jean ! Nous sommes tous des courges vides, et chacun le verra bien, au jour final.

NOUVELLE CXI

Frère Stefano, sous prétexte de faire lever, en la fouettant avec un paquet d'orties, la fille de sa Commère et de l'empêcher de dormir, a affaire avec elle ; la fillette se met à geindre, la mère crie au Frère de taper plus fort, pour qu'elle se lève, croyant qu'il n'y a en jeu que les orties ; elle reconnaît enfin que c'est un faux Compère et lui ferme sa porte.

Dans la Marche, en un village appelé San-Mattia in Casciano, officiait à l'église un Religieux nommé Frère Stefano. Tout près de l'église, il avait pris pour Commère, en qualité de voisin, la maman d'une jolie fille de quatorze ou quinze ans. On était dans la chaude saison où communément la jeu-

nesse aime à dormir; cette fillette, qui s'appelait Giovanna, restait au lit, un matin, et sa mère lui disait de se lever. « Giovanna, lève-toi donc, » lui cria-t-elle à plusieurs reprises. L'autre répondait : — « Je me lève, » et n'en faisait rien. Ledit Frère Stefano, de l'église où il était, entendant la maman crier, vite ôte ses culottes, les jette dans un coin, ramasse un paquet d'orties qu'il rencontre sous sa main, sort de l'église et va trouver sa Commère : — « Veux-tu que j'aille la fouet- » ter, Commère? » lui dit-il; « je la ferai » bien lever. — Je vous en prie, » lui dit-elle; elle supposait qu'un Compère, le prêtre de la paroisse, ne pouvait être que bon catholique, comme c'était son devoir.

Frère Stefano va droit au lit où couchait Giovanna, écarte les draps, grimpe auprès de la fillette et en jouit tout son soûl, mais non sans peine, tant elle pleurait et criait. La mère, qui l'entendait, disait : « Fouette, fouette, Frère Stefano. — » Laisse-moi faire, » répondait le Religieux, et il ajoutait : « Te lèveras-tu, coquine? » — Fouette, fouette, jusqu'à ce qu'elle se

» lève, » répétait la mère. Finalement, après l'avoir bien fouettée, à sa façon, et ses fantaisies lubriques assouvies, le Religieux alla retrouver sa Commère, le paquet d'orties à la main, et, s'en retournant à l'église : — « Toutes les fois qu'elle » ne voudra pas se lever, appelle-moi, » lui dit-il; « tu verras comme je te la » fouetterai. » Le Religieux parti, Giovanna vint tout en pleurs vers sa mère, qui lui dit : « Ah! il t'a bien fouettée! — » Oui, mais pas avec des orties, » fit la pauvrette; « venez voir mon lit. » La maman s'en fut voir le lit et reconnut à des traces manifestes que Frère Stefano avait pris de force et déshonoré sa fille. — « Gredin de Compère, » se mit-elle à dire, « tu m'as trompée; mais par la mort de » Dieu, tu me le payeras! » Ce même jour, Frère Stefano eut si peu de honte, qu'il osa demander à la Commère si sa fille s'était enfin levée. — « Va-t'en, faux » Compère, » lui dit-elle; « par la Pas- » sion de Dieu, tu ne nous attraperas » plus. » De fait, il ne mit plus le pied dans la maison.

Ne nous émerveillons donc pas si tant de gens ne veulent souffrir près d'eux ni Religieux ni prêtres, puisqu'ils sautent sur les femmes avec si peu de retenue. Un autre (et moi, l'auteur, je suis un de ceux-là), après avoir fait pour elles mille madrigaux ou ballades, n'en obtiendrait pas un salut; lui, sitôt l'idée venue, les voiles amenées et laissées à la garde des Saints en peinture de l'église, court, comme un taureau indompté, se jeter sur une enfant. La ville de Venise y a mis bon ordre : puisqu'on ne peut se venger sur leurs femmes ou sur leurs filles, il y est permis à tout le monde, sans crainte aucune de châtiment, de frapper et blesser les prêtres, pourvu qu'ils ne meurent pas de la blessure, à peine, en ce cas, de cinquante sous d'amende. Et qui est allé à Venise a bien pu le voir : il y a peu de prêtres qui ne portent de grandes balafres sur la figure. Par ce moyen se trouve refrénée leur emportée et impudique audace.

NOUVELLE CXIII

Un Vendredi Saint, l'un des membres d'une confrérie de Flagellants dérobe avec la bouche au bénéficier de San-Miniato les offrandes qu'il y avait sur l'autel.

A San-Miniato l'Allemand, qui maintenant s'appelle San-Miniato de Florence, il y avait un bénéficier fort riche, et aujourd'hui encore la rente de ce bénéfice est considérable ; mais il était si avare, qu'il aurait rendu des points à Midas. Advint par hasard qu'un Vendredi Saint toutes sortes de gens étant allé visiter les églises et déposer leurs offrandes, beaucoup d'associations et de confréries de Flagellants y étaient venues aussi, la croix en avant.

Vers les trois heures, le bénéficier s'en fut à l'autel, afin de voir s'il y avait bonne recette, et apercevant beaucoup de monnaie, il se mit à la ramasser pour l'emporter : midi était passé, et il n'espérait plus guère voir venir beaucoup de monde apporter son offrande. L'argent rassemblé en gros tas, et comme il ouvrait une poche pour le mettre dedans, voici venir une confrérie de Flagellants, qui se disposent à s'agenouiller et à faire l'offrande. Aussitôt il s'écarta de l'autel, en y laissant l'argent et son clerc auprès; il croyait que ces gens, voyant un si gros tas de monnaie, n'en auraient que plus de dévotion et donneraient davantage; il s'éloigna et quitta un moment l'église. Quand les Frères fouetteurs eurent prié à genoux tout leur content, ils allèrent baiser l'autel et en s'approchant, l'un d'eux aperçut le monceau de monnaie blanche; il releva un peu son capuchon et faisant mine de baiser le crucifix, appliqua sa bouche toute grande ouverte sur le tas : autant d'argent il en put prendre, autant il en

prit avec les dents, puis fit demi-tour, suivit les autres et sortit.

Quelque temps après, le bénéficier revient, pour emporter la recette et comptant que le tas a dû augmenter ; mais il le trouve au contraire si bien diminué, que sans chercher pourquoi ni comment il dit au clerc : « Où est mon argent ? — Il est » tel que vous l'avez laissé, » répond le clerc. — « Comment, tel que je l'ai laissé? » réplique le bénéficier. Là-dessus, il empoigne le clerc et le bourre de coups; le clerc eut beau se défendre, rien n'y fit. Le bénéficier en resta longtemps la mine allongée et mélancolique, ne pouvant deviner quel chemin avait pris sa monnaie blanche. Quant à celui qui s'en était rempli la bouche, il la métamorphosa en chapons, avec quelques-uns de ses Confrères, et ils en firent un bon régal, à la santé du bénéficier; celui-ci demeura coi et tout penaud avec ce qu'on lui avait laissé.

NOUVELLE CXXI

Antonio de Ferrare ayant perdu aux dés, à Ravenne, entre dans l'église où se trouve le corps de Dante, prend toutes les chandelles de devant le Crucifix, les enlève et va les planter au tombeau de Dante.

AITRE Antonio de Ferrare fut un très-honorable homme, un peu poète et tenant de l'homme de Cour; mais il était vicieux et grand pécheur. Il se trouvait à Ravenne du temps que Messire Bernardino de Polenta en possédait la seigneurie; très-grand joueur, ayant joué un beau jour et perdu presque tout ce qu'il avait, il entra comme un désespéré dans l'église des Frères Mineurs, où est ense-

veli le corps du poète Florentin Dante. Il remarqua un vieux Crucifix à moitié brûlé et enfumé par la grande quantité de luminaire qu'on posait devant, et s'aperçut qu'il y avait en ce moment même beaucoup de chandelles allumées; vite il y court et, empoignant toutes les chandelles et tous les rats de cave qui y brûlaient, va les planter devant le tombeau de Dante, en disant : « Prends-les; » tu en es bien plus digne que lui. » Les fidèles, le voyant faire, s'écriaient pleins d'étonnement : — « Qu'est-ce que » cela veut dire? » et se regardaient tous l'un l'autre. Un officier du Prince, passant en ce moment par l'église, vit la chose et, de retour au palais, dit au Prince ce qu'il avait vu faire à maître Antonio.

Le Prince, curieux comme ils sont tous de ces sortes d'aventures, fit entendre à l'Archevêque de Ravenne ce dont maître Antonio s'était rendu coupable, pour qu'il l'invitât à venir devant lui et le menaçât de lui faire son procès, comme entaché de l'hérétique énormité

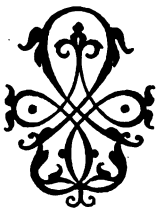
des Patarins. L'Archevêque le fit aussitôt citer à comparaître ; il se présenta. On lui lut le procès, espérant qu'il s'excuserait, mais il ne s'en dédit aucunement ; au contraire, il avoua tout, disant à l'Archevêque : « Si vous avez à me faire » brûler, je n'ai rien de plus à dire que » ceci : Je me suis toujours recom- » mandé au Crucifix et il ne m'a fait ja- » mais que du mal. Alors voyant qu'on » lui mettait tant de cierges qu'il en est » à demi brûlé (comme s'il n'y avait que » lui au monde), j'ai enlevé tout ce » luminaire et je l'ai mis au sépulcre » de Dante, qui me semble avoir bien » plus de mérites que lui. Si vous ne » m'en croyez pas, voyez les écrits de » l'un et de l'autre. Vous jugerez bien » que ceux de Dante sont merveilleux, » au-dessus de la portée ordinaire de » l'intelligence humaine ; les histoires » évangéliques sont grossières. S'il y en » a quelques-unes de sublimes et de » merveilleuses, la belle affaire que celui » qui voit tout et qui possède tout ait » dévoilé une partie de ce tout dans les

» Écritures! La chose étonnante, c'est
» qu'un homme, infime créature, comme
» Dante, bien loin de posséder tout,
» mais n'ayant pas même une partie du
» tout, ait tout vu, tout écrit. Voilà pour-
» quoi il me semble bien plus digne que
» l'autre de tant de luminaire, et c'est à
» lui dorénavant que je veux me recom-
» mander. Pour vous, vous remplissez
» votre office et prenez tranquillement
» vos aises; par amour pour lui, vous
» fuyez tout travail et vivez comme des
» fainéants. Si vous voulez que je vous
» en dise plus long, nous en reparlerons
» une autre fois que je n'aurai pas joué
» tout ce que j'ai. » L'Archevêque sem-
blait interloqué; il dit : — « Vous avez
» donc joué et perdu? revenez une autre
» fois. — Eussiez-vous perdu, vous et
» vos pareils, tout ce que vous avez, »
répondit maître Antonio, « j'en serais
» fort content. C'est mon affaire à moi
» de revenir vous voir; mais que je re-
» vienne ou non, vous me trouverez
» toujours aussi bien disposé, ou plus
» mal. — Allez-vous-en donc avec Dieu

» ou envolez-vous avec le Diable, » répliqua l'Archevêque, « et quand même » je vous enverrais chercher, ne revenez » pas. Mais du moins, allez donc porter » au Gouverneur des fruits du même » panier qu'à moi. » Là-dessus, il se retira. Le Gouverneur, ayant appris ce qui était arrivé et trouvant plaisantes les raisons de maître Antonio, lui donna un peu d'argent, pour qu'il pût jouer, et s'amusa longtemps avec lui des chandelles mises devant Dante, puis s'en fut à Ferrare, probablement mieux dans ses affaires que maître Antonio.

Au temps que mourut le Pape Urbain V, il y avait un portrait de lui placé dans une belle église d'une grande ville, et je vis de mes yeux, allumée devant ce tableau, une torche de deux livres; devant le Crucifix, qui n'était pas loin, brûlait une pauvre petite chandelle d'un sou. Bernardino de Polenta prit la torche et la planta au Crucifix en disant : « Malheur à nous si nous voulons chan- » ger et bouleverser le gouvernement du

» ciel comme nous bouleversons ceux » de la terre ! » puis il rentra chez lui. C'est là une belle et notable parole, des meilleures qu'on puisse trouver en pareille circonstance.



NOUVELLE CXXIII

Vitale de Pietra-Santa, sur la suggestion de sa femme, demande à son fils, qui a étudié en Lois, de découper un chapon d'après la Grammaire. Le fils s'y prend de telle sorte qu'en dehors de sa propre portion il n'en revient aux autres que bien peu.

ANS le château de Pietra-Santa, sur le territoire de Lucques, il y avait jadis un châtelain qui l'habitait et s'appelait Vitale. Il vivait, dans le pays, en riche et honorable propriétaire. Sa femme étant morte en lui laissant un fils de vingt ans et deux fillettes de sept à dix ans, il délibéra de faire étudier le droit à son fils, déjà très-bon grammairien, et l'envoya à Bologne. Pendant

que ce fils se trouvait à Bologne, le susdit Vitale prit de nouveau femme. Après qu'ils se furent mis en ménage, de temps en temps, à l'occasion, Vitale commença d'en recevoir des nouvelles et apprit qu'il devenait très-savant. Quand le fils avait besoin d'argent, soit pour acheter des livres, soit pour ses dépenses d'entretien, le père lui expédiait tantôt quarante, tantôt cinquante florins; ainsi la maison se vidait de grosses sommes. La femme de Vitale, belle-mère du jeune étudiant de Bologne, voyant envoyer de l'argent si fréquemment et songeant que sa prébende en diminuait d'autant, se mit à murmurer et dit au mari : « Cela va » bien; jette à l'eau tous tes écus; tu les » envoies et tu ne sais pas à qui. » Le mari lui répondit : — « Ma femme, qu'est-ce » que tu dis là? Tu ne songes donc pas » à ce qui nous en reviendra? Honneur » et profit. Si mon fils arrive à être » juge, il pourra devenir ensuite docteur » conventuel, et nous en serons illustres » jusque dans les siècles futurs. — Je » ne sais ce que c'est que les siècles, »

repartit la femme; « je crains bien que » tu ne sois dupe et que celui à qui tu » envoies tout ce que tu peux faire et » dire ne soit un cadavre; et tu te » ruines pour lui! » La femme avait ainsi tellement pris l'habitude de dire que ce garçon était un cadavre, que si le mari venait à lui expédier de l'argent ou d'autres choses, aussitôt elle arrivait, s'écriant : « Envoie! envoie! saigne-toi » bien, pour donner tout ce que tu pos- » sèdes à un cadavre. »

Les choses allant ainsi leur train, il finit par arriver aux oreilles du jeune étudiant de Bologne que dans toutes ses querelles avec son mari, la belle-mère l'appelait toujours cadavre. Le jeune homme en garda souvenir, et après être resté plusieurs années à Bologne, devenu savant en droit civil, il vint à Pietra-Santa visiter son père et sa famille. Le père, plus joyeux que triste de le voir, fit tordre le cou à un chapon, dit qu'on le fît rôtir et invita à souper le Curé de la paroisse. L'heure arrivée, on se mit à table, le Curé au bout, le père à côté de lui, puis

la belle-mère, puis les deux fillettes, déjà bonnes à marier ; le jeune étudiant s'assit à l'écart, sur un tabouret. Le chapon placé sur la table, la belle-mère, qui regardait en dessous le beau-fils, d'une mine rechignée, commença tout doucement à quereller son mari : — « Que ne lui » dis-tu de découper ce chapon d'après » la Grammaire ? Tu verras s'il a rien » appris. » Le mari, bonhomme, dit au garçon : — « Tu es à l'écart, sur un ta- » bouret ; c'est à toi de découper. Mais je » voudrais bien une chose, c'est que tu » découpes d'après la Grammaire. — » Bien volontiers, » répondit le fils, qui avait parfaitement compris la chose.

Il pose le chapon devant lui, prend le couteau, et, coupant d'abord la crête, la met sur une assiette et la présente au Curé en disant : « — Vous êtes notre père » spirituel et vous portez la tonsure ; » c'est pourquoi je vous donne la ton- » sure du chapon, c'est-à-dire la crête. » Il coupe ensuite la tête, et de la même façon l'offre à son père en lui disant : « Vous êtes le chef de la famille ; la tête

« vous revient de droit. » Puis il coupe les pattes avec leurs ergots, et les offre à sa belle-mère : « C'est à vous qu'il ap-
» partient d'aller par la maison faire le
» ménage ; pour cela, il faut des jambes ;
» je vous donne donc les pattes, pour
» votre part. » Il détache ensuite les ailerons et les met sur une assiette pour ses sœurs, en disant : « Ces fillettes auront
» bientôt à quitter la maison et à prendre
» leur volée ; il leur faut donc des ailes,
» c'est pourquoi je les leur donne. Moi,
» je suis un cadavre ; cela étant, et je
» l'avoue, je prends pour ma part ce
» cadavre. » Et il se met à couper et à dévorer le chapon, fort gaillardement.

Si la belle-mère l'avait d'abord regardé en dessous, maintenant elle le regardait de travers, en marmottant : — « Voyez
» le beau sire ! » et elle disait tout bas à son mari : « Voilà comme tu rentres dans
» ton argent ! » Elle avait bien sujet de murmurer et pareillement toute la compagnie, qui aurait préféré que le chapon fût découpé à la mode ordinaire, surtout le Curé : il semblait avoir le haut

mal, en se mirant dans sa crête. Peu de jours après le jeune homme, étant sur le point de s'en retourner à Bologne, leur expliqua plaisamment à tous pourquoi il avait découpé le chapon de cette manière, et moitié en riant montra à la belle-mère que c'était sa faute. Il prit congé amicalement des uns et des autres, quoique, à mon avis, la belle-mère dut se dire à part soi : « Bon voyage, et puisses-tu » ne jamais revenir ! »

NOUVELLE CXXXI

Salvestro Brunelleschi se rend aux Bains pour faire plaisir à sa femme et avoir des enfants ; sa femme veut y retourner l'année suivante. Salvestro lui dit qu'il n'est plus bon à rien et qu'elle essaye avec un autre ; elle va aux Bains sans lui.

SALVESTRO Brunelleschi, marié à une fort aimable dame du Frioul, n'en avait pas d'enfants; sa femme, on ne peut plus désireuse d'en avoir de lui, dit un jour : « Salvestro, » l'on m'a rapporté que si nous allions » aux bains de Petriuolo, j'engrosserais, » et que nous aurions des enfants. — » Ma femme, » répondit Salvestro, « c'est » d'une autre eau que celle des Bains

» qu'il faudrait pour cela. » La dame tint ferme à ce qu'il vînt aux Bains avec elle ; force fut à Salvestro de consentir et de prendre les purgations requises. Informé de ce qu'ils auraient à faire et voyant qu'elle était bien décidée à ce qu'il crevât, plutôt que de ne pas avoir d'enfants, ils se mirent en route un beau matin. Comme ils arrivaient à la Fontaine de San-Piero Gattolino, ils rencontrèrent certain Curé des Macchi, un bon vivant, en train de faire boire son roussin. — « Où allez-vous donc ? » leur demanda le Curé. — « Nous allons aux » Bains, » répondit Salvestro ; « mais je » pourrais bien dire que je vais à la bou- » cherie. — Par Dieu, » dit le Curé, « vous n'irez pas sans moi ; vous verrez » comme je vous ferai prendre du bon » temps. — A la bonne heure, » répondit Salvestro ; et ils se remirent tous les trois en route.

Ce Curé voulut être le pourvoyeur ; il acheta tout ce qu'il trouvait de meilleur à manger, si bien qu'ils vécurent papalement. Arrivés à Petriuolo, ils pri-

rent les bains, puis étant en leur logis, la femme dit à Salvestro : — « Tu sais ce » que le médecin a prescrit. » Ils se mirent au lit, et il fallut que Salvestro rendît le devoir conjugal, puis continuât tant et si bien qu'il finit par être rendu lui-même. Lorsqu'ils furent de retour à Florence, il en fit une grave maladie et en vint à deux doigts de la mort. Au cours de ses souffrances, il disait à sa femme : — « Vraiment, nous nous sommes » bien arrangés ; pour procréer un en- » fant, tu as voulu me faire crever. » Il se rétablit, mais la femme n'engrossa nullement ; l'année se passa de la sorte. Les autres femmes insinuèrent alors à celle de Salvestro qu'il fallait persister à prendre les bains, si l'on voulait avoir des enfants ; elle vint un jour à son mari et lui dit qu'elle comptait bien y retourner ; qu'une seule fois, comme on le lui avait dit, cela ne servait de rien, si l'on ne continuait toujours, toujours. Salvestro, qui l'entendait bien et se souvenait de ce que la première fois lui avait coûté, lui répondit : — « Ma femme, nous y som-

» mes allés l'année dernière : j'y ai mis
» tout ce que j'ai de force et d'applica-
» tion, pour satisfaire à ton désir d'avoir
» des enfants ; tu sais que j'en suis venu
» à deux doigts de la mort. Je ne suis
» plus bon à rien pour cette affaire-là ; s'il
» te plaît d'y aller, vas-y, essaye d'un
» autre ; moi, je n'en veux plus. » La femme se mit à rire. — « Tu ris ? » dit Salvestro. « Je te dis : va, bon voyage ; prends
» qui tu voudras ; tente l'aventure avec
» qui te plaira. Quant à moi, j'ai mon-
» tré ma bonne volonté jusqu'à en man-
» quer de mourir, et je vois que je ne
» suis bon à rien. »

La femme ne put décider Salvestro à partir ; elle y alla avec un de ses parents, mais elle eut beau faire : elle est encore à mettre enceinte, car peu de temps après elle mourut. Salvestro resta chez lui ; il n'alla pas aux Bains, pour y attraper la mort dans l'espoir d'avoir des enfants.

En cela il fut sage : cinq fois sur six, l'homme veut avoir des enfants, et ce sont autant d'ennemis, désireux de la mort de leur père pour jouir de la liberté.

NOUVELLE CXXXVI

Maître Alberto prouve que les dames de Florence, grace à leur adresse, sont en peinture les plus habiles artistes du monde ; que de plus celles qui sont laides comme le Diable savent se faire des figures angéliques et redresser leurs tailles contrefaites ou bossues.

LA République de Florence a toujours été opulente en hommes singuliers. Il y vivait naguère un grand nombre de peintres et d'autres maîtres qui se trouvèrent un jour rassemblés en un certain endroit hors de la ville, appelé San-Miniato a Ponte, pour des peintures et autres besognes qu'il y avait à faire dans l'église. Après avoir dîné avec l'Abbé, tous bien repus

et bien abreuvés, ils se mirent à deviser, et entre autres propos, l'un d'eux, qui s'appelait l'Orcagna, peintre en chef du noble oratoire de Notre-Dame dell' Orto San-Michele, posa cette question : « Quel » a été le meilleur maître peintre, si l'on » excepte Giotto ? » L'un prétendait que c'était Cimabue, un autre Stefano, un autre Bernardo ou Buffalmacco ; d'autres noms encore furent mis en avant. Taddeo Gaddi, qui se trouvait là, fit cette réflexion : — « Certes, nous avons eu ici de » grands artistes, et ils ont fait des œu- » vres telles qu'il est impossible à la » nature humaine d'aller plus loin ; mais » l'art s'affaiblit et décline chaque jour. » Un certain maître Alberto, renommé en l'art de sculpter le marbre, répliqua : — « Il me semble que vous vous trompez » fort, vous autres : j'entends vous dé- » montrer que l'on n'a jamais été plus » habile qu'aujourd'hui dans l'art de » peindre et même de donner des tons » de chair à la sculpture. » Les maîtres, l'entendant ainsi parler, se moquèrent de lui, comme s'il était hors du bon

sens. — « Vous riez, » dit maître Alberto; « mais je vous le prouverai, si vous le » voulez bien. — Oui, explique-nous » cela, pour l'amour de moi, » fit un, qui s'appelait Nicolao. — « Volontiers, puis- » que tu le désires, » répondit Alberto, « mais écoutez-moi un peu ; » ils étaient en effet tous comme des poules, quand elles se chamaillent. Alberto prit la parole : « Je crois que le plus grand maître » qui ait jamais existé en l'art de pein- » dre et de bien proportionner ses figu- » res, c'est Dieu, Notre-Seigneur; mais » à ce qu'il paraît, dans le nombre de ses » œuvres, on aperçoit pas mal de défauts; » aussi les corrige-t-on à présent. Qui » donc sont ces artistes vivants qui cor- » rigent l'œuvre de Dieu ? Ce sont les » dames de Florence. Y a-t-il peintre au » monde, elles exceptées, qui saurait pein- » dre blanc sur noir ou avec du noir » faire du blanc ? Vient à naître une » petite fille, et c'est le cas le plus fré- » quent, on dirait un escarbot. On la » frotte par ci, on l'emplâtre par là, on » la fait sécher au soleil, et la voici plus

» blanche qu'un cygne. Quel artiste, en
» drap, en laine, en peinture, pourrait
» faire ainsi du blanc avec du noir?
» Aucun, certes; c'est contre nature.
» Voilà une figure pâle et jaune : à l'aide
» de couleurs artificielles, ces dames lui
» donnent les teintes de la rose. Une
» autre, par défaut naturel ou par le
» ravage des années, semble toute racor-
» nie : elles lui rendent la fleur et la
» jeunesse. Il n'y a pas un Giotto, pas
» un autre peintre qui possède si
» bien l'art des couleurs. Mais voici qui
» est plus fort. Un visage sera mal pro-
» portionné, il aura de gros yeux : vite,
» l'œil devient un œil de faucon; le nez
» est de travers : elles le font paraître
» droit; les mâchoires sont celles d'un
» âne : elles les rajustent; celle-ci a les
» épaules énormes : elle les rapetisse;
» celle-là en a une plus haute que l'au-
» tre : elle se rembourre si bien de coton
» que les voilà toutes les deux d'un mo-
» delé parfait. Ainsi de la gorge, ainsi
» des hanches; elles n'ont pas besoin de
» ciseaux, et Polyclète lui-même, avec

» ses ciseaux, n'aurait peut-être pas su
» en faire autant. Bref, je vous le dis et
» vous l'affirme, les dames de Florence
» sont en peinture et en sculpture les
» plus habiles artistes qui aient jamais
» existé, puisque, cela est clair, elles
» savent refaire ce que la nature avait
» manqué. Si vous ne m'en croyez pas,
» regardez par tout le pays, vous ne
» trouverez pas une seule femme qui ait
» la peau noire. Ce n'est pas que la
» nature les ait toutes créées blanches de
» peau; non, mais à force d'étude, pres-
» que toutes les noires sont devenues des
» blanches. Il en est de leurs tailles
» comme de leurs visages : de par la na-
» ture, il y en a de droites, de tordues,
» de bossues; mais à force de soins et
» d'artifices, elles les réduisent toutes à
» d'harmonieuses proportions. Or, si je
» ne faux, la besogne fait l'éloge de l'ou-
» vrier. » Puis se tournant vers l'assem-
blée : « Qu'en dites-vous ? » demanda-t-
il. Tous, par acclamation, s'écrièrent : —
« Vive le maître ! il a parfaitement bien
» jugé. » Sur cette prairie qui s'étend

au-devant du Monastère, la conversation terminée, ils décernèrent à maître Alberto la baguette d'honneur et firent venir des bouteilles de vin pour se redonner des forces ; ils dirent ensuite à l'Abbé qu'ils reviendraient tous le dimanche suivant lui faire connaître leur décision touchant ce dont ils avaient délibéré.

NOUVELLE CXLIX

Un Abbé de Toulouse, sous le couvert de l'hypocrisie et en menant une vie telle que tout le monde le regarde comme un saint, est élu Évêque de Paris; une fois en possession de ce qu'il convoitait, il se montre tout le contraire, mène une vie dissolue et splendide, et arrive bien vite à bout des richesses de l'Évêché.

Il me vient maintenant à l'esprit de raconter comment un Religieux, sous le couvert de l'hypocrisie, dupa tout le monde et s'en trouva bien, au moins quant au corps; pour l'âme, je crois que non. Il y eut en France un Abbé de Toulouse que dévorait une immense ambition de devenir

l'un des principaux Évêques ou grand prélat ; en apparence, il se montrait tout le contraire, faisant semblant de croire que son Abbaye était pour lui un bénéfice trop considérable et répétant sans cesse : « Nul ne devrait désirer quoi » que ce fût, au delà de ce qui lui suffit » régulièrement. » Il mangeait maigrement, menait une vie plutôt austère que luxueuse, jeûnait tous les jours prescrits et d'autres encore. Il avait recommandé à son dépensier, quand il irait à la poissonnerie, d'acheter toujours les plus petits poissons et les moins chers possible, parce que c'était d'un mauvais exemple au monde que ceux de sa condition se missent en quête, pour leur table, de choses recherchées ; le dépensier observait ces ordres. L'Abbé, en continuant ainsi de vivre dans l'abstinence, vint bientôt à être considéré partout comme l'homme le plus religieux de France.

Advint que l'Évêque de Paris trépassa ; les électeurs et la commune, songeant à faire un nouvel Évêque,

donnèrent tous leurs voix, en levant la main, à l'Abbé, comme au plus saint homme qu'il y eût en France; on prit en considération sa vie, sa sainteté, et il fut élu Évêque par acclamation du peuple. Son élection lui ayant été signifiée, avec la confirmation du Pape, l'Abbé fit mine de refuser d'abord, disant que son Abbaye était déjà pour lui un bénéfice trop considérable. Mais ses singeries ne firent qu'enflammer davantage les esprits de ceux qui le voulaient pour Évêque, et force lui fut de consentir à ce qu'il désirait depuis si longtemps. Il abandonna son Abbaye et vint à Paris prendre possession et maintenue dudit Évêché; alors tous arrivèrent le visiter, comme le plus catholique et le plus saint homme qu'ils eussent jamais possédé, et lui baiser les mains, comme si elles eussent été les plus dévotes reliques. Ce vénérable Évêque installé dans le palais épiscopal, il arriva par hasard que son ancien dépensier, un jour que l'on ne mangeait pas de viande, acheta des poissons de mince valeur, comme à l'or-

dinaire, du temps de l'Abbé. Lorsque l'Évêque les aperçut : « Eh ! qu'est-ce » que cela veut dire ? » s'écria-t-il ; « n'y » en avait-il pas d'autres à la poissonne- » rie? — Monseigneur, » répondit le dépensier, « il y en avait des beaux et » des gros de toutes sortes ; mais j'en ai » acheté de ces tout petits que vous » vouliez toujours autrefois. » L'Évêque en souriant lui dit : — « Imbécile que » tu es, autrefois j'amorçais avec ces » petits poissons pour en prendre de » gros. Maintenant je suis à l'Évêché » de Paris, où il convient de mener la » vie un peu plus large qu'à l'Abbaye de » Toulouse ; dorénavant prends bien » soin d'acheter pour ma table les meil- » leurs morceaux que tu trouveras. » Le serviteur promit de ne pas l'oublier. Et si ledit Évêque avait commencé par jeûner et faire abstinence, désormais il ne sut plus ou ne voulut plus savoir ce que c'était que le jeûne, alléguant la grande fatigue que lui causaient ses fonctions. Les Parisiens, s'apercevant de ses nouvelles mœurs et de sa vie luxueuse,

s'émerveillèrent d'une transformation opérée en si peu de temps et se dirent en leur langue un proverbe que nous disons aussi en Toscan : *Je ne te connais que si je te pratique ;* et l'Évêque en disait un autre : *Je n'ai que faire de toi, Seigneur, l'hiver est parti.* Il vécut de la sorte, tant qu'il fut Évêque de Paris, si luxueusement et en faisant de telles dépenses, que celui qui vint après lui put bien dire : « Je me croyais » Évêque de Paris et je me trouve être » le prieur de l'Abbaye des Quatre-» Vents. »

NOUVELLE CLI

Fazio, de Pise, veut faire l'astrologue et le sorcier, vis-à-vis d'une multitude de bonnes gens; Franco Sacchetti lui ferme la bouche en lui posant des questions de telle nature, qu'il ne vient pas à bout d'y répondre.

Comme j'étais, moi qui parle, dans la cité de Gênes, il y a quelques années, je me trouvai sur la place du Marché au milieu d'une réunion de braves gens de tous pays ; il y avait là Messire Giovanni dell' Agnello et quelqu'un de ses parents, des Florentins bannis de Florence, des Lucquois qui ne pouvaient rentrer à Lucques, des Siennois à qui il était défendu de demeurer à Sienne; il y avait aussi quelques

Génois. On se mit à parler de ces choses dont le plus souvent se repaissent à vide ceux qui sont exilés de chez eux, c'est-à-dire de nouvelles, de bourdes, d'espérances et enfin d'astrologie, dont discourait magistralement un banni de Pise, nommé Fazio. Il prétendait lire dans le Ciel, par des signes manifestes, que quiconque était exilé de sa patrie devait y retourner avant la fin de l'année, et il alléguait encore qu'il le savait par prophétie. Je lui soutenais au contraire que, pour les choses à venir, ni lui ni personne n'en pouvait être certain; mais il n'en voulait pas démordre : il se croyait un Alphonse, un Ptolémée, et me riait au nez, comme s'il avait eu sous les yeux tout le futur et que moi je n'eusse pas même connaissance du présent. C'est ce qui me fit lui dire : « Fazio, tu es un » grand sorcier; mais devant ces braves » gens, réponds-moi franchement. Qu'y » a-t-il de plus facile à savoir, les choses » passées ou bien celles qui doivent » venir? — Oh! qui ne le sait? » répondit Fazio; « il faudrait avoir perdu la

» tête pour ne pas savoir les choses que » l'on a vu se passer; mais celles qui doi- » vent arriver, c'est moins commode. » Je lui dis alors : — « Eh bien, voyons » comme tu connais le passé, puisque » c'est si facile. Allons, dis-moi ce que » tu faisais à pareil jour, il y a un an. » Fazio se mit à réfléchir; je poursuivis : « Dis-moi ce que tu faisais il y a six » mois. » Notre homme cherche à se le rappeler; je lui demande enfin : « Quel » temps faisait-il, il y a trois mois? » Il réfléchit et roule ses yeux comme un homme égaré. « Ne roule pas ainsi tes » yeux, » lui dis-je. « Où étais-tu il y a » deux mois, à pareille heure? » Là-dessus, il fait mine de s'en aller; je le retiens par le manteau et je lui dis : « Reste là, regarde-moi un peu. Quel » navire est arrivé au port il y a un » mois? Quel autre a levé l'ancre? » Le voilà comme un imbécile; je lui dis : « Que regardes-tu là-bas? As-tu mangé » chez toi ou chez quelqu'un, il y a » aujourd'hui quinze jours? — Attends » un peu, » me répond-il. — « Qu'ai-je

» à faire d'attendre ? Je ne veux pas » attendre, » lui dis-je. « Que faisais-» tu il y a aujourd'hui huit jours, à cette » heure ? — Laisse-moi un peu de répit, » réplique-t-il. — « Quel besoin de répit peut » avoir un homme qui sait l'avenir ? » repris-je. « Qu'as-tu mangé il y a quatre » jours ? — Je vais te le dire. — Et que » ne le dis-tu tout de suite ? — Tu es » trop pressé. — Comment, pressé ? dis » vite, allons. Qu'as-tu mangé hier matin ? » Ne peux-tu pas le dire ? » Et il restait muet à chaque question. Le voyant ainsi hors de lui, je le prends par son manteau et je lui dis : « Je te parie dix contre » un que tu ne sais pas si tu es éveillé » ou si tu dors. — Par l'Évangile, je serais » un joli garçon, » réplique-t-il, « si je » ne savais que je ne dors point. — Et » moi je te dis que tu n'en sais rien et » que tu ne pourrais jamais le prouver. » — Comment ? Je ne sais pas si je suis » éveillé ? — Il te paraît que si, à toi, » lui dis-je, « mais il le paraît aussi à celui » qui rêve. — Allons, c'est bon, » dit le Pisan ; « tu as trop de syllogismes dans

» la tête. — Je ne sais ce que c'est que
» des syllogismes ; je te dis les choses au
» vrai et au naturel ; mais toi, tu cours
» derrière le vent du Mont Gibel. Mainte-
» nant, je veux te demander autre chose.
» As-tu jamais mangé des nèfles ? —
» Oui, mille fois, » dit le Pisan. — « Alors
» tant mieux ; combien y a-t-il de noyaux
» dans la nèfle ? — Je n'en sais rien ; je
» n'y ai jamais pris garde. — Et si tu ne
» sais pas cela, les noyaux sont pour-
» tant assez gros, comment sauras-tu les
» affaires du ciel ? Allons plus loin, »
poursuivis-je ; « combien y a-t-il d'an-
» nées que tu es dans la maison où tu
» demeures ? — J'y suis depuis six ans et
» quelques mois. — Combien de fois es-tu
» sorti et as-tu descendu l'escalier ? —
» Quatre ou six ou huit fois par jour. —
» Eh bien, dis-moi combien il a de
» marches. — Je te le donne gagné, »
répondit le Pisan. — « Tu as raison de
» dire que je t'ai gagné, » repris-je, « toi
» et tous les autres sorciers de ton espèce.
» Vous vous mêlez de prophétiser et devi-
» ner à votre fantaisie, et vous êtes tous

» plus pauvres que la pierre à aiguiser. » Or j'ai toujours entendu dire : *A bon* » *devin, grande richesse.* Vois le bon » devin que tu fais, et comme tu es » riche ! »

Pour sûr, c'est bien là ce qui se passe. Tous ces gens qui s'en vont écarquillant les yeux, passant la nuit sur les toits, comme les chattes, examinent si bien le ciel, qu'ils en perdent la terre et restent des gueux à bâton. Ainsi, à l'aide d'arguments nouveaux, je confondis le Pisan Fazio. Quelques bonnes gens me demandèrent si j'avais trouvé dans un livre les raisons à l'aide desquelles je venais de battre Fazio; je leur répondis que oui; que je les avais trouvées dans un livre que je portais toujours sur moi, intitulé *le Cerbacone.* Ils en furent satisfaits et demeurèrent émerveillés.

NOUVELLE CLVII

Messire Francesco de Casale, seigneur de Cortone, emmène Pedro Alonzo pour lui montrer le corps de Saint Ugolin; Pedro Alonzo se recommande au Saint d'une manière toute nouvelle, persiste dans sa façon de voir et quitte Messire Francesco.

Dans la ville de Cortone, du temps de Messire Francesco de Casale, qui en était le Seigneur, arriva un gentilhomme d'Espagne, le parent peut-être de Messire Egidio d'Espagne, le Cardinal, et qui s'appelait Pedro Alonzo. C'était un bon vivant, grand mangeur; on s'amusait parfois à lui demander combien il lui fallait de viande pour son repas. — « Aux dépens de qui? » disait-il.

Si on lui répondait : — « A tes propres » dépens ; » il ne manquait pas d'ajouter : — « Je suis un tout petit mangeur ; un » peu de viande me suffit ; » mais si on lui disait : — « Aux dépens d'un tel ; — » Je suis un fort grand mangeur, » répliquait-il, « et il me faut beaucoup de » viande. » Il avait encore d'autres mots dans ce genre-là.

Un jour ce Pedro Alonzo se trouvant avec le susdit Seigneur, celui-ci se mit à lui vanter beaucoup certaines reliques qu'il y avait dans la ville, entre autres le corps de Sainte Marguerite. — « Voilà » une belle relique, » dit Pedro, « si » l'on songe à ce que fut la Sainte. — » Ce n'est pas celle-là, » reprit le Seigneur, « c'est une autre Sainte Margue- » rite, qui était du pays. — Cela peut » bien être, » dit Pedro ; « il me semble » en effet que partout où ont régné des » Princes, il y a quantité de corps de » Saints, et spécialement des martyrs. » — Sur ma foi, » répliqua le Seigneur, « il y en a ici bien d'autres ; il y » a surtout un corps de Saint Ugolin, la

» plus vénérable relique que tu aies vue
» de ta vie ; je veux que nous allions la
» voir demain matin. Tu n'as qu'à t'y
» recommander, et pour sûr, Pedro, il a
» fait assez de miracles ; si ce que tu de-
» mandes est licite, il t'en fera la grace.
» — Je veux bien, Monseigneur, » dit Pedro, « et même je vous en prie. »

Le lendemain matin, Messire Francesco sortit avec Pedro et tous deux se rendirent à l'église où était le corps en question ; ils pénétrèrent dans une chapelle et les clercs le tirèrent soit de l'autel, soit d'une armoire, enveloppé, comme c'est l'usage, de toutes sortes de voiles et de draperies d'or, et le découvrirent peu à peu ; le Prince était à genoux devant, et Pedro de même, à côté de lui. Lorsque le corps entier fut à nu et qu'on le vit tout noir, horrible, avec ses os qui perçaient la chair : — « Approche, Pedro, » dit le Prince, « et recommande-toi à lui. » Pedro, à cette invitation d'approcher, sentit tous ses cheveux se hérisser sur sa tête ; il s'approcha néanmoins, pour obéir, et se mit à faire le signe de la Sainte

Croix en s'écriant : — « Messire Saint » Ugolin, je vous en prie pour l'amour de » Dieu, ne me faites ni bien ni mal. » Il répéta par trois fois ces paroles, en se signant continuellement. Le Prince le regardant, stupéfait, lui dit : — « Pedro, » aurais-tu peur des Saints ? — Monsei- » gneur, » répondit Pedro, « jamais je » n'ai eu si peur. » Ils se relevèrent, et après avoir fait de nouveau le signe de la croix, sortirent.

En chemin, tout en causant, le Prince dit : « Tu m'as bien surpris avec ta con- « tenance et tes paroles, devant le véné- » rable corps de ce Saint. — Monsei- » gneur, » répondit Pedro, « je n'ai » jamais eu frayeur pareille ; c'est le » corps le plus noir que j'aie jamais vu, » et si les corps des Saints sont si épou- » vantables, que doivent être ceux des » damnés ? Ma foi, je ne puis m'empê- » cher de vous le dire : le monde est » plein de nouveautés, et chacun aime » ce qui est nouveau, *quia omnia nova* » *placent ;* votre Saint Ugolin peut avoir » été un saint homme, mais je ne tro-

» querais pas mon corps contre le sien. » Dans le catalogue des Bienheureux, je » n'ai jamais vu de Saint Ugolin, et je » ne sais trop ce qu'il a été. Si vous » avez pour lui de la piété et de la dévo- » tion, adorez-le; pour moi, je ne suis » pas prêt de l'adorer : il me tarde mille » ans de m'en aller à la grace de Dieu, » que j'adore. Vous, adorez votre Saint » Ugolin, mais faites voir son corps » le moins possible; quant à moi, je » ne m'en soucie et je compte bien ne » le revoir jamais. » Messire Francesco, après l'avoir laissé dire, s'écria : — « Pour » sûr, Pedro, c'est une des plus belles » reliques du monde, mais tu ne la » connais pas. — Cela peut bien être, » qu'elle vous paraisse belle, » répondit Pedro; « peut-être aussi me l'avez- » vous montrée pour me chasser d'ici; » je veux m'en aller, car elle m'a fait » grand'peur, une peur telle, que je vous » dis adieu; faites votre deuil de moi, » tant qu'il y aura à Cortone ce corps » de Saint Ugolin. » Monté à cheval, il dit au Prince : « Restez avec Saint Ugo-

» lin; je m'en vais sans lui. — Puisque » tu veux partir, Pedro, » répliqua le Prince, « eh bien, va-t'en avec Saint » Ugolin. — Monseigneur, » dit Pedro, « si vous le dites encore, je suis capable » de ne plus savoir si je dois rester ou » m'en aller; » et donnant de l'éperon à son cheval, après avoir répété au Prince : « Restez avec Saint Ugolin, » il s'éloigna.

Il en arrive ainsi par le monde; les Princes et tous les autres mortels sont si infatués de nouveautés, que, s'ils le pouvaient, ils changeraient le gouvernement du ciel, comme ils changent si souvent celui des pays. Nous avons les Saints canonisés, et nous en cherchons d'autres, dont nous ne savons pas même s'ils existent. Nous avons Notre-Seigneur Jésus-Christ, sa Mère, les Apôtres et les autres grands Saints du Paradis, et nous courons à Saint Barduccio. D'une part nous dirons que quiconque meurt excommunié, son corps reste intact, sans se corrompre; et d'autre part nous réputerons qu'un cadavre qui ne

se corrompt pas est un corps saint. Cette idolâtrie va si loin, qu'on abandonne les Saints véritables pour les Saints de contrebande, devant les images desquels on place plus de cierges et d'*ex voto* en cire que devant Notre-Seigneur. Ainsi on quitte la route ancienne pour la nouvelle, et les Religieux souvent en sont cause : ils répandent le bruit qu'un corps enterré dans leur église a fait des miracles, et ils l'exhibent en peinture, afin d'en tirer, non de l'eau pour leur moulin, mais de la cire et de l'argent ; la foi devient ce qu'elle peut.

NOUVELLE CLXV

Carmignano, de Fortune, décide d'une façon singulière la valeur d'un coup au jeu de trictrac, en passant par hasard dans la rue; ce coup pourtant ne pouvait être jugé, si on ne l'avait pas vu jouer.

CARMIGNANO, de Fortune, dans l'État de Florence, fut un homme de basse condition; il ne vivait ni comme un bourgeois, ni comme un homme de Cour, et s'en allait vêtu d'une veste grise, sans manteau, un large capuchon sur la figure, la ceinture lâche, plus malpropre que personne, le nez et les yeux toujours suintants. Il était si goulu, qu'il s'inquiétait toujours de ce que mangeaient les autres : les gens chi-

ches le fuyaient ; d'autres le recevaient plutôt pour l'entendre dire du mal d'autrui (chose en quoi il excellait mieux que personne), qu'à cause d'autres mérites. Fait comme il l'était, pour excuser sa mauvaise langue, il disait spirituellement que ce qu'il y a de pire, ce n'est pas de dire du mal des gens, c'est de rapporter le mauvais propos. En y réfléchissant, le mot est d'un philosophe ; en effet, notre fragile nature est inclinée aux vices et souvent, à dîner comme à souper, on cause plus des affaires des autres que des siennes propres : si rien n'en transpirait, rarement il en résulterait du mal, mais les propos sont rapportés et il en advient querelles et morts d'hommes. Ce Carmignano tenait fort bien compte de la qualité des hommes et des dames, et lorsqu'il se trouvait à même d'en médire, il savait orner et enchâsser si bien son propos, que celui même auquel le mot s'adressait ne faisait qu'en rire. Il jouait tantôt aux échecs, tantôt au trictrac, et si l'on venait à dire quoi que ce fût, à donner un

conseil qui lui fût nuisible, il avait la langue prompte à vous le reprocher. Il allait toujours sans caleçons, à telles enseignes qu'un jour qu'il jouait aux échecs, un jeune homme de grande famille, apercevant sa boutique, lui dit : « Car-» mignano, tu as encore ce pion-là. » Carmignano, qui savait que la mère de ce garçon était assez libérale de son corps, lui répliqua : — « Ta » maman le connaît mieux que toi. » Un marchand, nommé Leonardo Bartolini, lui ayant dit quelque chose qui lui déplut, comme il jouait au trictrac, Carmignano se souvint que cet homme avait beaucoup de frères, dont un certain maître Marco, grand théologien, et un autre appelé Tobie, homme de peu de valeur et presque idiot : « Je supporte » cela de toi, qui n'es qu'une bête, » lui dit-il ; « le plus sage de vous tous, c'est » le Tobie, et je mets encore avant toi » maître Marco. » Ainsi avait-il la riposte toute prête, mieux que nul autre.

Je dis donc qu'un jour, comme il passait par Frascati, une grande con-

testation venait de s'élever à une partie de trictrac. L'un des joueurs était un homme considérable, d'une grande famille ; l'autre, un pauvre diable de rien du tout. Autour se tenaient pas mal de gens et personne ne voulait déclarer qui avait raison ou tort. Carmignano, mis au fait de la chose, s'avance et dit : « Je » me charge de décider, sauf appel, qui » est-ce qui a tort. » Le riche particulier, qui ne se souciait pas de sa décision, s'écrie : « — Comment ? tu n'y étais pas. » — Je t'affirme que je connais l'affaire et » que je la déciderai sans faute. — Pour » moi, j'en serai bien aise, » dit le pauvre diable de joueur ; « et je te prie de » parler, pour l'amour de Dieu. » L'autre, voyant la chose arrivée là, se tourne arrogamment du côté de Carmignano : — « J'en suis bien aise aussi, » rien que pour voir ce que tu diras. — » Eh bien, mon avis, » dit Carmignano, « c'est que tu as tort ; parce que » si tu avais raison, tous ces gens qui » sont là te l'auraient dit dès le com» mencement de la discussion ; ils l'au-

» raient déclaré tout haut. Mais comme » tu as tort, personne n'a osé le dire, à » cause de ton importance ; donc, c'est » celui qui joue contre toi qui a raison. » — Tu dis bien vrai, » murmuraient à demi-voix ceux qui étaient là. Le riche particulier se mit à menacer Carmignano et à lui dire : — « Tu me fais perdre » la partie ; par le corps !.. par le sang !.. » Tu me le payeras. — Je t'ai déclaré » tout d'abord, » reprit Carmignano, « que je voulais décider l'affaire, sauf » appel ; je le veux encore, peut-être ai- » je mal jugé. Ceux qui sont ici présents » le diront, et si leur langue est embar- » rassée, fais venir des fèves blanches et » des fèves noires ; les fèves parleront » pour eux. » L'arrangement ne convint pas du tout à notre homme, qui s'écria : — « On ne décide pas aux fèves les parties » de trictrac, » et secouant la tête : « Je » m'en souviendrai, » fit-il. — « Oui, tu » t'en souviendras, » dit Carmignano ; et faisant demi-tour, avec son capuchon enfoncé sur la figure, son nez et ses yeux suintants, il s'en alla.

Cette Nouvelle me fait souvenir de la manière dont va le monde aujourd'hui en ce pays, et le plus faible le sait bien, quand il a à faire à plus fort. Loin qu'on lui donne raison, il ne trouve personne qui ouvre pour lui la bouche ou qui veuille décider contre l'homme puissant. Dans les pays qui prétendent se gouverner en République, cette iniquité sévit encore davantage, et la preuve c'est qu'un procès y durera huit ou dix ans ; lorsque en si long temps il n'est pas jugé, chacun peut penser, comme Carmignano, que la plus forte partie cherche des délais pour ne pas payer. Ne voit-on pas, en justice, tous les pauvres diables et les chétifs exécuter la sentence ? Les puissants n'entendent pas de cette oreille.

NOUVELLE CLXXXIII

Gallina Attaviani donne un bon repas à un étranger, le croyant un grand maître ès arts. Le repas fait, il s'aperçoit du contraire ; il a perdu sa dépense et reste tout confus.

Je vais parler d'une aventure d'un autre genre arrivée à l'un de nos Florentins, nommé Gallina Attaviani. Il était orfèvre, près de la Porte Sainte-Marie, et toute la journée, comme font les orfèvres, il taillait ses ciselures, à l'entrée de sa boutique. Par hasard était venu à Florence, dans ce temps-là, se rendant à Rome, un certain Renauld, de Montpellier. Sorti le matin de l'auberge des Macci, où il logeait, il se rendit à Orto

San-Michele entendre la messe ou voir Notre-Dame, puis alla au Marché-Neuf, du côté de la Porte Sainte-Marie, où il avait pris l'habitude de s'arrêter, le dos appuyé à la boutique de Gallina; là, sans dire un mot, il regardait et examinait Gallina travailler. A force de le voir plusieurs jours de suite, Gallina eut l'idée que ce devait être quelque grand maître en l'art de la ciselure, et le prenant pour un Polyclète, un matin, sans en savoir plus long, il lui dit : « Gentilhomme, » je vous prie de venir dîner avec moi » demain matin. — Grand merci, » répondit Renauld à diverses reprises; « ce » n'est pas la peine, je suis bien votre » serviteur, etc. » Gallina s'en enflamma davantage, et le pria tant, que l'autre finit par accepter l'invitation. Le hasard servit à souhait Gallina, en ce qu'il put faire une plus grosse dépense; on était en carême, et il y avait au marché du Pont des esturgeons et des lamproies. Il sortit, invita quelques gentilshommes de ses amis, des Bardi, des Rossi, et fit un très-beau repas à quatre services.

Le lendemain venu, Renauld se présenta à la boutique de Gallina, et l'on se mit à dîner. Comme c'est l'usage, tout le monde faisait grand accueil à l'étranger et demandait à Gallina qui c'était. — « Je » n'en sais rien, » répondait Gallina, « mais » autant que je puis voir, c'est un grand » maître ès arts, et, avant de quitter la » table, je lui demanderai quelle est sa » partie. » On mangea, le dîner prit fin, et comme on apportait à laver les mains, Gallina dit : « Vous devez être un grand » maître, à Montpellier ; eh ! Dieu vous » garde, dites-moi donc quel est votre » profession ou votre métier ? — Ma » foi, » répondit Renauld, « je suis bar- » bouilleur de pots. Nous appelons bar- » bouiller, peindre dans le genre de ce » qui se voit là-dessus, et pots ce que » vous autres vous nommez des vases à » boire. » En entendant ces explications, Gallina se dit : — « Bon, j'ai fait de la dé- » pense bien à raison ! Si je continue de » la sorte, je pourrai me mettre à faire » des pots de terre, comme ce garçon-là, » et laisser de côté l'orfèvrerie. » Les au-

tres qui étaient à dîner étouffaient de l'envie qu'ils avaient de rire. Tous levés de table, Guerrieri de' Rossi, l'un des convives, prit Gallina par la main et lui dit : — « Il t'est arrivé ce matin la meil-
» leure histoire que j'aie jamais vue ar-
» river à personne. Ne regrette pas la
» dépense que tu as faite, quoique ce
» garçon soit un barbouilleur de pots.
» Tu t'appelles Gallina » (poule) « et il
» s'appelle Renauld » (renard). « Quand
» as-tu vu que le renard s'approche de
» la poule pour autre chose que pour la
» croquer ? Heureusement, le hasard t'a
» bien servi en ce que tu lui as donné à
» manger d'assez bonnes choses, grace à
» quoi tu en as réchappé. Congédie-le
» donc le plus tôt que tu pourras et
» laisse-le aller barbouiller des pots. —
» Guerrieri », dit Gallina, « tu plai-
» santes toujours ; mais ce m'est tout
» un. — Et moi ce m'est tout autre, »
reprit Guerrieri ; « cette lamproie est la
» meilleure chose que j'aie encore man-
» gée. »

On rit longtemps de l'histoire sur la

place du Pont. Renauld et Gallina s'en allèrent du côté de la boutique, et, quelques jours après, Renauld s'en retourna à Montpellier barbouiller des pots.

NOUVELLE CXCI

Le peintre Bonamico, réveillé tous les matins de bonne heure pour travailler par Tafo, son maître, a l'idée de mettre dans la chambre des escarbots avec des bouts de chandelle allumés au derrière. Tafo croit que ce sont des diables.

Quand un homme vit en ce monde et fait au cours de son existence toutes sortes de choses singulières et plaisantes, on ne peut pas raconter en une seule Nouvelle tout ce qu'il a accompli en sa vie entière ; aussi reviendrai-je sur un dont j'ai déjà parlé, qui s'appelait Bonamico, peintre, et qui aimait à dormir, la nuit venue. En sa jeunesse, il était l'élève d'un certain

Tafo, peintre, et passait la nuit avec lui sous le même toit, dans une chambre séparée de celle de Tafo par une cloison de briques. Comme il est dans l'habitude de tous les maîtres d'appeler leurs élèves dès le matin, surtout l'hiver, où les nuits sont longues, pour se mettre à l'ouvrage, Tafo suivit l'usage avec Bonamico durant la moitié d'un hiver, le réveillant pour travailler à la chandelle, si bien que Bonamico commençait à se dégoûter de cette besogne, en gars qui aurait mieux aimé dormir que peindre. Il s'ingénia de trouver voie et moyen pour que cela ne pût continuer, et songeant que Tafo était vieux, s'avisa d'une bonne farce qui l'empêcherait de le réveiller la nuit et le déciderait à le laisser dormir. Un beau jour il s'en fut dans une cave qu'on ne balayait pas souvent et y ramassa une trentaine d'escarbots, se procura des aiguilles fines et pointues, de petits bouts de chandelle de cire et renferma le tout en un coffre, dans sa chambre; il guettait qu'une nuit Tafo se réveillât pour l'appeler. Aussitôt qu'il

l'entendit se remuer et s'asseoir sur son lit, un à un il prit les escarbots, leur enfonça les aiguilles dans les reins, piqua dessus les bougies qu'il alluma, et les lâcha dans la chambre de Tafo, par l'entre-bâillement de sa porte. Quand Tafo aperçut le premier, puis tous les autres à la file remplir sa chambre, il se mit à trembler comme la feuille, et se renfonça sous les draps en se cachant la figure, de façon à voir le moins possible, d'un œil seulement, tout en se recommandant à Dieu et en récitant les Litanies et les Psaumes de la Pénitence. Il resta ainsi jusqu'au jour, en grande peur, et croyant véritablement que c'étaient des diables de l'Enfer.

Encore tout épouvanté, il se lève et appelle Bonamico. « As-tu vu cette nuit » la même chose que moi? » lui demande-t-il.— « Je n'ai vu quoi que ce fût, » répond Bonamico, « je dormais, et je » n'ai pas ouvert l'œil. Je m'étonne » que vous ne m'ayez pas appelé pour » travailler à la chandelle, comme de » coutume. — Travailler! » reprend

Tafo; « j'ai vu plus de cent diables
» dans ma chambre, et j'en ai eu la plus
» grande frayeur que j'aie jamais éprou-
» vée; cette nuit, bien loin d'avoir l'idée
» de peindre, je ne savais pas moi-même
» où j'en étais. Pour Dieu, je t'en prie,
» mon cher Bonamico, tâche donc de
» nous trouver quelque autre maison
» à louer; sortons d'ici, car je ne veux
» pas y rester davantage. Je suis vieux,
» et si je passais trois nuits comme
» celle que je viens de passer, je ne vi-
» vrais pas jusqu'à la quatrième. »
Entendant son maître parler de la sorte,
Bonamico lui dit : — « Il me semble
» surprenant que, couchant tout près
» de vous, comme je fais, je n'aie ni
» vu ni entendu rien de tout cela. Il
» arrive souvent la nuit qu'on croit
» voir un tas de choses qui ne sont
» pas; souvent on rêve, on s'imagine
» que c'est vrai, et ce n'est qu'un
» songe. Ne vous dépêchez pas tant de
» vouloir changer de maison, faites l'ex-
» périence d'une autre nuit. Je suis près
» de vous et je me tiendrai prêt, s'il ar-

» rive quelque chose, à voir ce qu'il » y aura à faire. »

Bonamico en dit tant, que Tafo consentit, quoique à grand'peine, et rentré le soir à la maison, il ne faisait que regarder en l'air, comme un homme frappé de terreur. Il se mit au lit, mais resta toute la nuit au guet sans dormir, à lever la tête, puis à la cacher sous les draps, sans penser le moins du monde à réveiller Bonamico pour peindre à la chandelle; il songeait plutôt à l'appeler à son secours, s'il apercevait ce qu'il avait vu la nuit précédente. Bonamico, qui comprenait bien tout, eut néanmoins peur qu'il ne le réveillât pour travailler dès le matin, et lâcha par la fente de la porte trois escarbots avec leurs bouts de bougie. Dès que Tafo les aperçut, il s'enfonça sous la couverture en se recommandant à Dieu, en se vouant à lui, et récitant une foule de prières, sans oser appeler Bonamico. Celui-ci, la farce jouée, se remit à dormir et attendit ce que Tafo aurait à lui dire le matin.

Le matin venu, Tafo, hasardant le nez

hors des draps, vit qu'il faisait jour, se leva tout engourdi, et d'une voix tremblante appela Bonamico.—« Quelle heure » est-il ? » demanda Bonamico, faisant mine de se réveiller. — « J'ai compté » cette nuit toutes les heures, » dit Tafo, « car je n'ai pas fermé l'œil. — Com- » ment ? » dit Bonamico. — « A cause de » ces diables, » répondit Tafo; « quoiqu'il » n'en soit pas venu autant que l'autre » nuit. Tu ne me ramèneras plus ici; » sortons, allons-nous-en; je ne suis » pas près de revenir dans cette maison.» Bonamico eut beau lui dire que, le soir arrivé, il l'y ramènerait tout de même, il ne le décida qu'en lui donnant à entendre que si un prêtre dûment consacré couchait avec lui, les diables n'auraient plus le pouvoir de venir au logis. Tafo s'en fut trouver le Curé de sa paroisse, et le pria de venir souper et coucher avec lui; il lui en dit le motif. Tout en devisant là-dessus, ils rejoignirent Bonamico, et tous les trois rentrèrent à la maison. Le prêtre, s'apercevant que Tafo était comme hors de lui, tant

il avait peur, lui dit : « Ne craignez » rien ; je sais tant et tant d'oraisons, » que si ce logis était plein de dia- » bles, je les ferais sauver à toutes » jambes. — J'ai souvent entendu dire,» suggéra Bonamico, « que les plus grands » ennemis de Dieu sont les diables ; si » cela est, ils doivent être aussi les » grands ennemis des peintres, qui le » représentent si souvent, lui et les au- » tres Saints ; à l'aide de leurs œuvres » se fortifie la foi catholique, qui peut- » être péricliterait, si les tableaux, dont » le but est d'inciter à la dévotion, » n'existaient pas. Cela étant, quand la » nuit, moment où les démons ont le » plus de pouvoir, ils entendent qu'on » se lève pour travailler à la chandelle » et faire ces peintures qui leur causent » tant de colère et tant de douleur, ils » accourent à grand fracas troubler » cette besogne détestée. — Dieu m'as- » siste, » dit le Curé, « ce raisonnement » me plaît beaucoup ; mais les choses » prouvées sont plus sûres ; » et se tournant vers Tafo : « Vous n'avez pas

» tant besoin de gagner de l'argent, qu'il » vous faille, si ce que dit Bonamico est » vrai, vous lever la nuit pour peindre ; » faites-en l'expérience une nuit ou » deux ; je coucherai avec vous, ne vous » levez pas, ne travaillez pas à la chan- » delle, et nous verrons comment iront » les choses. » Ce fut une affaire convenue ; toutes les nuits que le prêtre vint coucher, les escarbots ne se montrèrent nullement : nos gens en conclurent que la raison donnée par Bonamico était claire et manifeste, et Tafo fut bien quinze nuits sans appeler Bonamico pour travailler.

Une fois rassuré, poussé par le désir du gain, Tafo, une belle nuit, se remit à réveiller Bonamico : il lui fallait achever un tableau pour l'abbé de Bonsollazzo. Bonamico, voyant recommencer le jeu, prit de nouveau des escarbots, et la nuit suivante les lâcha par la chambre à l'heure accoutumée. A cette vue, Tafo se fourre dans les draps, tout en peine et murmurant en lui-même : « Allons, va, » Tafo, va travailler ; et le prêtre qui

» n'est plus là ! Vierge Marie, secourez-
» moi, » et un tas d'autres paroles, jusqu'à ce que le jour vînt. Une fois levés, lui et Bonamico, Tafo lui dit que les diables sont revenus. — « Voilà ce qui
» montre clairement, » dit Bonamico, « qu'il en est bien comme je le disais,
» quand le Curé était là. — Allons re-
» voir le Curé, » répondit Tafo. Ils le rencontrèrent et lui dirent ce qui était arrivé. Là-dessus le prêtre affirma que Bonamico avait deviné juste, et il notifia la chose à ses paroissiens comme tout à fait indubitable : si bien que personne, Tafo ni les autres peintres, n'osa plus désormais se lever pour travailler à la chandelle.

L'histoire se divulgua, si bien que l'on ne parlait plus d'autre chose ; Bonamico, en homme de sainte vie, fut réputé avoir connu, par inspiration divine ou par révélation, la véritable raison de ces apparitions d'esprits dans le logis du peintre. Cela fut cause qu'on le considéra désormais davantage, et grace à ce renom, d'élève il devint maître. Il se sépara de

Tafo; peu de temps après, il ouvrit un atelier pour son propre compte, délibérant de s'appartenir et de pouvoir dormir tout son soûl. Tafo loua une autre maison pour y passer le reste de ses jours, et fit le vœu de ne jamais peindre à la chandelle, jamais de sa vie, de peur de tomber entre les mains des escarbots.

NOUVELLE CXCVI

Messire Rubaconte, Podestat de Florence, rend quatre belles et curieuses sentences en faveur de Begnai.

Je veux rapporter brièvement quatre jugements rendus par un Podestat de Florence, appelé Messire Rubaconte, tous les quatre en faveur d'un homme simple et bizarre, appelé Begnai. Ce Podestat n'était pas entré en charge depuis deux mois, que Begnai, se trouvant sur un pont alors construit en bois, et voyant venir de l'autre bout une grande troupe de gens à cheval, fut contraint de sauter sur le parapet, en bois aussi et fort étroit. Quand la troupe passa près de lui, il se trouva bousculé et tomba dans l'Arno sur le dos d'un

homme qui se lavait les jambes : l'homme fut tué du coup. Les parents du mort firent appréhender au corps Begnai, et par-devant le Podestat, demandèrent qu'il fût livré au supplice, puisqu'il avait tué un tel. Le Podestat, après avoir examiné la cause, et quoique la loi dît formellement : Quiconque a tué doit être mis à mort, donna tort aux accusateurs. — « Nous réclamons notre droit, » disaient ceux-ci, entre autres choses. — « J'entends vous faire droit, » répondit le Podestat, « et vous mettre à même de vous » venger. Le moyen, le voici, et telle est » ma sentence : Que ce Begnai aille se » laver les pieds dans l'Arno, à la place » même où le mort se les lavait; l'un de » vous, le plus proche parent du défunt, » se placera sur le parapet du pont, à » l'endroit où était Begnai, et lui tom- » bera sur le dos. » Nos gens parurent être mal à l'aise et ne savoir que répondre; ils abandonnèrent la poursuite et Begnai fut relâché.

La seconde fois, l'âne d'un paysan était tombé par terre et ne pouvait se

relever; le paysan le tirait par devant, il pria Begnai d'en faire autant par derrière. Begnai prit l'âne par la queue et tira de toutes ses forces: la queue lui resta dans la main. Le maître de l'âne, s'estimant lésé, recourut au Podestat et fit citer Begnai. Le Podestat, mis au courant de l'affaire et entendant Begnai alléguer qu'il croyait la queue de l'âne plus solidement attachée, étouffait de rire. Le maître de l'âne s'écriait : « Je » ne t'ai pas dit de lui arracher la queue. » — Bonhomme, » jugea le Podestat, « remmène ton âne à la maison ; quoi- » qu'il n'ait plus de queue, il portera le » bât tout aussi bien. — Et comment se » garantira-t-il des mouches ? » demandait le pauvre homme. Le Podestat décida qu'il devait emmener l'âne, ou bien, s'il l'aimait mieux , Begnai le garderait jusqu'à ce qu'il eût réussi à lui remettre la queue, puis le lui rendrait. Begnai fut libéré, et le paysan jugea préférable de s'en retourner chez lui, avec son baudet sans queue.

La troisième affaire vint de ce que

Begnai trouva une bourse avec quatre cents florins dedans. Celui qui l'avait perdue la cherchait partout, Begnai la lui rend; l'homme lui fait une querelle et prétend qu'il lui manque cent florins. — « Je t'ai donné la bourse telle que je l'ai » trouvée, » dit Begnai. L'affaire est portée devant le Podestat, qui, la cause entendue, dit au demandeur : « — Est-il » supposable que si cet homme avait eu » envie de mal faire, il aurait de son » propre gré opéré la restitution? — » N'importe, » répondit l'homme; « il y » avait cinq cents florins. — Eh bien » alors, » dit le Podestat, « je veux que » Begnai garde cette bourse de quatre » cents florins, puisqu'il y en avait cinq » cents dans la tienne; trouve celle des » cinq cents florins. Tu n'auras l'autre que » si tu te trouves satisfait de la reprendre » telle quelle, et si tu promets sincère- » ment de restituer les quatre cents flo- » rins, au cas où ils appartiendraient à » un autre. » L'homme prit la bourse et stipula la promesse; Begnai fut laissé libre.

Le quatrième et dernier différend eut lieu sur la fin des fonctions du Podestat. Voici à quelle occasion : Begnai allait à cheval à la foire de Prato ; quand il fut à Peretola, il rencontra d'autres cavaliers, avec des femmes, et se joignit à eux. Son cheval, assez mal commode, se mit à vouloir grimper sur un autre, monté par une femme qui était enceinte ; la femme tomba par terre et se blessa. Son mari et ses frères portèrent plainte au Podestat ; Begnai fut mandé, il comparut et dit qu'il n'y avait pas de sa faute, que c'était celle de son cheval, un animal qu'il ne connaissait pas et à qui il n'avait jamais parlé. — « Foi de Dieu, Begnai, » dit le Podestat, « tu dois être un grand » malfaiteur, car j'ai continuellement » à régler tes procès. » Puis se tournant vers les parties de la dame en question : « Que demandez-vous ? » leur dit-il. — « Messire le Podestat, » dirent ces gens, « vous paraît-il convenable que » cet homme ait fait avorter cette dame ? » — Vous l'avez entendu, » répondit le Podestat ; « il dit qu'il n'y a pas eu de sa

» faute; les chevaux sont des bêtes
» brutes. Qu'y a-t-il à faire? — Et
» nous, » dirent-ils, « le moyen, s'il vous
» plaît, que la dame en question rede-
» vienne enceinte, comme elle l'était?
» — Voici ce que je propose pour ter-
» miner le différend, » dit le Podestat:
« Menez cette dame chez Begnai; il la
» gardera jusqu'à ce qu'elle soit enceinte
» comme avant. » La sentence rendue, nos gens s'en retournèrent et ne menèrent pas la femme chez Begnai, qui fut relâché.

Venu le temps où les Syndics entraient en charge, le Podestat reçut assez de plaintes, au sujet des affaires de Begnai, dans lesquelles on prétendait qu'il n'avait suivi ni la loi ni les statuts de l'État. Le Podestat répondit : « La meilleure
» loi qu'on puisse appliquer, c'est celle
» que suggèrent l'équité et le discerne-
» ment. La loi dit : Quiconque est ho-
» micide mérite la mort; mais il y a
» bien des différences d'un homicide à
» un autre; il y en a qui, bien loin de
» mériter la peine capitale, seraient di-

» gnes de récompense ; d'autres, au
» contraire, mériteraient mille morts. Il
» faut donc trouver moyen que la loi
» ne soit pas toujours appliquée à la
» lettre ; ce moyen, c'est de s'en remettre
» à quelque magistrat éclairé. Je ne me
» flatte pas d'en être un, mais j'ai jugé
» en conscience et suivant l'équité. »
Les Syndics, après avoir pris connaissance des sentences portées par lui, et spécialement de celles qui regardaient Begnai, furent tous d'avis que loin d'avoir mérité un blâme, il devait recevoir de la République une distinction extraordinaire. Ils en délibérèrent avec les Prieurs, et, sur leur conseil, votèrent audit Podestat une bannière et un bouclier d'honneur, de la part du peuple de Florence. Ce fut le premier présent fait à nos Podestats.

Plût à Dieu que ces récompenses se donnassent aujourd'hui aussi discrètement que par le temps passé. Elles servaient alors à rémunérer la vertu ; aujourd'hui, on les décerne par amitié ou par complaisance.

NOUVELLE CXCVIII

Rien qu'avec les yeux de l'esprit, un Aveugle d'Orvieto à qui il a été dérobé cent florins, s'ingénie de telle sorte, que le voleur les remet où il les avait pris.

Un aveugle d'Orvieto eut véritablement les yeux d'Argus pour retrouver cent florins qui lui avaient été dérobés, et cela sans aller par-devant aucun juge, sans réclamer l'arbitrage de procureurs, alléguer de lois ni d'actes notariés. C'était un homme qui avait eu de bons yeux, autrefois ; il s'appelait Cola et avait été barbier. A l'âge d'environ trente ans, il perdit la vue et n'ayant plus de moyens d'existence, car il était pauvre, ne possédant pas de rente et ne

pouvant vivre ni de son métier ni d'aucun autre, force lui fut de s'adonner à demander l'aumône. Il prit l'habitude d'aller se poster à la cathédrale d'Orvieto tous les matins, jusque vers les trois heures, et les gens aisés de la ville lui faisaient la charité, pour l'amour de Dieu. En peu de temps, il put mettre de côté cent florins qu'il gardait sur lui bien cachés, dans une petite bourse. Par la suite, son magot croissant tous les jours et beaucoup plus que s'il avait continué à manœuvrer les ciseaux et le rasoir, il lui vint l'idée, un beau matin qu'il croyait être resté à l'église après tout le monde, d'aller derrière la porte et de cacher la bourse de cent florins sous une des dalles du pavage, qu'il avait remarqué être un peu soulevée. Aussitôt il mit son projet à exécution, ne croyant pas que personne fût resté dans l'église pour le voir. Or, il y avait quelqu'un dans l'église, un certain Juccio, charcutier, en oraison devant Saint Jean Bouche-d'Or, et qui, tout en priant, aperçut Cola gratter la pierre, sans en

savoir davantage. Il attendit que Cola fût parti et, étant allé tout droit derrière la porte, n'eut qu'à regarder pour voir qu'une dalle était un peu écartée des autres ; de la pointe de son couteau, qui lui servit de levier, il la souleva, découvrit la bourse, s'en empara bien vite et, après avoir replacé la dalle, s'en fut chez lui dans l'intention de n'en souffler mot à personne.

Trois jours ne s'étaient pas écoulés que l'Aveugle eut la fantaisie de savoir si son trésor était toujours où il l'avait enfoui : il prit son temps, alla droit au pavé sous lequel il l'avait déposé, le souleva, chercha la bourse, ne trouva rien, et manqua du coup tomber en défaillance; cependant il replaça la dalle telle qu'elle était auparavant et rentra chez lui, en grande tristesse. Là, songeant qu'en un instant il avait perdu une somme amassée peu à peu, en longues années, il lui vint à l'esprit une idée subtile, comme les aveugles en ont souvent. Dès le lendemain matin il appela un fils qu'il avait, gamin de neuf ans, et lui dit :

« Viens, mène-moi à l'église. » L'enfant obéit à son père ; mais avant de sortir de la maison, celui-ci le prit à part dans la chambre et lui dit : « Approche, mon » enfant ; tu viendras avec moi à l'église, » tu ne me quitteras pas ; tu resteras » assis près de moi, sur le seuil de la » porte, et tu regarderas bien attentive- » ment tous ceux qui viendront à pas- » ser, hommes ou femmes. Rappelle-toi » bien si quelqu'un me fixe plus que » les autres, se met à rire ou laisse » échapper quelque geste à mon adresse, » et retiens qui c'est. Sauras-tu faire » cela ? — Oui, » répondit-il. Le gamin bien endoctriné, l'Aveugle et lui se rendirent à l'église et se placèrent à leur poste accoutumé. L'enfant, attentif à ce que lui avait recommandé son père, resta la matinée entière à regarder dans les yeux de tout le monde et enfin s'aperçut que ce Juccio, en passant, avait fixé l'Aveugle et souri en le regardant.

L'heure venue de s'en retourner à la maison pour dîner, avant même d'être au haut de l'escalier, l'Aveugle interrogea

son fils : « N'as-tu rien vu de ce dont je » t'ai parlé, mon enfant ? » lui demanda-t-il. — « Non, père, si ce n'est que j'en » ai remarqué un qui vous regardait » fixement et souriait. — Qui est-ce ? — » Je ne sais comment il s'appelle, mais » je sais bien que c'est un charcutier et » qu'il demeure dans le voisinage, près » des Capucins. — Saurais-tu me mener » à sa boutique et me dire si tu le vois ? » demanda le père. L'enfant répondit que oui. L'Aveugle, sans tarder davantage, dit à l'enfant : « Mène-moi vite et si tu » le vois, dis-le moi ; pendant que je » serai à parler avec lui, tu resteras » dehors et tu m'attendras. »

L'enfant guida l'Aveugle jusqu'à ce qu'il eut rencontré l'homme en question, installé dans sa boutique et en train de vendre des fromages ; il le dit à son père et le mena tout près de lui. L'Aveugle n'eut pas plutôt entendu parler l'homme avec ses pratiques, qu'il le reconnut pour un certain Juccio, dont il avait fait la connaissance autrefois, avant de perdre la vue ; et, entrant en conversation, il

lui dit qu'il voulait l'entretenir tout seul, à l'écart. Juccio, soupçonnant quelque chose, le conduisit dans une chambre du fond, au rez-de-chaussée, et lui dit : « Cola, quelle bonne nouvelle y a-t-il ? » — Mon frère, » répondit Cola, « je viens » à toi en toute confiance et grande » amitié. Comme tu le sais, il y a long- » temps que j'ai perdu la vue et, restant » pauvre, avec beaucoup de famille, il » m'a fallu vivre en demandant l'au- » mône. Par la grace de Dieu, par la » charité des gens d'Orvieto et de toi- » même, je me trouve posséder deux » cents florins; j'en ai cent quelque » part, à ma disposition ; les autres, je » les ai donnés en garde à certains de » mes parents, et je les aurai sous huit » jours. Maintenant, si tu voyais moyen » de prendre ces deux cents florins et » de m'en faire pour l'amour du bon » Dieu telle petite rente que tu jugerais » convenable, pour subsister moi et mes » enfants, j'en serais bien aise, parce » qu'en ce pays il n'y a personne à qui » je me fierais plus qu'à toi. Je ne veux

» point que l'on passe de cela aucun
» écrit, qu'on en dise ni qu'on en sache
» rien. Je te supplie donc par-dessus
» tout, quel que soit le parti que tu
» prennes, de ne souffler mot de la
» chose; car, tu le sais bien, si l'on
» apprenait que je possède cette somme-
» là, toutes les aumônes que l'on me
» fait viendraient à me manquer. » Juccio, l'entendant parler de la sorte et s'imaginant pouvoir encore prendre à l'hameçon les cent autres florins, dit à Cola de bonnes paroles, le pria de lui conserver sa confiance et lui fit promettre de revenir le lendemain, qu'il lui rendrait réponse.

L'Aveugle partit. Juccio, saisissant le bon moment, le plus tôt qu'il put s'en fut à l'église avec la bourse à laquelle il n'avait pas encore touché, et la replaça sous cette dalle où il l'avait prise. Il pensait bien que les cent florins que Cola disait avoir à sa disposition n'étaient autres que ces cent florins cachés sous la pierre; il les y remettait pour ne pas manquer l'autre centaine. De son côté,

Cola se dit que ces paroles de Juccio : « Demain, je te rendrai réponse, » donnaient tout lieu de croire que pour avoir les cent florins, avant de donner réponse il voulait reporter les autres à leur place. Il se rendit ce même jour à l'église, prit garde de ne pas être aperçu, leva le pavé et dessous trouva la bourse. Il la cacha aussitôt sur lui, replaça la dalle, sans grande précaution, et rentra à la maison, sûr de passer une bonne nuit.

Le lendemain matin, il s'en fut voir ce que lui dirait Juccio. Dès que celui-ci l'aperçut, il courut à sa rencontre : « Où » va mon ami Cola ? » lui demanda-t-il. « — Je viens te voir. » Quand ils furent dans la chambre du fond, Juccio lui dit : « — La grande confiance que tu as en » moi me force à me mettre en quatre » pour faire ce que tu me demandes. » Tâche d'avoir les deux cents florins ; » d'ici huit jours, je compte faire un gros » achat de viandes salées et de fromages » secs, je gagnerai pas mal d'argent et » je t'en donnerai une bonne part. — » Dieu le veuille, » répondit Cola ; « je

» vais aller aujourd'hui même chercher
» mes cent florins, peut-être aurai-je
» aussi les autres, et je te les apporterai
» tout de suite. Après, fais-moi tout le
» bien que tu pourras. — Que Dieu te
» conduise, » dit Juccio ; « et reviens vite.
» J'ai délibéré de faire cet achat, parce
» que Messire Gomez rassemble pour
» l'Église une grande quantité de gens
» d'armes ; je crois qu'il y en aura beau-
» coup ici, et les soldats sont on ne peut
» plus friands de ces deux denrées. Va
» donc, hâte-toi ; j'espère faire de bons
» profits, pour ton compte et pour le
» mien. »

Cola sortit, mais non avec l'intention que lui supposait Juccio : l'aveugle aveuglait le clairvoyant. Le lendemain arrivé, Cola revint, la mine allongée, trouver Juccio qui fut à sa rencontre avec un gros rire, dès qu'il l'aperçut, et lui dit : « Je te souhaite le bonjour, Cola.
» — Je me contenterais d'un jour ordi-
» naire, sans en demander un bon, »
répondit Cola. — « Qu'est-ce que cela
» signifie ? — Mon malheur, » dit Cola.

« J'avais caché quelque part cent florins » et je ne les retrouve plus : on me » les a volés; pour mes parents, chez » qui j'avais placé les cent autres en » dépôt, par petites sommes, les uns me » répondent qu'ils n'ont rien, les autres » me disent pis, si bien que je n'ai plus » qu'à serrer les poings, tant j'enrage. — » Voilà bien ma chance, » dit Juccio; « je crois gagner gros et je vais perdre » cent florins ou plus. Le pis, c'est que » j'ai presque opéré l'achat en question, » et que si celui qui m'a vendu la mar- » chandise entend que le marché tienne, » je ne sais pas comment payer. — J'en » suis bien chagrin pour toi, » répondit Cola, « et encore plus pour moi, qui » reste dans une situation à vivre mal » aisément; il va falloir me remettre à » amasser un nouveau capital. Mais si » Dieu me fait la grace d'avoir jamais un » peu d'argent, je ne le cacherai plus » dans un trou et je ne me fierai à le » donner en garde à personne, quand ce » serait mon père. » En l'entendant, Juccio se demanda s'il ne pourrait pas

rattraper quelque chose des cent florins qu'il lui semblait avoir perdus. — « Ces » cent florins que tes parents ont en » dépôt, » lui dit-il, « si tu pouvais les » ravoir et me les donner, je tâcherais » d'en emprunter cent autres, pour que » mon marché tînt; de cette façon, il » pourrait bien arriver qu'avant peu de » temps tu te retrouvasses deux cents » florins dans la bourse. — Mon bon » Juccio, » reprit l'Aveugle, « si je vou- » lais déclarer les cent florins que me » détiennent mes parents, je n'aurais » qu'à les réclamer, et il me serait fait » justice. Mais je ne veux pas en dire un » mot, par la raison que si on le savait, » je perdrais mes aumônes. Ainsi donc, » je les regarde comme perdus, si toute- » fois Dieu ne les a pas déjà rappelés à » lui. N'espère plus rien de moi, puisque » la Fortune en a décidé de la sorte. » Mais si malheureux que je reste, voyant » la bonne disposition où tu étais de me » faire riche, je me tiens pour avoir reçu » de toi deux cents florins et les posséder » dans ma bourse, comme si tu me les

» avais donnés, puisqu'il n'y a aucune-
» ment de ta faute. Je veux pourtant
» faire une chose ; je me ferai tirer la
» bonne aventure par un de mes amis,
» pour voir s'il pourrait me dire qui m'a
» volé ; si cela me réussit, je reviendrai
» te voir. Adieu ; je n'entends pas cou-
» cher ici. — Va donc, » lui dit Juccio ;
« ingénie-toi de retrouver et de ravoir
» ton argent, par tous les moyens. Si tu
» réussis, tu sais où je demeure, au cas
» où tu aurais besoin de rien. Tran-
» quillise-toi du mieux que tu pourras
» et Dieu te conduise ! » Ainsi finit l'achat du fromage sec et de la viande salée, achat qui n'eut jamais lieu. L'Aveugle rattrapa son argent et se désopila en lui-même un bon bout de temps. « Par
» sainte Lucie, » s'écria-t-il, « Juccio y
» a vu moins clair que moi. » C'était bien vrai : l'Aveugle avait fait mordre à l'hameçon le clairvoyant, en amorçant avec cent florins pour ravoir les autres.

Il n'y a pas lieu de s'en étonner, car les aveugles sont de plus subtil entendement que les autres. La vue, en se por-

tant sur une chose ou sur une autre, distrait l'intelligence, ce dont on pourrait donner beaucoup de preuves; je me contenterai d'en alléguer une toute petite. Supposez deux personnes qui causent ensemble : l'une d'elles étant au milieu de sa phrase, une femme viendra à passer, tel ou tel accident à se produire; notre causeur suspend sa phrase, s'arrête, et, voulant poursuivre, il dit à l'autre : « Qu'est-ce que je disais » donc? » Cela suffit à montrer combien la vue distrait l'esprit et empêche la suite dans les idées. C'est pour cela que le philosophe Démocrite se creva les yeux, afin d'avoir l'intelligence plus nette. De son côté, Juccio se lamentait, comme s'il avait réellement perdu cent florins. « C'est bien fait pour moi, » se disait-il; « j'avais trouvé cent florins, j'en ai voulu » cent autres. Mon maître me le disait » toujours : *Mieux vaut en main un* » *pinson qu'une grive dans le buisson.* » Je ne m'en suis pas assez souvenu : » j'ai perdu le pinson et je n'ai pas eu la » grive; un aveugle m'a pris au piège.

» Vraiment, il a eu cent yeux, aussi bien » que les cent florins, pour me jouer de » la sorte. C'est bien fait pour moi; les » cent florins ne me suffisaient pas, » l'avarice me poussa à en vouloir cent » de plus. Prends, Juccio, que tu aies » acheté le lard salé; il est on ne peut » plus vrai que j'ai acheté cent florins le » lard de l'Aveugle, et c'est le plus salé » dont j'aie jamais fait emplette. » Il ne put de longtemps digérer la chose, et si on lui demandait : — « Qu'est-ce que tu » as donc ? » il répondait qu'il avait perdu cent florins en salaisons. Ce fut bien fait pour lui : qui veut tout perd tout, et le trompeur souvent reste en arrière du trompé.

NOUVELLE CCII

On vole peu à peu une pièce de terre à un pauvre homme de Faënza; il fait sonner toutes les cloches et dit que le droit est mort.

Du temps que Francesco de' Manfredi, père de Messire Ricciardo et d'Alberghettino, homme sage et de bonne vie, ayant plutôt les mœurs et l'apparence d'un riche bourgeois que d'un prince souverain, possédait la seigneurie de Faënza, un des plus puissants citoyens de cette ville se trouvait avoir pour voisin un pauvre homme, assez peu à son aise, dont la petite pièce de terre confinait à son domaine. Il voulut l'acheter et plus d'une fois le

pressa de la lui vendre, mais sans succès; ce pauvre homme la cultivait de son mieux, il y gagnait sa vie et il aurait mieux aimé se vendre que vendre son champ. Le Riche, ne pouvant obtenir ce qu'il désirait, résolut d'user de la violence. Pour toute séparation, il n'y avait entre son domaine et le champ qu'un tout petit fossé : chaque année, au moment des labours, il fit empiéter d'un soc ou deux de charrue et gagna ainsi par an une toise ou plus sur le voisin. Le bonhomme s'en apercevait bien, mais il n'osait rien dire et se contentait de se plaindre tout bas à quelques amis. En peu d'années, l'empiètement fut tel, que s'il n'y avait pas eu au milieu du champ un cerisier qu'on ne pouvait dépasser sans rendre la chose trop manifeste, car tout le monde savait que ce cerisier appartenait au pauvre homme, son champ aurait été peu à peu entièrement envahi. A la fin, se voyant ainsi déposséder, plein de colère et de dépit de ne pouvoir, sinon porter plainte, au moins en parler tout haut, l'homme,

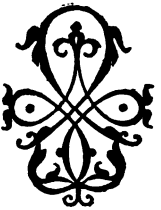
dans son désespoir, sortit un beau jour de chez lui, avec deux florins de monnaie dans sa poche, et se rendit à toutes les principales églises de Faënza. A chacune il demanda que l'on fît sonner toutes les cloches, à telle heure fixe, paya d'avance, et eut bien soin de choisir une heure inaccoutumée, autre que celles de Vêpres et de None. Ce fut une affaire faite; les Religieux empochèrent l'argent, et, à l'heure convenue, mirent gaillardement les cloches en branle. Les gens du pays se demandaient : « Qu'est-ce que cela veut » dire? » et se regardaient les uns les autres. Le bonhomme, comme hors de lui, courait par la ville. — « Où allez-» vous? » lui disait-on en le voyant, ou bien : « Pourquoi sonne-t-on les clo-» ches? — Parce que le droit est mort, » répondait-il aux uns, et à d'autres : « On » sonne pour le repos de l'âme du droit, » qui est mort. » Ainsi, au son des cloches, il répandit par tout le pays la rumeur de cette nouvelle, et le seigneur de Faënza, ayant à la fin demandé pour-

quoi l'on carillonnait, il lui fut répondu qu'on n'en savait rien, si ce n'est qu'un tel allait criant partout : « Le droit est » mort! » Le Prince le fit appeler, ce dont notre homme eut grand peur, et, en l'apercevant, lui dit : « Approche. « Que veux-tu dire avec ce que tu vas » criant partout? Que signifient ces son» neries de cloches? — Monseigneur, » répondit-il, « je vais vous le dire, mais » je vous supplie de me prendre sous » votre protection. Un tel, citoyen de » cette ville, a voulu m'acheter un mor» ceau de terre et j'ai refusé de le lui » vendre. Ne pouvant l'avoir, chaque » année, quand il fait labourer ses » champs, il en prend du mien une toise » ou deux, si bien que le voilà arrivé à » un cerisier qui l'empêche d'aller plus » loin; l'usurpation serait trop notoire. » Béni soit qui l'a planté, ce cerisier, car » s'il ne se trouvait là, petit à petit tout » mon champ y passait. Mon bien » m'étant ainsi volé par un homme » riche et puissant, moi qui ne suis, je » peux le dire, qu'un pauvre diable,

» après avoir longtemps caché ma peine » et mon extrême douleur, je m'en suis » allé comme un désespéré payer les » églises et leur faire sonner les clo- » ches pour le repos de l'âme du droit, » qui est mort. » Le Prince, ouï les raisons du pauvre homme et l'usurpation commise par le riche citoyen, manda ce dernier à comparaître; la vérité du fait étant reconnue et évidente, il fit restituer son champ au pauvre homme et envoya sur place des arpenteurs, qui reprirent au domaine du Riche tout ce dont on l'avait augmenté aux dépens du voisin. Il fit en outre rendre à l'homme les deux florins qu'il avait dépensés à faire sonner les cloches.

Ce fut une grande justice et une grande bonté de ce Seigneur, quoique peut-être le Riche méritât pis. Mais, toute chose bien considérée, ce Seigneur montra beaucoup de prudence, et la justice rendue au pauvre homme ne fut pas mince. Quand celui-ci disait que les cloches sonnaient pour le trépas du

droit, il aurait pu dire qu'elles sonnaient pour faire ressusciter le droit. Elles devraient bien sonner aujourd'hui et opérer sa résurrection.



NOUVELLE CCVI

Farinello de Rieti, meunier, est amoureux de Monna Collagia; sa femme l'apprend et fait si bien, qu'elle se cache dans la maison et dans le lit de Monna Collagia; Farinello, avisé par celle qu'il aime, vient coucher avec elle, et croyant avoir affaire à l'autre, fait l'amour à sa femme.

En guise d'intermède, je veux en venir à certaines Nouvelles d'amour, fort plaisantes pour ceux qui n'y ont pas été parties. Il y avait dans la ville de Rieti un jeune homme, meunier, qui s'appelait Farinello; sa femme était jeune aussi, et nommée Vanna. D'humeur volage, en vrai meunier, il s'était épris d'une jeune

veuve de basse condition, assez semblable à lui sous ce rapport, mais fort pauvre, qui s'appelait Monna Collagia, et pour venir à bout de son amourette, plus d'une fois il avait fait à cette femme des propositions, lui offrant de lui donner deux quartauts de blé : le quartaut vaut environ cent cinquante livres, puisque la mesure de Rieti est de six cents livres et qu'elle vaut quatre quartauts. Comme il ne cessait d'importuner et de molester cette femme, de lui offrir continuellement ce petit cadeau, elle ne put résister à ses instances et vint un beau jour trouver Monna Vanna, femme du susdit Farinello. En l'abordant, elle lui dit qu'elle venait se plaindre de ce que son mari la requérait tous les jours, sans lui laisser de repos, de choses qui étaient contre son honneur ; elle lui conta par le menu tout ce que Farinello lui promettait, et finalement les deux quartauts de blé. A cette nouvelle, Monna Vanna résolut d'imaginer un bon tour, par le moyen duquel son mari lui fît à elle-même ce qu'il voulait faire

à Monna Collagia ; ce n'était pas une de nos pécores d'aujourd'hui, qui crieraient comme une poule en train de pondre l'œuf et découvriraient leur propre honte et celle de leur mari à tout le voisinage, et même aux étrangers. Elle accueillit avec calme, avec douceur, Monna Collagia, et lui dit : « Soyez la bienve-
» nue : si vous voulez faire comme je
» vous dirai, je vous ôterai cet ennui
» de dessus le dos. Voici le bon moyen :
» La première fois qu'il te le redeman-
» dera, prie-le de venir te voir la nuit
» suivante ; tu m'en informeras. Cette
» nuit-là, va en secret coucher avec
» quelque voisine et laisse-moi loger
» chez toi. Aie bien soin de lui dire
» qu'il t'apporte les deux quartauts de
» blé, je t'en donnerai un autre, de
» sorte que tu en auras trois. Pour le
» reste, laisse-moi faire. »

La veuve, écoutant ces propositions et voyant que, sans perdre son honnêteté, elle augmentait son gain, que de plus Farinello n'aurait que ce qu'il méritait, fut bien vite d'accord. Elle s'en alla et

rencontra Farinello qui portait à moudre une charge de grain; il l'aborda et lui dit : « J'ai à votre service tout » le blé que vous voyez là. » La veuve lui répondit à voix basse que dans la gêne où elle était, il lui fallait bien en passer par son bon plaisir, et que ce soir même il pouvait venir chez elle; ainsi fut donné le rendez-vous. Farinello, tenant enfin la promesse après laquelle il courait depuis si longtemps, et songeant à ce qu'il avait à moudre la nuit suivante, ne fit pas grande attention au moulin, ce jour-là; il mit les deux quartauts de blé dans deux sacs, pour les porter le soir chez Monna Collagia, et s'occupa de trouver un compagnon discret, qui l'aidât à porter l'un des deux. Après mûre réflexion, il requit un de ses amis intimes, meunier comme lui, nommé Chiodio, de l'aider à porter un sac, le soir même, et de n'en rien dire. C'était bien tout le contraire, l'inverse de ce que font d'ordinaire les meuniers; ils prennent volontiers pleine charge de grain ou de farine, mais c'est qu'ils

l'ont dérobée aux autres, et non pas pour faire un cadeau.

Donna Collagia revint le jour même voir Monna Vanna et lui conta qu'elle avait donné rendez-vous à Farinello la nuit suivante, pour lui apporter le blé et coucher ensemble; qu'elle irait chez une voisine, comme c'était convenu, et la laisserait disposer de son logis. — « Vous avez bien fait, » dit Monna Vanna, « j'irai ce soir préparer ce que je » veux faire ; pour vous, ne vous inquié- » tez plus de rien. » Ainsi fut fait. Farinello avait pour habitude de veiller assez tard au moulin, et si jamais il resta dehors une nuit entière, ce fut celle-ci, car, après avoir quitté le moulin, il s'arrangea de façon que la nuit se passât toute. Monna Vanna, sa femme, était allée prendre possession du logis et de la couchette de Monna Collagia ; elle attendait là son Farinello, à la place de celle qu'il désirait si fort.

Quand Farinello, la lance en arrêt, jugea le moment venu d'éperonner la haquenée, ayant d'un côté son sac de fro-

ment sur l'épaule, de l'autre l'ami Chiodio, il se mit en route. Arrivés à l'huis de la veuve, ils le trouvèrent entre-bâillé et n'eurent qu'à pousser pour entrer et déposer leurs sacs. Cela fait, Farinello dit à Chiodio : « Ne t'ennuie pas de m'attendre » un peu ; il t'en reviendra bon profit. — » Mon cher, » répondit Chiodio, « va et » prends tout le temps que tu voudras : je » ne m'en irai pas que tu ne reviennes. » Chiodio resta là ; Farinello s'en fut à la chambre où le rendez-vous lui était assigné et où l'attendait Donna Vanna, au lieu et place de Monna Collagia. Il gagna le lit à tâtons et se coucha près de sa femme, sans qu'elle soufflât mot ni lui non plus, de peur qu'on ne les entendît; ils se contentaient de pousser de grands soupirs, et la femme lui signifiait, par gestes, de ne point parler, à cause des voisins. Ce qu'elle en faisait, c'était pour que Farinello ne la reconnût pas. Farinello lui obéit, la prit dans ses bras et en jouit dans l'idée qui l'avait fait venir, quoique la chose fût bien autre qu'il pensait : en un court espace de temps, il

trouva moyen de percevoir quatre fois la dîme. Enfin il se leva en disant : — « Je vais » uriner, » et quitta la chambre. Aussitôt, il va trouver Chiodio, qui l'attendait et lui dit : « Mon cher, cette femme m'a long- » temps fait languir, avant de consentir » à ce que je voulais. Tu as apporté ici » tout autant de blé que moi ; s'il te con- » vient d'être de moitié dans le bénéfice » ou maléfice, comme tu voudras, va droit » à la chambre : là, sans desserrer les » dents, fourre-toi au lit et fais semblant » d'être moi-même. Quant à moi, j'en ai » assez, pour cette nuit. » Chiodio ne laissa pas tomber ces mots dans l'oreille d'un sourd ; vitement il s'en fut à la chambre, se mit dans le lit près de la femme à la place de Farinello, et en un rien de temps satisfit trois fois son désir ; puis il s'échappa, vint retrouver Farinello qui l'attendait, et tous deux reprirent le chemin du moulin. La femme, croyant avoir couché toute la nuit avec son mari, revint à la maison de bonne heure ; Monna Collagia, quittant la voisine, dès le matin, rentra

également chez elle et y trouva le lit tout aplati.

Donna Vanna attendait à la maison comment la chose allait se passer. Farinello, qui s'était montré si bon cavalier, revient et lui dit qu'il a eu toute la nuit bien du mal au moulin, qu'elle lui mette cuire deux œufs sous la cendre. — « Il » t'en faut sept, » lui dit sa femme. — « Qu'est-ce que cela signifie ? » demande Farinello ; « je n'en veux que deux. » — Il t'en faut sept, » répète la femme. « — Est-ce que tu as perdu la tête ? — » C'est toi qui l'as perdue, » dit la femme. Farinello restait là tout ébahi. — « Oui, » roule tes yeux, » reprit-elle ; « tu as » bien de quoi. Tu t'es montré cette » nuit vaillant cavalier ; tu as porté sept » fois à moudre, et tu sais bien où ; mais » ce n'est pas à celle que tu croyais. C'est » à moi et non pas à Monna Collagia » que tu as donné à moudre sept fois, » cette nuit ; à telles enseignes qu'a- » près les quatre premières fois tu t'es » levé pour aller pisser, puis tu es revenu, » et trois fois encore tu as recommencé

» le jeu, si bien que j'ai eu de toi, sans
» être connue, ce que je n'ai jamais pu
» en obtenir autrement. Maintenant tu
» me demandes des œufs parce que tu
» as eu du mal à moudre; tu dis bien
» vrai : c'est à mon moulin que tu as
» travaillé, et c'est ce qui te rend si piteux.
» Dieu te confonde! Tu veux me traiter
» en servante et tu t'en vas prodiguant
» ton grain; moi, j'en ai donné un sac en
» plus, et j'ai eu meilleur bénéfice avec
» mon sac que toi avec tes deux. Autant
» vous en arrive à tous, scélérats, qui
» manquez honteusement à vos femmes,
» et autant en arrive à vos femmes qu'à
» moi-même, la nuit dernière. Toutes
» les fois que tu voudras de cette mar-
» chandise, tu me trouveras prête à
» t'en donner. Va donc maintenant;
» porte le grain à ton moulin, tu auras
» bien assez à faire. Occupe-toi de gagner
» ta vie, dont tu as grand besoin, sans
» aller enfariner les veuves, la male aven-
» ture te vienne! » A toutes ces révéla-
tions Farinello ne savait que répondre,
sinon qu'il marmottait : — « Je ne sais

» ce dont tu parles, à moins que tu ne
» me dises tout cela pour ne pas me
» donner mes œufs. — Tu as bon besoin
» de les couver, » répliquait-elle; « va
» donc à ton moulin, prends autant
» d'œufs qu'il te plaira, et fais la mou-
» ture comme cette nuit. »

Farinello mit fin à la querelle, jugeant que c'était ce qu'il avait de mieux à faire, et désormais certain que la chose était éventée, plus vite qu'il ne l'aurait cru, il vit qu'il avait doublement fauté : d'abord en ce qu'il n'avait pas moulu son grain où il croyait, puis en ce qu'il avait fait moudre Chiodio à son propre moulin, croyant le mener au moulin d'un autre. Il s'en fut tout triste et pensif au moulin, sans manger ses œufs, y rencontra Chiodio et lui dit que sa femme semblait avoir eu connaissance du tric-trac de cette nuit ; qu'il tînt la chose secrète, au nom de Dieu, parce que si les parents de Donna Collagia l'apprenaient, ils seraient tous deux en grand péril ; pour cette raison, jamais il ne lui découvrit qu'il avait couché avec Donna Vanna.

Ensuite Farinello, revenu un peu de sa surprise, se réconcilia tout doucement avec sa femme : — « Suis-je donc le pre-
» mier, » lui dit-il, « qui ait été amou-
» reux et qui en ait perdu la tête ? Tu
» as su t'y prendre si bien, que tu
» dois en être contente ; moi aussi
» je me suis contenté, dans l'idée que tu
» étais celle que je voulais avoir. Cela
» me coûte assez cher, car j'ai mis dans
» l'entonnoir plus que je ne pouvais et tu
» en as eu le profit ; tu m'en as fait faire
» une qui en valait plus de sept. » Ainsi fallut-il que Farinello, pour apaiser les cris de sa femme, la radoucît à l'aide d'une foule de bonnes paroles et fréquemment lui rendît le devoir conjugal, alors qu'il aurait plus volontiers dormi un brin. Quand il restait quelque temps sans moudre au moulin, sa femme aussitôt lui reprochait les sept fois de Monna Collagia, lesquelles en peu de temps lui valurent plus de sept fois sept, et le pauvre homme en devint comme hébété. Ainsi finit l'histoire ; Monna Vanna fut payée en main-d'œuvre et Donna Collagia

en froment, avec moitié en sus. Farinello se trouva avoir acheté une denrée dont il n'avait nulle envie et qu'il ne cherchait guère ; Chiodio, sans débours aucun, eut de cette bonne farine d'échange, qui appartenait à Farinello, et crut toute sa vie avoir couché avec Donna Collagia.

Ainsi advient souvent à ceux qui ont affaire aux femmes ; en cas pareil, elles sont toujours plus fines que les hommes, et il semble que l'Amour leur suggère sans cesse de nouveaux expédients et de nouvelles ruses. Cette Donna Vanna, si avisée, fit une louable besogne ; son mari voulant négliger de labourer son propre domaine, elle trouva moyen de le lui faire labourer mieux qu'il ne l'avait été jamais. Et ce scélérat de mari ! Monna Collagia lui ayant octroyé son amour, il ne se contenta pas d'en prendre à son plaisir, il voulut encore la faire déshonorer par son compagnon : le déshonneur fut pour lui. Je n'ai jamais vu que l'amour ait si juste-

ment donné en réplique un : « C'est bien » fait ! » que dans le cas de Farinello. Pour Madame Vanna, grace à son adresse, ce fut tout le contraire, car elle ne méritait pas que Chiodio couchât avec elle. Mais il en résulta une chose assez peu ordinaire : c'est qu'elle ne sut jamais que les sept fois n'étaient pas toutes de la façon du mari, et Chiodio ne soupçonna pas non plus que ses trois hommages eussent été adressés à Donna Vanna.

NOUVELLE CCVII

Buccio Malpanno, d'Amelia, trouve dans le lit de sa femme les brayes qu'un Capucin couché avec elle y avait laissées : on lui persuade que ce sont les brayes de Saint François, et il le croit tout bonnement.

Un autre bon tour, d'un genre différent, est celui que je vais raconter ; il fut joué à un bonhomme de mari par un Capucin, qui lui fit voir la lune au fond d'un puits. Dans la ville d'Amelia vivait naguère un bonhomme, simple d'esprit, appelé Buccio Malpanno ; il avait pour femme certaine Dame Caterina, de vingt-cinq ans environ, assez jolie et non moins facile, spécialement vis-à-vis d'un jeune Frère

Antonio, dudit ordre des Frères Mineurs, qui, lui étant fort dévot, la visitait souvent. Si bien que, peut-être parce que le mari était maigrelet et n'avait pas grande intelligence, soit pour ceci, soit pour cela, ledit Frère récoltait l'usufruit de ses biens temporels beaucoup mieux que ne le faisait le pauvre homme.

Advint par hasard que Buccio étant de garde une nuit, comme il est d'usage en beaucoup de villes, le Frère prit rendez-vous pour venir coucher avec Dame Caterina, et comme il tenait un peu de l'odeur du bouc, ainsi que tous ses pareils, il s'était ôté de dessus le dos son linge crasseux et l'avait changé contre de fin linge de toile blanche. Cela fait, il pénétra dans la chambre de la femme et, en se couchant, quitta ses brayes toutes blanches, qu'il posa sur le chevet du lit. Par un accident quelconque, il arriva que Buccio, ayant besoin à la maison, obtint la permission de l'officier de garde; arrivé à sa porte, il mit la clé dans la serrure et, comme il la tournait pour ouvrir, le Frère l'entendit rentrer; vite

il se leva, en homme expert et toujours aux aguets, empoigna son froc, ses autres hardes, puis, sans s'apercevoir qu'il laissait ses brayes, se jeta par une fenêtre peu élevée qui donnait sur la rue, et s'enfuit du mieux qu'il put, à la grace de Dieu.

Buccio, entré dans la chambre, se fourra, pour y reposer, dans son lit, qui venait d'être consacré, et ils dormirent tous deux, lui et sa femme, jusqu'au grand jour; ils en avaient bon besoin, fatigués qu'ils étaient d'avoir veillé, l'un au corps de garde, l'autre sur le matelas. En ouvrant la fenêtre, Buccio aperçut les brayes sur le chevet; il crut que c'étaient les siennes et les prit, pour les mettre; puis, regardant sur le coffre, il en vit une autre paire et se mit à songer en lui-même : « Qu'est-ce que cela veut » dire? Je sais bien que je ne porte pas » deux paires de brayes. » Il reconnut alors que celles du chevet n'étaient pas à lui, les serra dans un coffre et mit les siennes; puis, d'un penser à un autre, se demandant à qui elles pouvaient ap-

partenir, car à leur taille elles semblaient être celles d'un géant, il tomba dans une telle mélancolie, qu'il n'en mangeait quasi plus. De son côté, Frère Antonio songeait qu'il avait fort mal fait d'oublier ses brayes ou caleçons, et le fit savoir à la femme, secrètement, en lui recommandant les brayes qu'il avait laissées. La femme, qui ne s'en doutait guère, ne les ayant pas trouvées et voyant son mari tout mélancolique, devina trop bien qu'il les avait aperçues et serrées quelque part; elle en eut une grande frayeur, quoiqu'elle n'en montrât rien, et ne pouvant faire ce que son dévot lui demandait, elle lui répondit que son mari les avait trouvées; qu'elle ne savait où elle en était de chagrin; qu'elle n'imaginait aucune excuse à donner et s'attendait à quelque malheur.

En apprenant l'histoire, le Frère se vit en d'assez mauvais draps, lui et la femme. Il alla secrètement s'en lamenter près d'un Frère Domenico, son intime ami, homme instruit et plein d'expérience, auquel il se fiait beaucoup et qui de

plus était âgé. Frère Domenico le reprit d'abord vivement en paroles, mais à la fin, pour obvier au déshonneur de l'Ordre et en second lieu à celui de Frère Antonio, il dit : « Je vais tâcher d'ôter » ce soupçon à Buccio ; » puis se tournant vers Frère Antonio : « Allons trou- » ver ce Buccio, » lui dit-il « et laisse- » moi faire. » Ils se mirent en chemin et s'arrangèrent de façon à rencontrer le bonhomme ; en l'abordant, Frère Domenico le salua, lui prit la main et le regardant bien en face, lui dit : « Mon » cher Buccio, tu as de la mélancolie. — » Oh ! pourquoi ? » dit Buccio ; « je n'ai » de mélancolie aucune. — Si, » reprit Frère Domenico ; « je le sais par révé- » lation de Saint François ; et pour te » dire la vérité, je voulais aller chez toi » chercher une relique que ta femme nous » a emportée ces jours-ci. Sache-le bien, » nous avons une relique douée de la » plus grande efficacité pour faire conce- » voir les femmes qui ne peuvent avoir » d'enfants : ce sont les caleçons de toile » du bienheureux Messire Saint Fran-

» çois. Une femme qui nous les avait
» empruntés les rapportait à notre sa-
» cristie, lorsque survint la tienne, qui
» connaissant leur vertu et se sachant
» stérile, me les demanda très-instam-
» ment, pour que Saint François lui
» fît la grace d'avoir des enfants, suivant
» son désir. L'amitié que je te porte
» m'engagea à les lui prêter et elle les a
» depuis assez longtemps. Maintenant,
» voici que d'autres femmes me les de-
» mandent, car il y en a beaucoup qui
» n'ont pas d'enfants, et il faut bien leur
» rendre service, nous montrer plus pro-
» digues de ces brayes que nous ne le
» devrions peut-être. Te voilà bien au
» fait, si toutefois tu avais quelque soup-
» çon. Je te prie donc de ne pas trouver
» mauvais que nous allions chercher ces
» brayes avec toute la révérence qui leur
» est due, quoique ce soient des reliques
» de pauvreté et d'humilité. » Le Frère
n'eut pas plutôt achevé ces paroles que
Buccio s'écria : — « Je crois que vous êtes
» l'Ange du Seigneur, car vous m'avez
» tiré au clair tout ce dont je doutais ;

» je soupçonnais le mal et tout est pour » le mieux. »

Là-dessus ils se mirent en route, se dirigeant vers la maison de Buccio ; quand ils y furent arrivés : « Où est » cette sainte relique ? » demanda le Frère. Buccio le mena droit à un coffre où se trouvaient toutes ses autres hardes et dit : « Les voici. » Sa femme était présente. Quand le Frère vit comment Buccio avait négligemment serré ces brayes, il sortit un napperon de soie et s'écria : « Buccio, est-ce un objet à serrer de la sorte ? » Tu as péché mortellement. » Il prit les susdites reliques, les enveloppa du napperon de soie et entonna un *De profundis clamavi*, puis quantité d'autres psaumes, pour mieux lui faire avaler la bourde. En outre, il se mit à le confesser et lui donnant à croire qu'il était tombé en excommunication, lui appliqua de bons coups de bâton sur les épaules, puis lui administra l'absolution, moyennant certaines pénitences, toutes en faveur de l'appétit charnel de Frère Antonio, qui put les mettre à exécution quand il

lui plut. Ce pauvre Buccio poussa la crédulité jusqu'à attendre chaque jour la grossesse de sa femme ; mais il put bien attendre, car tout le temps de sa vie Monna Caterina resta sans enfants, quoiqu'elle fît tout son possible avec Frère Antonio pour en avoir. Ces reliques culières furent emportées par Frère Domenico et Frère Antonio, qui par la suite ne les employa peut-être pas moins activement avec d'autres femmes qu'avec Donna Caterina.

Que dirons-nous de l'adresse ou de la ruse dont fit preuve ce Frère Domenico ? C'est en lui que l'on a confiance, plus qu'en tout autre moine de son Ordre, et il foule aux pieds l'honnêteté pour pallier la faute de son compère, qui pouvait rejaillir sur le couvent. Mais en voulant cacher ce déshonnête adultère, il usa d'une bien plus grande impiété à l'égard du bienheureux Messire Saint François, sous la règle duquel il vivait et à qui il attribua de si vénérables reliques. Il aurait bien pu du moins les attribuer à

quelque autre, quoique ce fût très-mal, et encore mieux agi en châtiant et en gardant si étroitement Frère Antonio, que ses chaleurs désordonnées s'en fussent amorties. Il n'eut pas honte de tromper, d'imaginer une abominable imposture, et de la placer sous le nom de Saint François, un Saint tel que parmi la quantité de Saints qu'il y a au monde, je n'en trouve pas un seul en qui le Seigneur ait montré, autant qu'en lui, sa miraculeuse et divine puissance, jusqu'à le marquer de ses précieux stigmates sur la sainte montagne d'Alvernia. Ce lieu, s'il se trouvait en pays infidèle, on en ferait plus de cas; il est trop près d'ici. Dans le monde entier, il n'existe que deux endroits spécialement notables : le premier en pays infidèle, c'est le Saint Sépulcre ; le second en pays Chrétien, c'est cette montagne. Et notre hypocrite, un ribaud plutôt qu'un Religieux, moine de Saint François, n'eut pas honte d'inventer une imposture, dans un but tellement indigne, au grand déshonneur du bienheureux Messire

Saint François, dont il était le Religieux! Mais à force de temps, il en fut récompensé comme il le méritait; il devint lépreux et si horriblement, qu'il lui fallut quitter et le Couvent et le pays. Il vécut encore plusieurs années avec cette infirmité dégoûtante, puis mourut, et il était en effet bien digne de mort. Ce fut un de ces miracles qu'opère journellement Notre-Seigneur; puisque ce Moine hypocrite et vicieux montrait, sous le couvert de Saint François, les dehors d'une sainte vie, il était convenable de faire apparaître sur son corps, en forme de lèpre, le vice ou plutôt la lèpre intérieure qu'il cachait.

NOUVELLE CCXVI

Maître Albert d'Allemagne, se trouvant dans une auberge près du Pô, fabrique un poisson de bois avec lequel l'hôte prend autant de poissons qu'il veut; l'hôte perd l'engin et se met à la recherche de Maître Albert pour qu'il lui en fasse un autre, mais ne peut rien obtenir de lui.

Il me convient de conter quelques Nouvelles d'un autre genre, et tout d'abord j'en dirai une d'un excellent et saint homme, nommé Maître Albert d'Allemagne, lequel, voyageant par le pays de Lombardie, arriva le soir en un village sur les bords du Pô, appelé le village de Santo-Alberto. Entré chez un pauvre aubergiste pour

souper et se reposer cette nuit-là, il y vit beaucoup de filets, dont l'homme se servait pour pêcher, et d'un autre côté une quantité de filles en bas âge, ce qui lui fit interroger l'hôte sur sa condition, s'il était à son aise, si ces enfants étaient à lui. — « Mon père, je suis on ne peut » plus pauvre, » dit l'homme, « et j'ai » sept filles, toutes petites; n'était la » pêche, je mourrais de faim. » Maître Albert lui demanda s'il prenait beaucoup de poissons. — « Ma foi ! » répondit-il, « je » n'en prends pas tant qu'il m'en fau- » drait; et je n'ai pas grande chance à » ce métier. » Maître Albert, avant de quitter l'auberge le lendemain, eut vite fabriqué un poisson de bois; il appela l'hôte et lui dit : — « Prends ce poisson; » attache-le à ton filet quand tu iras pê- » cher, et tu prendras toujours une » grande quantité de poissons; tu en » prendras peut-être tant, que cela te » sera d'un bon secours pour marier tes » filles. » Le pauvre aubergiste l'ayant écouté accepta bien volontiers le cadeau et rendit toutes sortes de graces au

digne homme; celui-ci quitta l'auberge dès le matin et poursuivit sa route vers l'Allemagne.

L'hôte, resté avec le poisson de bois et désireux de l'essayer tout de suite, alla pêcher ce jour même; tant de poissons se mirent à suivre l'engin et se jetèrent dans le filet, qu'à peine put-il les tirer de l'eau et les emporter à la maison. Cette chance persista; il faisait fort bien ses affaires et de pauvre homme il devenait riche, au point qu'en peu de temps il aurait pu marier toutes ses filles. Mais il advint que la Fortune, envieuse d'un tel bonheur, opéra si bien, qu'un jour, comme il ramenait à lui son filet avec une masse de poissons, la ficelle du poisson de bois se rompit et le poisson s'en alla en dévalant le long du Pô; il ne put jamais le rattraper. S'il fut jamais chagrin d'un accident arrivé, certes ce fut de celui-là, et il pleura tant qu'il put sa mésaventure. Il essayait de pêcher sans le poisson de bois, mais c'était comme s'il n'eût rien fait; il n'en prenait pas un au lieu de mille. Aussi tout en se répé-

tant : « Que faire? que dire? » il résolut enfin de se mettre en route et de ne pas prendre de repos qu'il ne fût en Allemagne, dans la maison de Maître Albert; il le supplierait en grace de lui refaire le poisson perdu.

Il se tint parole et ne s'arrêta point qu'il ne fût arrivé où demeurait Maître Albert. Là, avec grand respect et tout en larmes, il s'agenouilla, lui conta la grace qu'il avait reçue de lui, comment il prenait une infinité de poissons, puis, que la corde s'étant cassée, le poisson de bois s'en était allé au cours du Pô, et qu'il l'avait ainsi perdu. Par conséquent, il suppliait Sa Sainteté de consentir, pour le bien qu'elle lui voulait, par pitié pour lui et ses filles, à lui en fabriquer un autre, afin qu'il recouvrât la faveur dont il avait été d'abord jugé digne. Maître Albert, le regardant fixement, en eut grande compassion : — « Mon fils, » lui dit-il, « je voudrais bien faire ce que » tu me demandes, mais je ne puis. Il » faut que tu saches que lorsque je fa- » briquai ce poisson, pour te le donner,

» le Ciel et toutes les Planètes étaient
» à cette heure même dans une conjon-
» ction favorable et propre à donner telle
» efficacité à ce poisson ; mais que toi
» ou moi nous entendions jamais dire :
» Cette conjonction, ce hasard peut se
» représenter, il est possible de fabri-
» quer un poisson de même vertu : non ;
» je te le déclare, ferme et net, cela ne
» peut pas arriver avant trente-six mille
» ans. Maintenant, juge s'il est possible de
» refaire ce que j'avais fait ! » En entendant parler d'une si longue période d'années, l'aubergiste se mit à sangloter à chaudes larmes; il déplorait surtout sa mésaventure et disait : — « Ah ! si j'avais
» su ! je l'aurais attaché avec un fil de
» fer et si solidement, qu'il ne se serait
» jamais en allé. — Console-toi, mon
» fils, » reprit Maître Albert, « tu n'es
» pas le premier qui n'ait pas su conser-
» ver la fortune que Dieu lui avait mise
» dans la main ; il y en a beaucoup, et
» de plus savants que toi, qui n'ont pas
» su, comme toi, en profiter même un
» court espace de temps ; bien mieux,

» ils n'ont pas su la saisir, quand elle » s'est présentée devant eux. »

Réconforté de la sorte et après avoir reçu une foule de bonnes paroles, le pauvre aubergiste s'en alla, et reprit sa vie de misère. Souvent il regardait le Pô, cherchant à revoir le poisson perdu, mais il pouvait bien regarder : le susdit poisson était peut-être dans la grande Mer, avec une multitude d'autres tout autour, et personne pour profiter de l'aubaine ! Il vécut ainsi tout le temps qu'il plut à Dieu, se remémorant toujours le poisson perdu ; mieux eût valu pour lui ne l'avoir jamais possédé.

Ainsi fait maintes fois la Fortune : elle se montre, le visage riant, pour voir si on saura la saisir, et le plus souvent celui qui en profite le mieux n'en reste pas moins en chemise ; maintes fois elle se présente, pour que celui qui n'a pas su la prendre s'en lamente ensuite et vive dans la misère, se répétant sans relâche : « Je pouvais avoir telle chose » et je n'en ai pas voulu. » D'autres sa-

vent s'en emparer et la retenir un peu de temps, comme cet aubergiste. Mais à bien considérer tout ce qui se passe, celui qui ne profite pas de son bonheur, quand la Fortune et l'occasion le lui octroyent, y repense souvent plus tard et voudrait le ravoir, mais c'est impossible, à moins que d'attendre trente-six milliers d'années, comme disait ce savant homme. Le mot me paraît conforme à ce qu'ont dit autrefois certains Philosophes, à savoir que dans trente-six mille ans le monde se retrouvera juste en l'état où il est aujourd'hui. De mon temps, il y a certains pères de famille qui laissent leurs biens à leurs enfants à telle condition que ceux-ci ne peuvent ni les vendre ni emprunter dessus : c'est évidemment qu'ils partagent cette croyance et veulent retrouver leurs domaines intacts quand ils reviendront, dans trente-six mille ans d'ici.

NOUVELLE CCXXVI

La Châtelaine de Beaucaire, voyant d'une fenêtre des moineaux, puis un âne, hasarde un mot plaisant.

Je veux en venir à certains propos tenus par d'aimables et vertueuses Dames, et qui pourtant semblent déshonnêtes à rapporter. Du côté de la Provence, près du Rhône et non loin d'Avignon, est un pays appelé Beaucaire. Le seigneur portait le titre de Châtelain de Beaucaire, et sa femme celui de Châtelaine de Beaucaire; elle était jolie, vertueuse et plus spirituelle que nulle autre. Un jour de printemps qu'elle se tenait à un balcon de son château, ayant à côté d'elle sa Chambrière, en portant les yeux vers une prairie

voisine où il y avait d'ordinaire beaucoup d'oiseaux et du bétail, elle vit un moineau donner de l'éperon bien une centaine de fois à sa femelle, grimper, descendre et dire : pi, pi, ainsi qu'ils font toujours. Comme elle avait l'œil à ce jeu, survint un âne en belle humeur qui courut sur une ânesse la lance en arrêt, lui mettre dans la quintaine ; cela fit lever les yeux à la Dame, qui cessa de regarder le premier jeu pour voir le commencement et la fin du second. Elle se tourne alors vers la Chambrière et lui dit en son langage : « Marion, *per mie* » *foy*, un baudet vaut mieux que cent » pi, pi ; le diable l'emporte ; dessous, » dessus : pi, pi ; monter, descendre : » pi, pi. » La Chambrière, ou Marion, comme on voudra, une fine mouche, elle aussi, se mit à dire : — « Madame, » c'est une belle chose que de savoir dis- » tinguer et connaître la nature des ani- » maux. Le moineau n'est le plus souvent » bon à rien, si ce n'est à mal faire ; il » ne cause que des dégâts à l'humanité ; » l'âne, au contraire, porte et charrie,

» pour nous servir ; Notre-Seigneur vou-
» lut naître auprès de lui, et l'âne encore
» fut sa monture, comme vous le savez.
» Il me semble donc que vous avez bon
» jugement, en préférant la besogne de
» l'âne à celle du moineau. Moi aussi,
» j'aimerais mieux un baudet à mon ser-
» vice que cent moineaux. — Je ne
» croyais pas, Marion, » reprit la Châte-
laine, « que tu connusses si bien la
» Sainte Écriture, et tu nous en as tiré
» un gentil raisonnement; pour sûr, au
» choix que tu fais, tu ne me sembles
» pas être une bête et je suis d'avis que
» ton entendement est bon. — Enfin,
» Madame, » répondit Marion, « je vous
» ai parlé sans détours; si ce que j'ai
» dit vous a amusée, j'en suis contente;
» si cela vous avait déplu, ce serait la
» faute de mon importunité et de mon
» ignorance, dont je vous demanderais
» continuellement pardon. » Ainsi se ter-
mina cet entretien.

Aimable Châtelaine, aimable aussi cette Marion, qui pour passer le temps

agréablement, mit en avant son opinion. Ainsi les Seigneurs et leurs Dames hasardent souvent, par plaisanterie, des mots qui sembleraient condamnables et scabreux ; dans leurs actes, ce sont de fort honnêtes gens. *Qui de terra est, de terra loquitur*, pourrait-on dire, et nous en avons bien d'autres qui se délectent à parler de ce qui plaît si fort à l'homme et à la femme. Je crois qu'il y a beaucoup de gens qui pour s'amuser tiennent des propos assez libres et sont au fond très-vertueux ; en revanche, les hypocrites se montrent autant de petits saints, dans leurs paroles et dans leurs gestes, et en réalité ce sont de vrais démons.

NOUVELLE CCXXVII

Une Dame de Florence, voyant des passereaux faire l'amour, lance un mot plaisant à sa belle-mère.

Un autre moineau me vient à l'idée; j'en parlerai plus brièvement. Dans la ville de Florence mourut naguère un gentilhomme, laissant sa veuve avec un seul enfant mâle, qu'à cause de sa chétive croissance et de son peu de santé la mère dut surveiller de près. Cependant, crainte que la famille ne s'éteignît, elle lui donna pour femme une jolie fille, de bonne humeur et de vigoureuse complexion, avec cela très-aimable; mais, tout bien considéré, ayant peur que son fils ne s'épuisât, elle les laissait rarement coucher ensemble.

Il arriva que la jeune femme, se trouvant en la salle avec sa belle-mère et d'autres dames, les unes cousant, les autres filant, elle aperçut dans un petit jardin, par la fenêtre, ou peut-être bien sur un toit, un moineau faire l'amour tant et plus, comme c'est leur habitude : « Bonne chance pour toi, petite, de » n'avoir pas de belle-mère ! » s'écria-t-elle. Les Dames se regardant l'une l'autre se mirent à étouffer de rire, et la jeune femme rit aussi, mais non la belle-mère qui secoua la tête et se prit à marmotter entre ses dents ; la bru sortit, faisant semblant de n'y être pour rien. L'anecdote ou propos se répandit dans le pays, si bien que lorsqu'une dame rencontrait la jeune mariée, elle ne manquait pas de lui dire : « Bonne chance pour toi, petite, » de n'avoir pas de belle-mère ; » elle, bonne fille, en riait volontiers et rendait la chose plus expressive par une foule de réflexions.

Il arrive maintes fois et il est arrivé à bien des femmes qu'on leur donne un

mari, puis, qu'on le leur retire et qu'on ne le leur prête qu'à certaines Lunes. Je ne sais trop si ce moyen est moins dangereux pour le jeune homme : après avoir longtemps jeûné, tous deux n'en ont que plus grand désir de forcer la nature, quand ils couchent ensemble. Je crois que lorsqu'on donne femme à un garçon, il faudrait aussi tenir compte de sa compagne, qui ne se marie pas pour vivre en chasteté. Il est advenu à plus d'un, après avoir mis en train l'accointance charnelle sans la continuer, que leurs femmes s'en sont allées en quête et leur ont trouvé des remplaçants. C'est grande folie que de mettre le feu à un tas de paille et de ne pas croire qu'il va brûler. En toutes choses, celui qui s'habille comme le voisin ne peut errer.

SERMONS

SERMON XLIV

Jeudi. — De corpore Christi

Probet enim seipsum homo, etc.
I. Cor. Cap. 11.

Il faut savoir que l'enfant du sexe masculin est vivant dans le ventre de la mère au bout de quarante jours, et l'enfant du sexe féminin au bout de quatre-vingts jours; or, quand le fœtus commence à vivre dans le sein de la mère, en ce moment même l'âme y entre; que personne donc n'aille croire que l'âme s'acquiert au moment de la naissance, ce serait une erreur et une hérésie.

Remarquez que les Grecs offrent le corps du Christ dans du pain levé, en coupant une tranche de leur pain de froment; nous, nous l'offrons dans du pain sans levain. Et

le leur comme le nôtre est véritablement le corps du Christ : les Grecs font bien et nous faisons bien. Si nous empruntions leur coutume et eux la nôtre, nous pécherions les uns et les autres ; restant chacun avec nos usages, il n'y a de péché pour personne. Remarquez que ce pain doit être fait de pâte de froment, et de nulle autre farine.

Comment se peut-il, diront certaines gens, que le Fils de Dieu vienne dans cette pâte ? Pour l'expliquer brièvement, les choses divines, en dehors de la nature humaine, se peuvent mal aisément démontrer en ce monde corrompu ; mais je veux faire une comparaison. La poule couve un œuf, et, au bout de quelques jours, le poussin est dans la coquille. Par où est-il entré ? Maintenant, pense à la toute-puissance de Dieu et vois s'il peut être dans cette hostie !

Maintenant, comment se trouve-t-il dans chacune des parties ? Cela se figure par un miroir qui se brise et dont chaque fragment réfléchit l'image.

Comment le corps du Christ se convertit dans l'hostie consacrée ? Je réponds comme plus haut, qu'il n'y a pas de science qui puisse le démontrer à qui n'a pas la foi ; la foi, c'est précisément la croyance à ce que

nous ne voyons point. Donc, l'homme qui a foi dans la puissance de Dieu, par la même raison qu'il croit que Dieu a créé le monde, qu'il a tiré l'homme du limon, qu'il a créé et crée continuellement des âmes et des corps, qu'il est entré dans une Vierge et né d'une Vierge, ainsi de même cet homme doit croire que depuis ce temps, pour notre salut, toutes les fois que se prononcent les paroles qui doivent se dire, il se convertit en la substance de ce pain, c'est-à-dire en l'hostie : *quia nihil impossibile est apud Deum.*

Maintenant, revenons à ce que nous disions. Qui a donné leurs vertus aux paroles, aux pierres et aux herbes ? Dieu seul. Et ne voyons-nous pas tous les jours la parole d'un homme de bien ou d'un prédicateur faire qu'un scélérat devienne honnête homme ? A bien plus forte raison la parole de Dieu prononcée sur l'hostie peut faire que la substance de ce pain devienne le corps du Christ. Il existe des pierres précieuses, et entre autres une qu'on appelle héliotrope : celui qui la porte sur soi est invisible et voit les autres. Le Christ, qui lui a donné cette vertu, ne peut-il pas à plus forte raison nous rester invisible dans l'hostie ? Bien sûr que si, puisque l'auteur

de la loi est de plus grande autorité que celui qui l'applique. C'est lui qui a donné leurs vertus aux plantes dont se confectionnent les remèdes et qui guérissent les corps des maladies; par conséquent, de même qu'il a créé ces plantes, précieuses pour guérir les corps, de même, voulant être le précieux remède de l'âme, il donne sa propre personne en nourriture sous la substance du pain et du vin. *Accipite et manducate, hoc est corpus meum.*

Comment? Lorsqu'on brise en morceaux cette hostie, on ne brise pas le corps du Christ? Je te dis que non, on ne le brise pas, et sa gloire n'en reste pas moins entière dans le Paradis; son corps n'est point partagé dans l'hostie, quoiqu'on partage l'hostie, et il est tout entier dans chaque morceau. Prends la comparaison du miroir, que j'ai donnée plus haut. Il y a des ignorants grossiers qui doutent encore qu'en fractionnant l'hostie, on ne fractionne le corps et sa substance. Mais moi je dis que si un homme est mis en pièces et dévoré par un lion ou tout autre animal, son âme reste sauve; elle n'est ni mise en pièces ni dévorée par le lion, ou par toute autre bête.

Comment peut-il se faire que si l'on prend

seulement une parcelle de la pâte de cette hostie, le corps du Christ est entier, avec tous ses membres, dans cette parcelle et en même temps dans tout le reste de l'hostie? Voici : regarde ton œil, combien il est petit; l'organe de la vision n'est pas plus gros qu'une pointe d'aiguille. Cependant, va dans un lieu découvert et regarde le ciel : tu apercevras la quatrième partie du ciel, lequel ou laquelle est si vaste qu'il n'y a pas d'homme capable d'en prendre la mesure. Le ciel, malgré son immensité, consent donc à se réfléchir dans ton œil, et l'œil s'agrandit assez pour le voir; ainsi une quantité aussi grande que le quart du ciel pénètre en un tout petit organe comme est la prunelle de l'œil. Par conséquent, celui qui a voulu cela n'a-t-il pas pu vouloir être dans une petite parcelle de l'hostie? Bien sûr que si.

Comment ce pain angélique se change-t-il en nous et comment nous changeons-nous en lui, de sorte que nous devenions lui? Je réponds que Dieu n'est pas doué d'une vertu moindre que ce que mange l'homme, nourriture qui se convertit en chair et en sang. Les herbes que nous mangeons, nous et les bêtes, se convertissent en sang. Donc, celui qui a la foi doit croire sans hésiter en tout ce que Dieu fait; l'hostie consacrée, quand

elle est prise avec la contrition et la dévotion convenables, ne se convertit pas en notre chair et en notre sang; c'est au contraire la chair et le sang de celui qui l'a prise qui se convertit en cette hostie, et, se convertissant en l'hostie, devient Dieu. Combien de miracles n'a déjà pas faits cette benoîte hostie? Combien Dieu n'en a-t-il pas fait, n'en fait-il pas encore? Et nous autres, ne voyons-nous pas un arbre ou une vigne, qui, en hiver, n'a pas de feuilles, puis qui porte ensuite de si beaux fruits? Ne voyons-nous pas les saisons, le cours du soleil, de la lune et des planètes, et tant d'autres choses auxquelles il suffit de penser pour croire qu'il est tout-puissant, qu'il est présent dans l'hostie, qu'il a fait et qu'il peut faire toutes sortes de merveilles?

A ce propos, j'ai entendu blâmer un certain Frère Mineur par un Frère Prêcheur, lors de la guerre que Florence eut avec l'Église en 1376, pour avoir dit que le corps et le sang du Christ n'étaient pas présents dans l'hostie consacrée; je vais dire ce que ce Capucin avait prêché dans Santa-Croce de Florence, puisqu'un Inquisiteur des Dominicains voulut le faire passer pour hérétique; l'un et l'autre étaient Siciliens, je crois.

Maître Niccola, de Sicile, très-savant et très-honorable homme, le plus savant peut-être qu'eut en son temps l'ordre des Frères Mineurs, prêchait qu'il faut reprendre ceux qui disent : « Allons voir le corps du Christ, » car aucun œil corporel, en cette vie, ne peut voir le corps du Christ; il faut dire : « Allons voir sacramentellement le corps du Christ; » parce que sacramentellement son corps humain, avec tous ses membres, est dans l'hostie, mais invisible à nos regards. Voilà ce qu'il disait, et il disait vrai. La question alla jusque pardevant Grégoire XI, qui condamna non pas l'opinion de maître Niccola, mais bien celle de l'Inquisiteur. J'ai tenu à raconter cela par amour pour la vérité, parce que les rapporteurs de mauvaise foi rapportent souvent des choses fausses.

Il y a deux vers qui s'écrivent de la sorte :

Adoro Christum, quem credo esse istum;
Adoro istum, quem credo esse Christum.

Un homme qui ne connaîtrait pas la logique dirait que le premier exprime la même croyance que le second, et il n'en est rien. Celui qui prononce le premier vers

se sauve, parce qu'il commence par dire : *Adoro Christum;* l'autre commence par : *Adoro istum*... Cela se dit, parce que la messe peut être célébrée par quelqu'un qui n'est pas prêtre ou qui n'y prononce pas les paroles consacrées.

SERMON XLV

Vendredi. — De la Passion de Notre-Seigneur

Et inclinato capite tradidit spiritum.
Joan. Cap. 19.

Il y a des ignorants qui ont osé dire que la Vierge Marie ne devait pas avoir de regret de son fils, quand elle le vit près de mourir, puisqu'elle savait qu'il devait ressusciter le troisième jour. Je réponds à cela que cette opinion est fausse : parce que jamais fils ne fut aimé de sa mère comme le Christ; parce qu'il était tout entier fils de sa mère, sans que personne autre, c'est-à-dire le père, y eût eu part, car il naquit d'elle seule, sans le secours du mari. Et encore : il n'est si pauvre femmelette qui tout en sachant que son fils

dût ressusciter, n'eût grand chagrin de le voir crucifier. Et encore : la Vierge Marie avait grande affliction de voir ce peuple juif marcher à sa damnation.

Quand le Christ pria son Père de lui épargner ce calice, si c'était possible, cela provenait de ce qu'alors la sensualité et l'humanité enduraient passion en lui, quoique la Divinité lui donnât quelque rafraîchissement, sachant que par cette mort il rachetait l'espèce humaine.

Et notez que Pilate s'y prit de quatorze manières pour faire que le Christ ne mourût pas; à la fin, la peur de César l'emporta.

Notez-le : quand les Juifs dirent à Pilate qu'ils n'avaient pas de roi, que Jésus n'était pas leur roi, ils disaient la vérité; leur roi était le Démon et non pas le Christ; leurs descendants ne possèdent jusqu'à aujourd'hui aucune terre, aucun royaume qui soit à eux; ils sont deux ou trois par cité, voués aux rôles de valets ou de manœuvres. On pourrait bien dire qu'ils possèdent aujourd'hui un grand avantage sur les Chrétiens, car les Chrétiens grèvent leurs terres et les Juifs ne peuvent grever les leurs, puisqu'ils n'en possèdent pas.

Notre-Seigneur fut crucifié; on ne sait pas au juste si la croix était préalablement fichée

en terre et si on l'a dressé dessus; le plus grand nombre s'accordent à dire qu'il y fut cloué d'abord, par terre, la tête tournée au Levant, les pieds au Couchant, le bras droit étendu vers le Septentrion, le gauche vers le Midi; c'était pour faire entendre que sa mort fut la rédemption de tout le monde et de toutes les races humaines.

La croix fut dressée avec notre benoît Seigneur dessus, le visage tourné vers le Couchant. Que le Lecteur le remarque : du côté du Couchant sont les Chrétiens et par derrière son visage, au Levant, sont les Infidèles. L'un de ses bras était étendu vers le Septentrion, l'autre vers le Midi; c'était pour faire entendre que l'extrémité haute de la croix se dirigeait vers le ciel, c'est-à-dire vers la divinité; l'extrémité basse, fichée en terre, vers les enfers, pour en porter la nouvelle à ceux des Limbes, aux saints Pères et à tous les autres; les deux bras, pour l'annoncer à l'univers entier. Et notez-le : quand le Seigneur sua sur la croix des gouttes de sang par tout le visage, il y en eut une telle quantité, que tout du long de la figure et du corps elles tombèrent par terre au pied de la croix; ce précieux sang fut le message par lequel ceux des Limbes apprirent que l'Écriture était accomplie et

que bientôt viendrait le Sauveur les tirer de cette prison.

Dans le Crucifix, tel qu'on le représente depuis peu de temps, il n'y a que trois clous, les deux pieds étant superposés l'un à l'autre. Les anciens peintres, à Rome et dans les diverses autres parties du monde, figuraient chaque pied cloué séparément. L'antiquité mérite plus de créance, puisque les anciens avaient la tradition de plus anciens qu'eux, ceux-ci de plus anciens encore; je suis donc persuadé qu'il y avait quatre clous.

Notez que lorsque Notre-Seigneur fut flagellé à la colonne, soit avec des cordes, soit avec des verges, il n'eut pas un os qui ne fût meurtri de coups; or, chaque corps possède cent quarante-deux os.

Il y a des gens qui ont prêché, que le jour du Vendredi saint l'homme doit se réjouir, parce qu'en ce jour-là s'est effectuée notre Rédemption. Et moi je dis : bien que notre Rédemption doive être pour nous un motif d'allégresse, si nous songeons à notre Dieu, à l'affection qui le porta à mourir pour nous, il faudrait avoir un cœur de pierre pour se réjouir un jour pareil. Cela se voit bien dans l'Église de Dieu : il n'y a en ce jour ni chants, ni musique, ni sons de cloches, ni allégresse.

On peut se faire une figure de la mort de Christ et voir comment seraient placées les bannières, puisqu'il est le Roi des Rois, en songeant à la façon dont on les place, pour honorer les Chevaliers et les Rois temporels. Il me semble qu'il devrait y avoir quatre bannières et quatre personnes pour les porter. C'est pourquoi je dis qu'à la mort de ce Roi moururent aussi l'Art, la Nature, la Morale et l'Écriture. Marie et Jean l'Évangéliste sanglotent; survient l'Art, qui voit leurs larmes et dit : « Quelles tristes nou» velles! Quoi! votre Roi est mort? » L'Art fait venir Dédale, qui est le Chevalier de l'Art, maître ès arts libéraux et ès arts mécaniques. Dédale arrive, se saisit d'une bannière et crie, avec des larmes : « O Gram» maire, tu as perdu le Verbe adjectif et » substantif avec tout le reste; perdu le » Verbe, tu n'es plus Grammaire. Adonc, » pleurez, grammairiens! » Il crie : « O Lo» gique, tu discernais le vrai du faux; mainte» nant tu as perdu la suprême vérité; adonc, » pleurez, logiciens! » Il crie : « O Musique, » tu as perdu le chant; il n'y a plus per» sonne qui chante, tout le monde pleure; » adonc, pleurez, musiciens! » Il crie : « O » Arithmétique, tu as perdu les nombres et » l'abacus, puisque tu as perdu l'alpha et

» l'oméga, qui sont le commencement et la » fin. Le commencement est le chiffre un; » perdu le chiffre un, jamais tu ne pourras » composer de nombres qui aient un com- » mencement et une fin; adonc, pleurez, » arithméticiens! » Il crie : « O Rhétorique, » toi qui avec ton beau parler riche en cou- » leur, persuadais aux âmes ce que tu vou- » lais, tu as perdu ta source. Qui fut meil- » leur orateur que le Christ? Par ses douces » paroles et ses enseignements, que de gens » il convertissait, que de miracles il faisait! » Adonc, pleurez, rhétoriciens! » Il crie : « O Géométrie, toi qui avec ton compas » mesurais justement toutes choses, tu as » perdu celui qui mesurait le ciel et la terre » et toutes les autres choses; comment t'y » prendras-tu pour mesurer? Adonc, pleu- » rez, géomètres! » Il crie : « O Astrologie, » toi qui connais le cours du ciel et des pla- » nètes, tu as perdu celui qui dirigeait le » ciel, les planètes et les autres étoiles, et » donnait la règle à tous leurs mouvements. » Comment pourrais-tu astrologuer davan- » tage? Adonc, pleurez, astrologues! »

Puis il se tourne vers les gens de métier et crie : « O tisseurs de laine, qui faites » des draps pour les Rois et pour les Barons, » regardez le Roi des Rois, quel vêtement

» lui a été donné pour la mort! Le Roi des
» Rois est mort, morts sont tous les autres
» Rois, morte votre propre industrie! Vous
» ne pourrez jamais plus vendre de drap.
» Adonc, pleurez, tisseurs de laine! »

Il crie aux tailleurs: « Votre industrie est
» morte, puisqu'aujourd'hui tous les points
» du vêtement du Christ sont décousus et
» défaits. Adonc, pleurez. »

Il crie aux cordonniers: « Votre industrie
» est morte, car le Christ tiré de la prison
» et mené au supplice était déchaux: il
» n'avait pas d'escarpins. Qui donc en por-
» tera? Adonc pleurez. »

Il crie aux forgerons: « Votre industrie
» est morte, car c'est avec le marteau et les
» clous que le Christ a été attaché sur la
» croix, lui qui était la vie par excellence.
» Donc vous êtes morts, vous et votre métier;
» adonc, pleurez. » *Et sic de singulis.*

En exhalant ces plaintes, Dédale fixe la bannière sur l'un des coins du monument.

La seconde personne qui se présente est la Nature. « Quelles tristes nouvelles! Quoi!
» Votre Roi est mort? » Elle fait venir son Chevalier. Qui est-ce? Maître Aristote. Aristote prend la bannière et crie:

« O Saturne, toi dont l'influence rend
» l'homme paresseux et lourd, pourquoi

» n'as-tu pas rendu les Juifs paresseux et
» mal en train à la mort du Christ? Pour-
» quoi as-tu consenti à ce que sous ta sphère
» mourût le Fils de Dieu ?

» O Jupiter, toi donc l'influence rend
» l'homme joyeux et gourmand, pourquoi
» as-tu donné tant de joie aux Juifs à vouloir
» la mort du Christ? Pourquoi ont-ils eu
» tant de faim et de gloutonnerie de sa
» mort?

» O Mars, toi dont l'influence rend
» l'homme envieux et batailleur, pourquoi
» as-tu donné tant d'envie aux Juifs qu'ils
» prirent les armes contre le Christ et le
» tuèrent ?

» O Soleil, toi dont l'influence rend
» l'homme avare, comment as-tu eu le
» cœur de donner tant d'avarice à Judas
» qu'il livrât le Christ pour trente deniers?
» Et les Juifs, par avarice, le dépouillèrent
» et partagèrent ses vêtements!

» O Vénus, toi dont l'influence rend
» l'homme luxurieux, combien de fois les
» Juifs voulurent-ils accuser calomnieuse-
» ment de luxure le Fils de Dieu, en voyant
» à ses pieds la Madeleine et d'autres?

» O Mercure, toi dont l'influence rend
» l'homme orgueilleux, comment as-tu
» souffert de mettre tant d'orgueil dans le

» cœur des Juifs que, gonflant les joues, » ils s'écriaient : Prophétise ! et *Crucifige,* » *crucifige!* Avec leur orgueil, ne réussi- » rent-ils pas enfin à ce que Pilate le cru- » cifiât ?

» O Lune, toi dont l'influence rend » l'homme pusillanime et de peu de courage, » comment as-tu donné aux Juifs tant de » mobilité, que le Dimanche ils vinrent, les » palmes à la main, au-devant du Christ, en » criant : *Benedictus qui venit in nomine* » *Domini,* et le Vendredi le déchirèrent avec » les lances, les clous et les épines ? Et » encore, Lune, tu as obscurci le souverain » Soleil, de sorte que toi et les autres » planètes, vous en restez mortes et aveugles. » Donc, pleure. »

Puis il se tourne vers les Éléments : « Air, » comment as-tu souffert que les maudits » Juifs l'aient mis à mort ? Que ne les plon- » geais-tu dans les ténèbres ? Tu es mort ; » adonc, pleure. O Terre, que ne t'es-tu » entr'ouverte ? Feu, que ne les as-tu » brûlés ? Eau, que ne les as-tu noyés ? Vous » êtes tous morts, pleurez ! » Il semble que les planètes et les éléments se soient repentis, car à la mort du Christ le Soleil et la Lune s'obscurcirent, les Cieux gémirent : il y eut des ténèbres, des tremblements de terre et

autres miracles. Puis, avec la bannière, Aristote va se placer sur l'autre angle du monument.

En troisième lieu se présente la Morale : « Quelles tristes nouvelles ! Quoi ! votre » Roi est mort ? » Elle fait venir Salomon, son Chevalier sage et de bonne morale. Salomon prend la bannière et crie aux quatre Vertus cardinales :

« O Justice, comment t'es-tu laissé offen- » ser de la sorte par ces Juifs injustes, » en relâchant Barrabas, criminel digne de » mort, pour crucifier le Christ, le Juste ? » Adonc, pleure, Justice !

» O Prudence, tu es morte ; comment t'es- » tu laissé bafouer par ces fous de Juifs » criant : Prophétise ! Prophétise ? Adonc, » pleure, Prudence !

» O Courage, tu es mort ; comment t'es- » tu laissé bafouer par cette tourbe capri- » cieuse et mobile qui criait : *Si tu es Chris- » tus, descende de Cruce !* Et ils disaient » encore : Tu prétendais qu'après avoir » détruit le Temple, tu le rebâtirais en » trois jours ; que ne descends-tu de la » Croix ? Il n'y eut que Forbas, le larron, » qui lui dit : Si tu es le Christ, sauve-moi » avec toi. Adonc, pleure, Courage !

» O Tempérance, tu es morte ; tu avais

» beau parler humblement, les Juifs te » donnaient des soufflets, te jetaient des » ordures et te faisaient endurer tant d'au- » tres tourments. Adonc, pleure, Tempé- » rance! » Puis, avec la bannière, Salomon va se placer au troisième angle du monument.

En quatrième lieu se présente l'Écriture : « Quelles tristes nouvelles! Quoi! votre » Roi des Rois est mort? » Elle fait venir son Chevalier. Ç'aurait dû être Saint Jean l'Évangéliste, mais il était cousin du Christ. Comme il fondait en larmes, qu'il avait autre chose à faire et que d'ailleurs il était parent, ce fut Saint Paul, maître en théologie, ainsi qu'il a été appelé par le Christ. Il prend la quatrième bannière et crie aux trois Vertus théologales :

» O Foi, à quoi en es-tu réduite? Tu es » morte, puisque la Foi suprême est morte » et que de ses propres disciples elle a été » abandonnée ; elle n'est restée ferme qu'en » Marie, et, dit-on, aussi en Saint Jean, sans » qu'on l'affirme. Que dirai-je donc de » Dismas, le larron crucifié avec lui, et qu'il » n'avait jamais enseigné? Il eut plus de foi » en ce dernier moment, sur la croix, que » n'en eurent les Saints ; Pierre et les autres » l'avaient perdue.

» Espérance, tu es morte! Nous avions » espoir en la vie, et la vie est morte. Quelle » espérance eut donc Judas, qui se pendit? » Pilate, qui se tua, n'en pouvait avoir : » ils l'avaient tuée tous les deux. Adonc, » pleure, Espérance.

» O Charité, ils sont morts, et l'amour et » la charité et celui qui les inspirait! Où dés» ormais trouverons-nous amour et char» rité? O Juifs, où sont-ils, votre amour et » votre charité? O Juifs pleins de fausseté, » où sont les miséricordes qu'il a faites à » tant d'entre vous, pour les sauver? Est-ce » là sa récompense? Pleurez donc. »

Ainsi, en figure, ce benoît corps est honoré de quatre bannières, avec leurs Princes et Chevaliers susdits.

Et notez qu'il n'y eut jamais race plus perverse que celle qui crucifia le Christ, après tant de miracles, tant de repas dans le désert, tant de gens ressuscités, illuminés. Plus il faisait de bien, plus ils cherchaient sa mort, et comme un voleur ils le crucifièrent entre deux voleurs. Et pourtant, ils avaient eu la manne, douce au delà de toute douceur : notez que cette manne était, suivant les uns, une sorte de pâte au miel cuite avec de l'huile ; suivant d'autres, de la pâte feuilletée avec de la graisse. Quoi qu'il

en soit, c'était comme des massepains qui pleuvaient. Eux, ils lui donnèrent à boire du fiel, de la chaux et du vinaigre! Il pardonnait à la coupable adultère, et il est mort sans péché. Ainsi de toutes choses; ils l'en ont récompensé par le contraire.

Quand l'épouse du mari reste veuve, elle se coupe les cheveux, se revêt de noir; elle dispose le mari dans la salle, sur un grabat, par terre, pour que les autres femmes en prennent compassion avec elle; puis elle se lamente et pleure. Ces préparatifs achevés, elle fait venir toute la famille pour baiser la main au mort.

Cette épouse du Christ, c'est véritablement notre sainte Mère Église, restée veuve par la mort du Christ; ainsi chaque année, en ce jour-là, elle se coupe les cheveux, ce qui se figure par les autels dépouillés, comme si on leur coupait la chevelure. Elle se revêt de noir : ce jour-là, l'office se dit avec des chasubles noires, et avec des chasubles noires il doit se dire; par dessus tout, elle place le mari sur un grabat, par terre. Ainsi l'Église de Dieu par ses lamentations, ses oraisons et ses dévotions, manifeste son deuil, bannissant l'allégresse, et la musique et le son des cloches et toute espèce de fête. La famille va baiser la main au mort : ainsi

les hommes religieux, leurs enfants et toute leur maison vont baiser le Christ en croix, sur un tapis, comme cela se voit le Vendredi saint, etc.

FIN

TABLE

Pages

AVERTISSEMENT v

NOUVELLES

II. L'Épicier de Palerme. 1
IV. Les quatre choses impossibles. . 6
VII. Une Réponse de Dante. 15
XXII. L'Oraison funèbre. 19
XXV. Le Prêtre chaponné. 24
XXVIII. L'Accouchement. 28
XXXIV. L'Hospitalité forcée. 36
XXXV. Le *Terribile*. 49
XXXVIII. La Prudence de Ridolfo. 53
XXXIX. Le Chien de chasse. 56
XL. La Force prime le Droit. 59
XLI. Bons mots de Ridolfo. 62
XLII. Le Podestat médecin. 69
XLVIII. Le Mort assassiné. 75

Pages

XLIX. La torche et le manche. 85
LII. Le billet acquitté. 93
LIII. Le Crapaud 101
LX. Les trois bras de Sainte Catherine. 110
LXIII. L'Écusson 114
LXXVIII. Mauvaises plaisanteries. 118
LXXXIV. Le Crucifix. 125
CI. Le Diable en enfer. 138
CIII. Le Saint-Sacrement. 148
CXI. Le paquet d'orties. 152
CXIII. Les Flagellants. 156
CXXI. Le Tombeau de Dante. 159
CXXII. La leçon de Grammaire. 165
CXXXI. Les Bains de Petriuolo 171
CXXXVI. L'art des Florentines. 175
CXLIX. L'Abbé de Toulouse. 181
CLI. L'Astrologue de Pise. 186
CLVII. Les Reliques de Saint Ugolin. . . 192
CLXV. La partie de trictrac. 199
CLXXXIII. Le Barbouilleur de pots. 205
CXCI. Les Farfadets. 210
CXCVI. Sentences d'un Podestat. 220
CXCVIII. L'Aveugle d'Orvieto. 227
CCII. Le Droit est mort. 241
CCVI. Le trop galant Meunier. 247
CCVII. Les brayes de Saint François. . . 260
CCXVI. Le poisson magique. 270

Pages

CCXXVI. Le Moineau et l'Ane. 277
CCXXVII. La Belle-mère 281

SERMONS

De corpore Christi. 287
De la Passion de Notre-Seigneur. 295

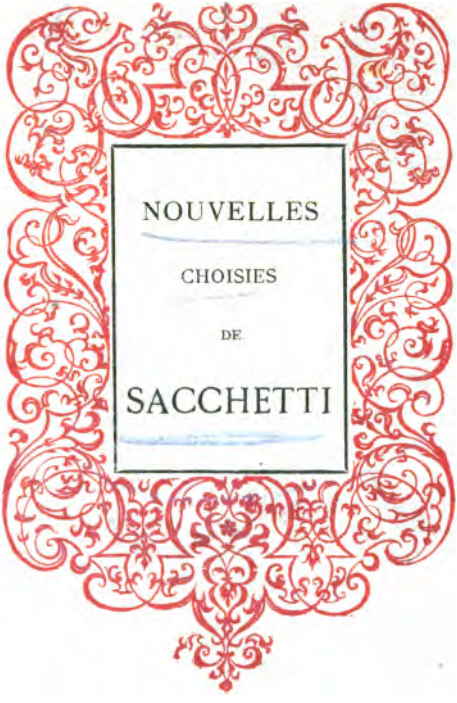
IMPRIMÉ

Par C. MOTTEROZ

Typographe à Paris, rue du Dragon, n° 31

Pour ISIDORE LISEUX

LIBRAIRE-ÉDITEUR A PARIS


NOUVELLES
CHOISIES
DE
SACCHETTI

Avis aux Collectionneurs

Ce volume est tiré à *trois cents* exemplaires et ne sera pas réimprimé.

ALDE MANUCE LE ROMAIN

Aux Lecteurs studieux, Salut.

« Acceptez ce petit livre, mais non gratis... *Donnant donnant*, car je ne saurais imprimer sans argent, et même beaucoup d'argent... Ce n'est pas que j'en sois avide, et, si j'en parle ainsi, c'est bien malgré ma répugnance. Il m'en faut cependant pour satisfaire votre curiosité : payez, et soyez sûrs que, de mon côté, je n'épargnerai ni labeur ni dépense. »

(Préface de *Héro et Léandre*, Venise, 1494.)

Paris. — Imp. Motteroz, r. du Dragon, 31.

1093